

Le Haut Kœnigsbourg

Le château, restauré, que nous voyons actuellement, est essentiellement de la fin du xv^e siècle mais un double château roman l'a précédé, dès le xii^e siècle.

Au-dessus de la plaine d'Alsace, à 757 mètres d'altitude, se dresse le promontoire rocheux du « Staufenberg ». En langue germanique *Staufe* désigne un rocher plat et, dans ce qui va devenir le Saint Empire Romain germanique, nombreux sont les sommets désignés sous le nom de *Staufe* ou *Staufenberg*. Des familles prendront ce nom. Bien plus, en Souabe, l'un d'eux est un sommet pointu qui a pour nom Hohenstaufen ; il donnera son nom à une famille promise à un grand destin, nous en reparlerons.

Les châteaux de l'époque romane

En 774, Charlemagne, qui vient de créer la Minuscule caroline (en 770) et d'annexer cette année la Lombardie, fait don à son conseiller Fulrad, abbé de Saint-Denis, des forêts du « Staufenberg » (*Stophanberch*) ; ce sommet et ses forêts dépendront du Prieuré de Liepvre situé au nord du mont. Charlemagne avait aussi donné à Fulrad une grande partie de la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines où est implanté le prieuré.

Mais cet éperon rocheux attire des convoitises. Il domine la plaine et contrôle deux vallées importantes : la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines, au nord et celle de Villé au sud. Par le col de Sainte-Marie (772 mètres d'altitude), ces deux vallées permettent de rejoindre Saint-Dié puis Nancy. Au pied du château, la ville de Sélestat est située entre Strasbourg au nord et Colmar au sud. En 1080, les Staufer avaient reçu de l'Empereur Henri IV le duché de Souabe et d'Alsace, de part et d'autre du Rhin, en remerciement de leur soutien lors de la querelle des investitures. Cette famille souabe, originaire de Hohenstaufen près de Stuttgart, va alors devenir puissante. Frédéric II de Hohenstaufen, dit « le Borgne » (1090-1145), devient duc de Souabe. En Alsace, il va soumettre la famille d'Eguisheim-Dabo, localement puissante et imprimer la marque de son pouvoir à cette région. Le chroniqueur Otto de Freising, son demi-frère, disait qu'il « *trainait toujours une forteresse à la queue de son cheval* », créant un réseau de châteaux. En Alsace, il fortifie le monastère de Hohenburg et commence la construction du château de Hagenau. De cette époque pourrait dater la construction d'un château sur le « Staufenberg » fondé par Frédéric le Borgne.

Mais, en 1147, nouvelle mention du site et du château : au début de la Deuxième Croisade, Eudes de Deuil prie le roi de France Louis VII d'intervenir auprès de l'Empereur Conrad III de Hohenstaufen (élu roi de Germanie en 1138) afin de faire valoir le droit de propriété de l'abbaye de Saint-Denis sur le château qui est alors désigné dans le texte latin sous le nom de « *castrum Estuphin* ». Il y a là en fait, sur le sommet rocheux et plat, deux « tours » : l'une

appartient à l'empereur Conrad III de Hohenstaufen, premier de la dynastie des Staufer, et l'autre à son frère Frédéric le Borgne, duc de Souabe et d'Alsace. Les deux frères se partagent ainsi le sommet, l'une des tours est « royale », l'autre représente le pouvoir ducal. C'est de là que vient la nouvelle dénomination de *Königsburg* (« château du roi »). Mais Frédéric le Borgne décède en 1147 ; son fils, Frédéric III de Hohenstaufen (1152-1190) lui succède, il deviendra roi de Germanie en 1152 sous le nom de Frédéric I^{er} Barberousse.

D'après les études les plus récentes (1), vers 1150, le sommet de 600 mètres de long est séparé en deux par un fossé, conservé actuellement par la « fosse aux ours », entre le logis et le grand bastion. Bien plus, il se prolonge à l'ouest et un autre château y sera implanté. Sur la pointe orientale du Staufenberg se dresse alors l'une des deux tours. Après le fossé, s'élève une autre tour, à l'ouest de l'actuel grand bastion. Quelle est celle de Conrad III et celle de Frédéric ? Il est impossible de le dire.

(1) En particulier celle de Thomas Biller, spécialiste berlinois des châteaux forts, Le château fort médiéval in HS n° 88 de *Connaissance des Arts* consacré au Haut-Kœnigsbourg.



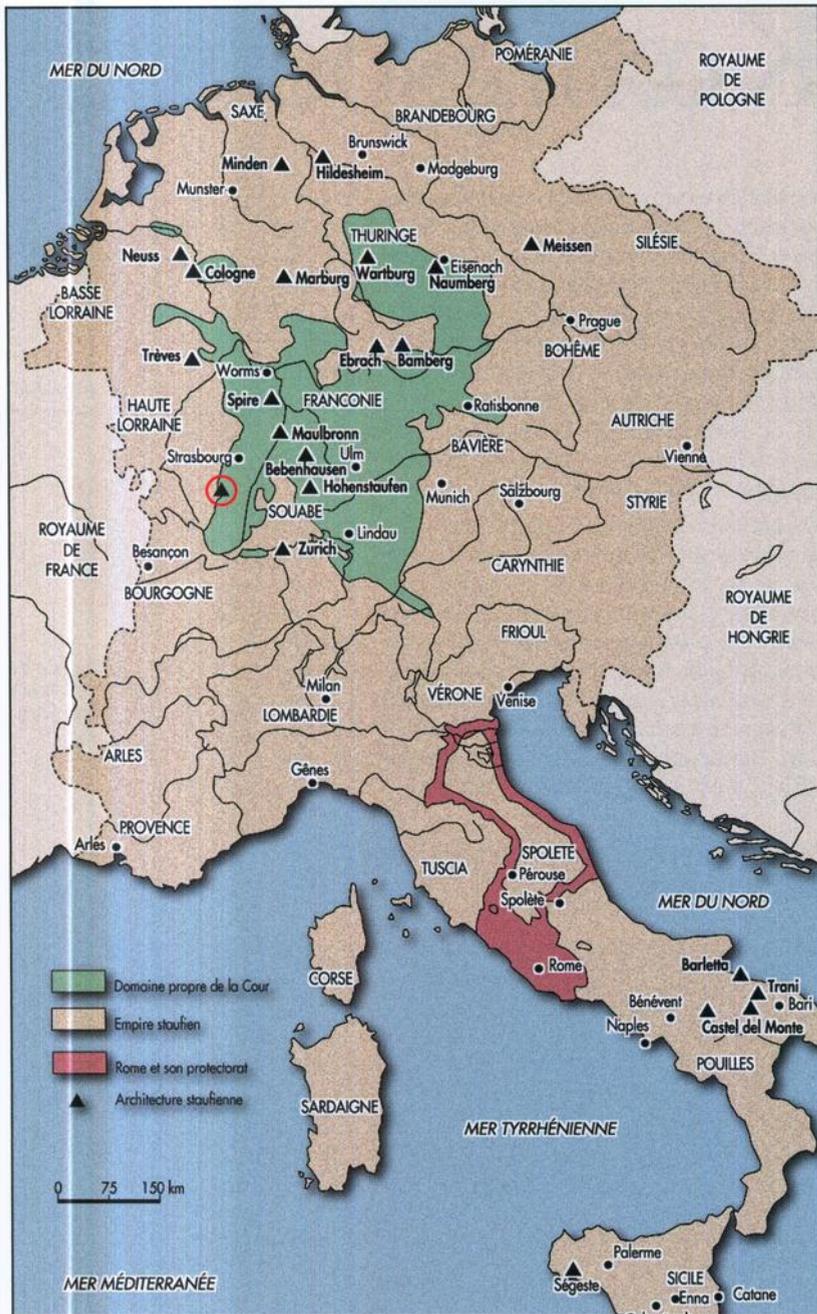
L'abbaye de Saint-Denis reçoit le Staufenberg en 774.



Vers 1100, la famille de Hohenstaufen, les « Staufer » ont édifié une *Staufenburg* sur le site.

Les Hohenstaufen et l'Empire

Le roi de Germanie était élu par les grands seigneurs allemands, puisqu'il était l'un d'eux. A partir du x^e siècle, le Pape intervient en remettant la couronne impériale au roi de Germanie après l'avoir reconnu digne de la recevoir. De 1024 à 1125, la dynastie franconienne tente de rendre héréditaire la couronne de Germanie. Ainsi, ce sont, de père en fils : Conrad II de Franconie élu en 1024, Henri III en 1039 puis Henri IV en 1056. Mais il s'oppose au Pape Grégoire VII sur la question des investitures : Henri IV veut nommer les évêques alors que le Pape s'y oppose ; l'investiture d'un prélat ne peut être déterminée par un laïc et ne doit relever que de la décision papale. Henri IV doit s'humilier en 1077 à Canossa devant le Pape mais il continuera toutefois jusqu'à sa mort son combat contre la papauté et mourra (en 1106) excommunié. L'un de ses fidèles était un pauvre chevalier souabe, Frédéric de Beuren, seigneur de Hohenstaufen, vaillant et dévoué. Pour le remercier de son courage, l'empereur Henri IV lui donne en 1080 le duché de Souabe qu'il venait de prendre après avoir vaincu le duc Rodolphe. En outre, il lui accorde en mariage sa fille Agnès ; le pauvre chevalier de Hohenstaufen devient l'un des plus puissants seigneurs de la Germanie, gendre de l'empereur. De cette union naquirent deux fils Frédéric II (dit le Borgne) en 1091 et Conrad en 1093. Henri IV se rendit odieux par son comportement à tel point que son premier fils (un autre Conrad) se dressa contre lui et ce sera son second fils qui lui succédera en 1106 à la tête de l'Empire. Mais son comportement ne vaut guère mieux que celui de son père et, à sa mort (en 1125), les grands seigneurs allemands ont une grande aversion vis-à-vis de la dynastie franconienne et élisent roi Lothaire II de Saxe. Frédéric le Borgne, pour cette élection, s'était effacé derrière son cadet, Conrad. Celui-ci se dresse alors contre le nouveau roi et empereur. Lothaire, âgé de cinquante ans au moment de son élection, ne règne que douze ans et, finalement, Conrad III de Hohenstaufen devient roi de Germanie en 1138. Commence alors un conflit entre factions rivales. En 1140, lors du siège du château de Burgberg par l'empereur, les factions de Conrad III se rallient au cri de Waiblingen ! (nom d'un fief de la famille des Staufer) tandis que les partisans de son adversaire Welf I^{er}, duc de Bavière, se rallient au cri de Welf ! Ces deux cris de guerre désigneront les deux partis qui, une fois passés par la langue italienne, deviendront les « Gibelins » et les « Guelfes ». A la mort de Conrad III, en 1152, son neveu (le fils de Frédéric le Borgne), Frédéric III de Hohenstaufen, lui succède à la tête de l'Empire, ce sera le célèbre Frédéric I^{er} Barberousse, promis à un grand destin. Son fils Henri VI de Hohenstaufen, lui succédera en 1190. Et il faudra attendre 1220 pour voir de nouveau un Hohenstaufen à la tête de l'Empire ; ce sera Frédéric II, souverain de 1220 à 1250.



Le Saint Empire Romain Germanique rassemble le Royaume de Germanie au nord et le Royaume des Romains au sud ; la dignité impériale est accordée par le Pape. Nous voyons ici l'empire à l'époque des Hohenstaufen, les Staufer, au XII^e siècle. Dans un cercle : la Königsburg. (MA.)



Henri VI de Hohenstaufen d'après le manuscrit de Manesse (XIV^e siècle).

De ces deux premiers châteaux, reconstruits entre 1150 et 1200, il ne resterait que bien peu de vestiges : ceux de la tour orientale visibles dans le mur en saillie, large de dix mètres, en pierres à bossage beaucoup plus grandes que les autres, mur intégré ultérieurement dans le logis ouest, côté fosse aux ours. Leurs murs se retrouvent encore dans le grand château du XV^e siècle (voir plan). Le château oriental est visible dans le donjon carré (de la fin du XII^e siècle seulement et qui sera ultérieurement muni d'escaliers de pierre en remplacement des escaliers de bois originaux), du logis ou palais côté sud dont la triple arcature romane (murée) dans un mur à grands bossages reste un témoignage. Le bossage rustique (pierre en saillie à surface irrégulière) à liseré pour souligner



1. La vie quotidienne vers 1200 d'après l'Hortus Deliciarum, manuscrit alsacien de l'abbesse Herrade de Landsberg dont il existe des copies faites avant sa destruction en 1870 lors de l'incendie de la Bibliothèque de Strasbourg. Nous voyons ici un couple aristocratique.



2. Deux chevaliers. Ils sont vêtus de maille, y compris sur les jambes, et encore coiffés de casques à nasal. Leurs ceintures sont nouées.

3. Ce troisième détail de l'Hortus Deliciarum nous montre une noble dame dans son lit, plus assise que couchée, comme il était alors d'usage. Remarquons cet élément de mobilier contemporain du château roman.

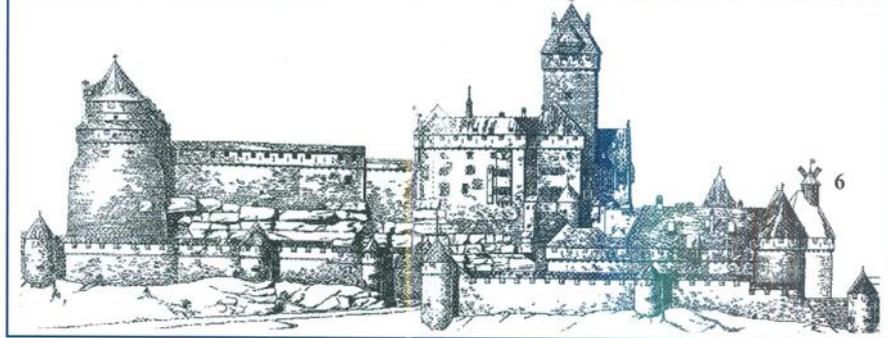
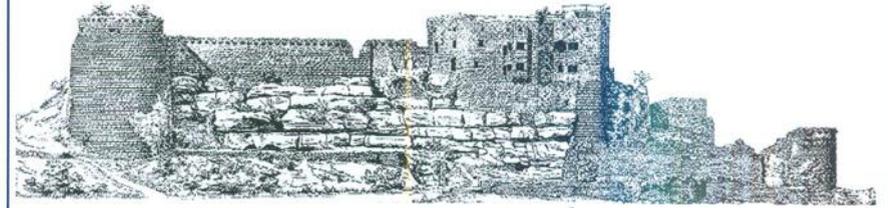
4. Les deux châteaux romans d'après Thomas Biller. Le château occidental à gauche avec sa tour et ses deux logis, l'un au nord et l'autre au sud-est. Leurs fenêtres extérieures existent encore dans la muraille. Il est séparé par un fossé du château oriental dont on aperçoit la tour carrée, le logis sud avec ses trois fenêtres puis le donjon (fin XII^e siècle) dominant les accès. (MA/FG.)

5. La ruine au siècle dernier d'après Bodo Ebhardt.

6. Le projet de restauration de Bodo Ebhardt qui est aussi l'aspect actuel. On remarque, après la reconstruction de 1479 à 1481, la courtine plus basse qui relie les deux parties.

7. La façade sud du château haut présente une série d'au moins trois fenêtres romanes murées vestige de l'ancien logis. Elles devaient éclairer une salle de réception donnant vers le sud et le superbe panorama de la plaine d'Alsace. (H. Mourreau.)

8. La porte aux lions serait un autre vestige du château roman. Cependant la clé de voûte avec son écu et son heaume est plus tardive. (H. Mourreau.)



les joints s'impose dans l'Empire Germanique, surtout en Alsace où le grès rose permet la taille plus facile de ce style de parement, des années 1150 à 1200. On peut donc considérer que tous les murs à bossages du château remontent à cette période. Il renforçait le caractère monumental de l'édifice. Ce château oriental présentait donc un donjon à l'est (le donjon actuel), une autre tour carrée de dix mètres de côté à l'ouest (à l'emplacement de l'actuel logis ouest) et un logis ou palais au sud d'une vingtaine de mètres de long et disposant d'un rez-de-chaussée voûté, et dont les trois baies murées sont un vestige des larges ouvertures dont il était pourvu dans les parties hautes. Enfin, l'entrée se trouvait déjà à l'est du côté de l'épéron, et deux portes en subsistent dont la « porte aux lions » de style roman. Le croquis restitue bien le profil de ce château typique de cette époque. De l'autre côté du fossé, le château occidental présentait aussi une grande tour carrée, à l'ouest, dont les fondations ont été retrouvées et une enceinte épousant le contour du promontoire, en grande partie conservée dans les courtines de l'actuel grand bastion. Ici, par contre, le logis était adossé à la courtine nord, deux fenêtres romanes et les restes d'une latrine y sont conservées, attestant sa présence.



Le nom du site et du château à travers les siècles	
Staufenberg et Staufenburg	
774	Stophanberch
1147	castrum Estufin
Königsberg et Königsburg	
1192	Königsburg
1275	castrum Kunegesperc
1398	Burg Kungesperc
1417	Kunsberg
	Königsbergh das Schloss
Hoh-Königsburg	
1453	Hoh-Königsburg
1479	Sloss Hohenkunigsperc

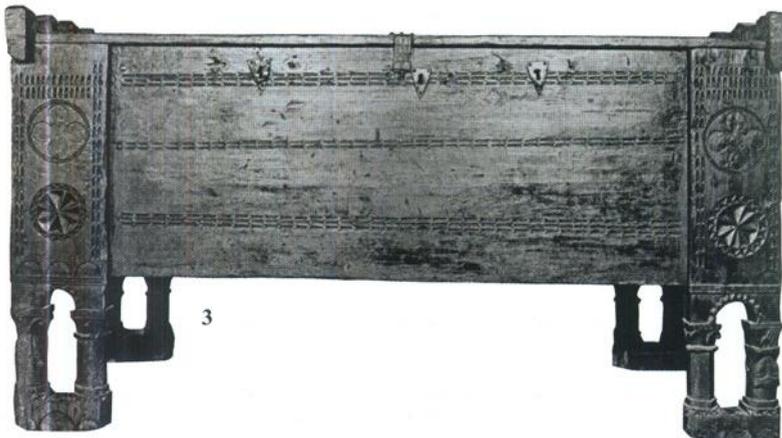




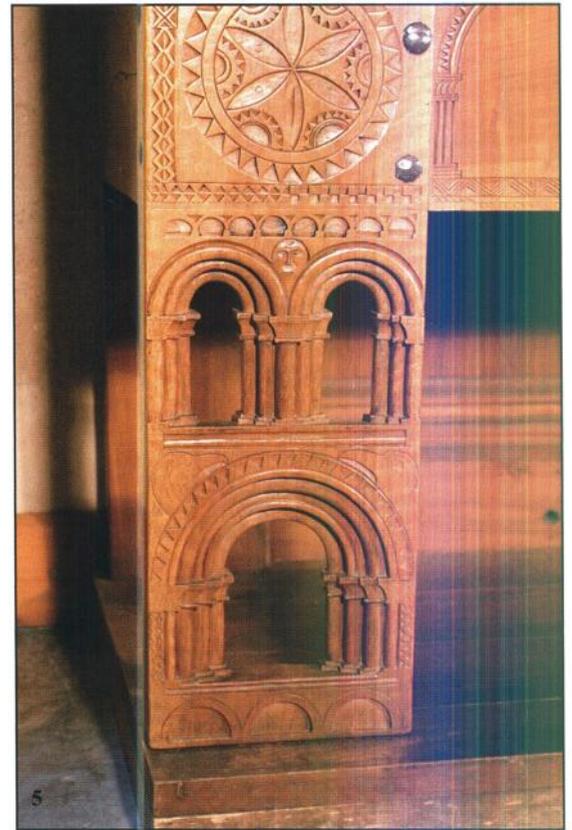
1



2



3



5

D'autres fenêtres romanes au sud-est attestent la présence d'un autre bâtiment.

Du XII^e au XV^e siècle, on écrira *Königsburg* (le nom est cité pour la première fois en 1192) pour décrire ce château double puis *Hoh-Königsburg* à partir du XV^e siècle. Haut-Kœnigsbourg est la graphie francisée utilisée actuellement.

Une histoire agitée

A partir de la seconde moitié du XIII^e siècle, la propriété des lieux va évoluer rapidement au gré des successions et des hypothèques. Tout d'abord, le duc de Lorraine, avoué du Prieuré de Lièpvre, s'estime lésé

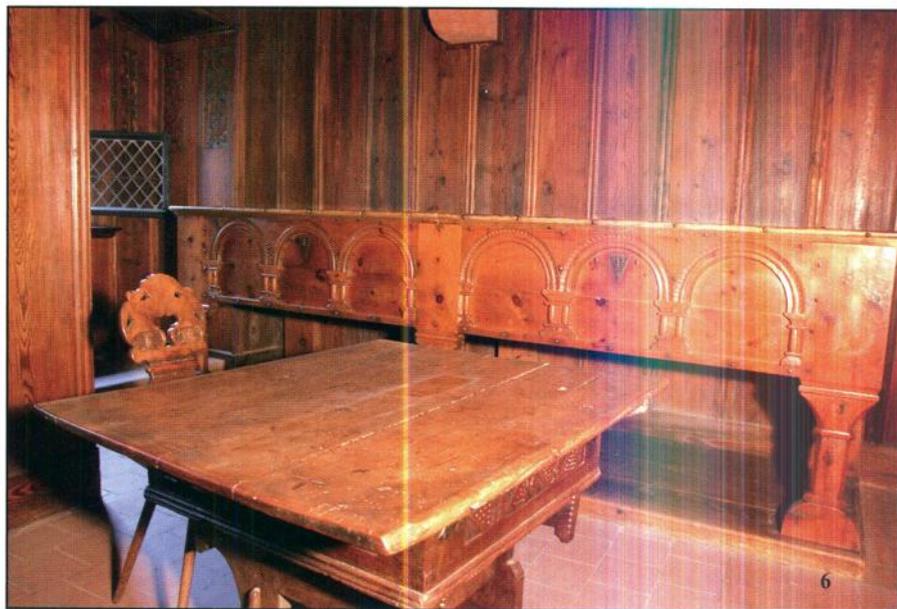


4

et revendique le site en arguant du titre de propriété accordé par Charlemagne. Il obtient gain de cause et il inféode au moins l'un des châteaux en 1250 à un petit noble alsacien, Cuno de Bergheim qui devient son vassal. Mais ce dernier l'utilise au service de l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen qui, dernier de sa dynastie, décède en 1250. L'anarchie va alors régner dans l'Empire pendant l'Inter-règne, jusqu'en 1273.

En 1267, trois branches de la famille de Rathsamhausen, qui reprennent une partie des biens possédés par les Staufers dans la région de Sélestat, occupent une partie du château. C'est à cette époque (vers 1250) qu'a surgi un nouveau château, à deux cents mètres à l'ouest des autres constructions, sur l'extrémité occidentale du Staufenberg formant un sommet plat de 600 mètres de long ; est-ce une création de cette famille ? Il sera désigné sous le nom de *Klein-Königsburg* (Petit Koenigsbourg puis *Oedenburg* au XV^e siècle).

En 1269, le bien est vacant ; il est remis en fief au fils mineur du landgrave de Werd mais les Rathsamhausen sont encore sur le site (probablement dans le Petit Koenigsbourg) et les Hohenstein (petits nobles du Val de Bruche) semblent y être aussi (dans l'un des deux châteaux principaux ?). Signalons aussi que les vestiges d'un quatrième château ont été mis en évidence plus à l'est, à l'emplacement du Bastion en étoile. Il y a même sur la pente, en dessous du Petit Koenigsbourg, les vestiges d'un cinquième château. Cinq châteaux sur un sommet ? C'est une réalité qu'on rencontre assez souvent en Alsace où des châteaux voisinent à courte distance, témoignage d'un émiettement féodal et de la cohabitation assez pacifique des familles nobles. Bien plus, des aménagements contractuels permettent même le séjour d'une famille noble sans château dans celui possédé par une autre famille, ce qui permettait de remplir aussi un service militaire vis-à-vis d'une autre famille noble et de ne pas déroger. Notons aussi que ces forteresses ne regorgeaient pas de garnisons nombreuses. A la fin du XII^e siècle, on note dans la Königsburg la seule



1. Le château de Valère, à Sion, en Suisse, conserve plusieurs coffres romans, sur pieds, du début du XII^e siècle, dans une région proche de l'Alsace et datant d'une période correspondant aux châteaux que nous venons d'évoquer. Il est donc logique que deux d'entre eux ont été reproduits pour remeubler le château du Haut-Koenigsbourg. Celui-ci présente un décor de six arcatures profondément sculptées et surmontées de dents de loups. Les montants de façade sont terminés par des colonnes à chapiteaux feuillagés. (Musée de Valère à Sion.)

2. Ce second coffre présente une façade finement gravée d'arcatures et de motifs géométriques. La base des montants sont sculptés d'arcatures simples et géminées, évidées et rehaussées de têtes humaines et animales.

3. Ce troisième coffre est à décor d'écailles, les montants présentent des décors géométriques et une arcature évidée rappelant les montants du coffre précédent.

4 et 5. Un quatrième coffre est très semblable au second mais présente un niveau d'arcatures supplémentaires. Il a fait l'objet d'une reproduction pour le Haut-Koenigsbourg, que nous voyons ici, et exposé dans l'une des chambres dite des Amis. Le décor de ces quatre coffres évoque le décor architectural de cette époque, dont les fenêtres bouchées du logis.

6. Le premier coffre du château de Valère a aussi été reproduit pour le Haut-Koenigsbourg. (HM.)

7. Le troisième château bâti sur le Staufenberg est l'Oedenburg, peu connu, situé à quelques centaines de mètres à l'ouest du Haut-Koenigsbourg. Il a été abandonné. (HM.)





von Rathsam-hausen
A partir de 1267.



von Werd.



von Hohenstein.
Cette famille sera présente plusieurs siècles sur le site.



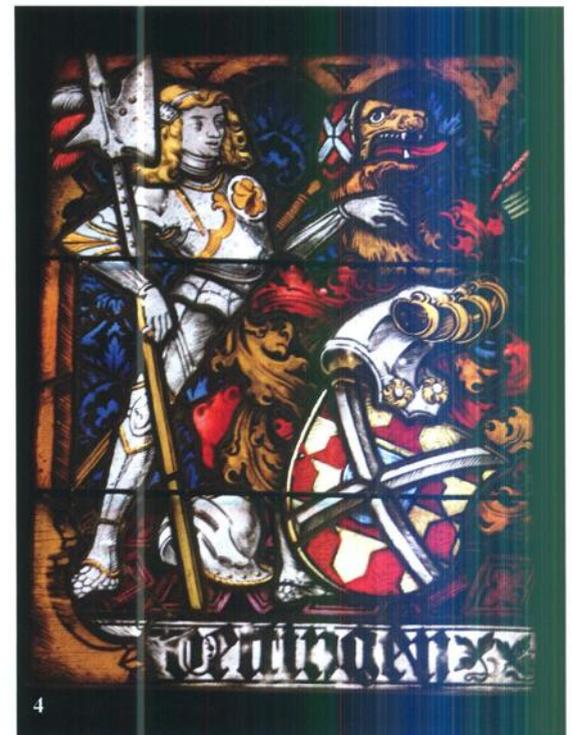
1292.
Ulrich,
landgrave
d'Alsace



von Oettingen
1359



L'évêque de Strasbourg.



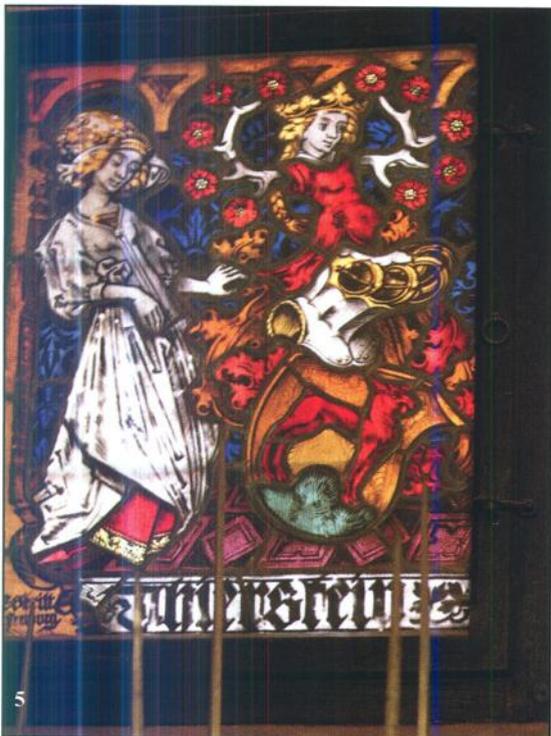
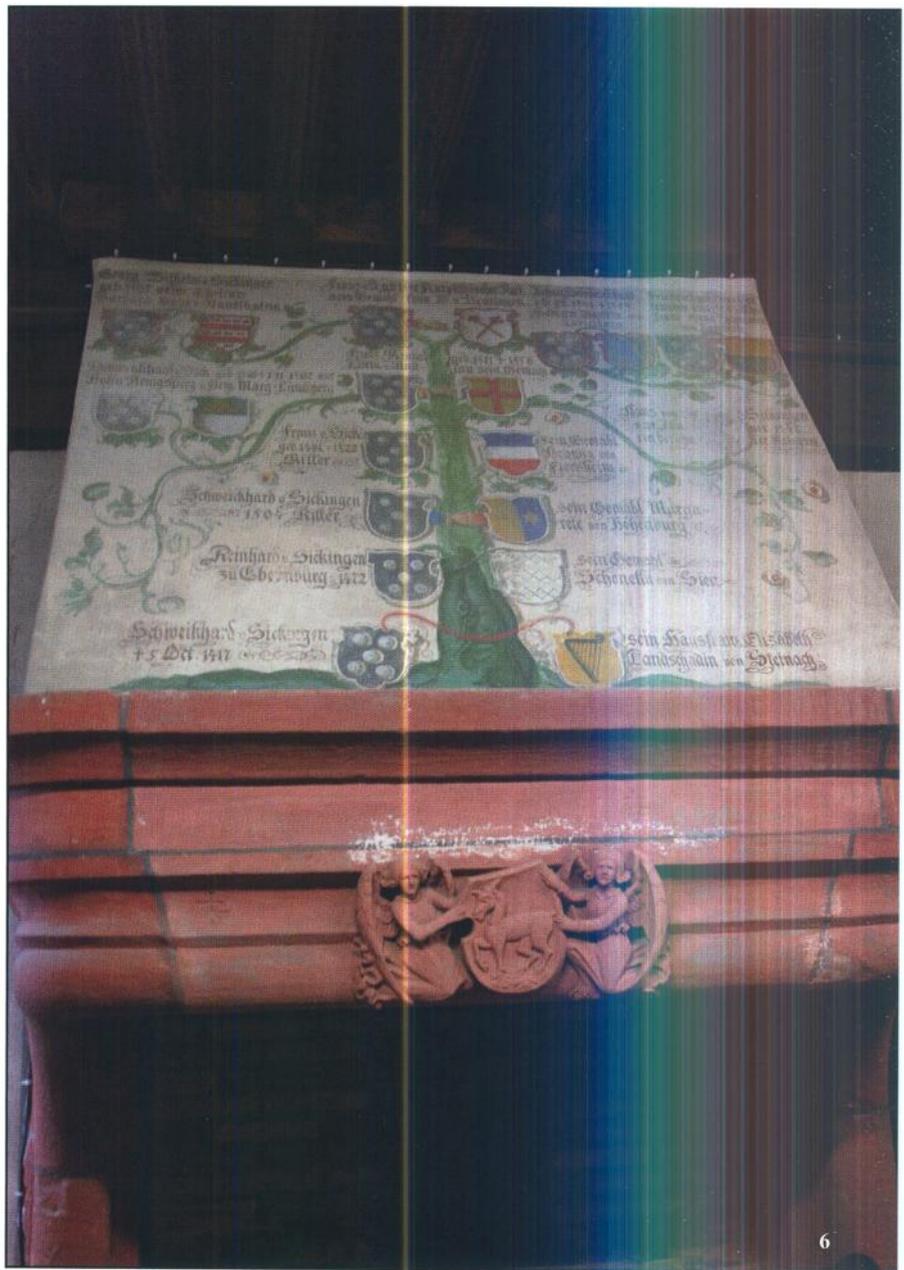
présence d'un bailli accompagné d'une garnison permanente d'une dizaine d'hommes ; ce chiffre sera le même quatre siècles plus tard...

Vers 1275, le landgrave de Werd inféode le « *castrum Kunegesberc* » aux Hohenstein. Mais, en 1359, les comtes d'Oettingen, héritiers des Werd, vendent leur droit de suzeraineté sur la Königsburg à Jean de Lichtenberg, évêque de Strasbourg sans demander l'accord du duc de Lorraine (celui-ci protestera en vain). En 1398, les Rathsamhausen obtiennent l'investiture impériale pour la « *Burg Kunigesperg* » (« le château du Kœnigsberg » – le Staufenberg est

maintenant un *Kœnigsberg*), confirmant la décision de 1267. Mais ils occuperaient le château le plus à l'ouest et semblent s'être opposés aux Hohenstein entre 1390 et 1410. Après cette date, le Petit Kœnigsbourg semble être abandonné par les Rathsamhausen, malgré la confirmation, car, en 1417, Jérôme de Rathsamhausen possède un tiers du château désert sur le Kœnigsberg, « *einen driteyle an der ôdenburg zu kunsberg* ». Ce château, abandonné dorénavant, va gagner son nom de « château désert », Edenburg, qu'il conserve actuellement. La première mention de *Hoh-Königsburg* pour le château principal remonte à 1453.

Les Hohenstein sont alors les seuls propriétaires du site. En 1442, ce sont Henri de Hohenstein et son cousin le vidame, puis le fief passe à leurs fils, Jacques et Antoine. Ces derniers se rangent aux côtés de Hans von Westernach qui prend le parti des comtes de la Petite Pierre en guerre contre l'Electeur palatin. Et, en 1454, le château sert de refuge au comte de la Petite Pierre ; les troupes du comte palatin assiègent le château avec succès. Les Hohenstein en sont toujours propriétaires et ils permettent aux Mey von Lambsheim d'en être les hôtes. Mais Reinhard von Lambsheim transforme la Hoh-Königsburg en un repaire de brigands d'où il s'élance pour rançonner les marchands dans la vallée.

Le XV^e siècle est en effet, en Alsace, une période favorable aux « chevaliers brigands » (*Raubritter*). L'émiettement féodal a souvent restreint les domaines héréditaires, surtout sur les contreforts vosgiens où la terre cultivable est plus rare. D'autre part, des centaines de châteaux ont été construits, souvent petits et dotés d'une très faible garnison, relativement faciles à prendre puis à tenir comme base ou repaire. Il y en a sur la plupart des sommets dominant la plaine du Rhin. Par ailleurs, pour ne pas déroger, c'est-à-dire ne pas exercer une fonction qui leur ferait perdre leur statut, les nobles sont contraints d'exercer leur fonction militaire. S'ils deviennent marchand, artisan ou laboureur, ils perdent leur position et deviennent alors roturiers. C'est ainsi que de vieilles familles aristocratiques, par multiplication des descendants et émiettement des domaines qui assuraient leur subsistance, ont par la suite perdu leur statut, ayant dérogé, et ont été rattachés à la roture (état d'une personne qui n'est pas noble - terme venant du latin *ruptura*, « rupture », désignant à l'origine une « terre rompue, récemment défrichée » puis une « terre soumise à redevance » et enfin « propriété non noble », on disait *roture* au XV^e siècle). A cette époque, certains nobles pour ne pas perdre leur statut, ont donc préféré exer-



1. Les vitraux du château, réalisés en 1908 par E. Stritt dans le style de la fin du XV^e siècle, évoquent les familles qui ont tenu la forteresse. Les cinq vitraux présentés dans ces deux pages ornent la salle d'armes. Celui-ci présente les armes épiscopales de Strasbourg.

2. Celui-ci, évoque la famille von Rathsamhausen qui a tenu le château à partir de 1267 mais aussi le Petit Koenigsbourg jusqu'au XV^e siècle.

3. La famille von Hohenstein est présente plusieurs siècles sur le site dont ils sont les seuls propriétaires au milieu du XV^e siècle.

4. Les comtes de von Oettingen sont les héritiers des von Werd en 1359, mais ils vendent leur droit de suzeraineté sur la Königsburg à Hans von Lichtenberg, évêque de Strasbourg.

5. En 1479, l'empereur Frédéric III inféode le châteaux aux comtes von Thierstein, qui vont le transformer.

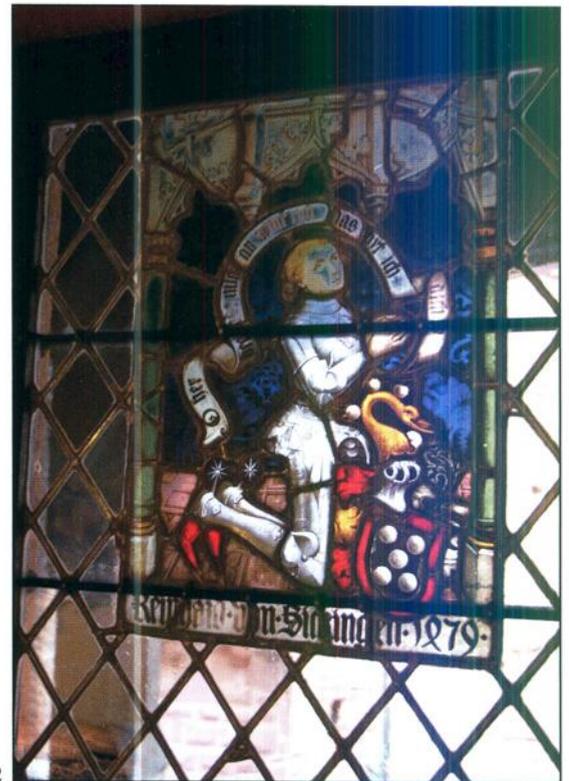
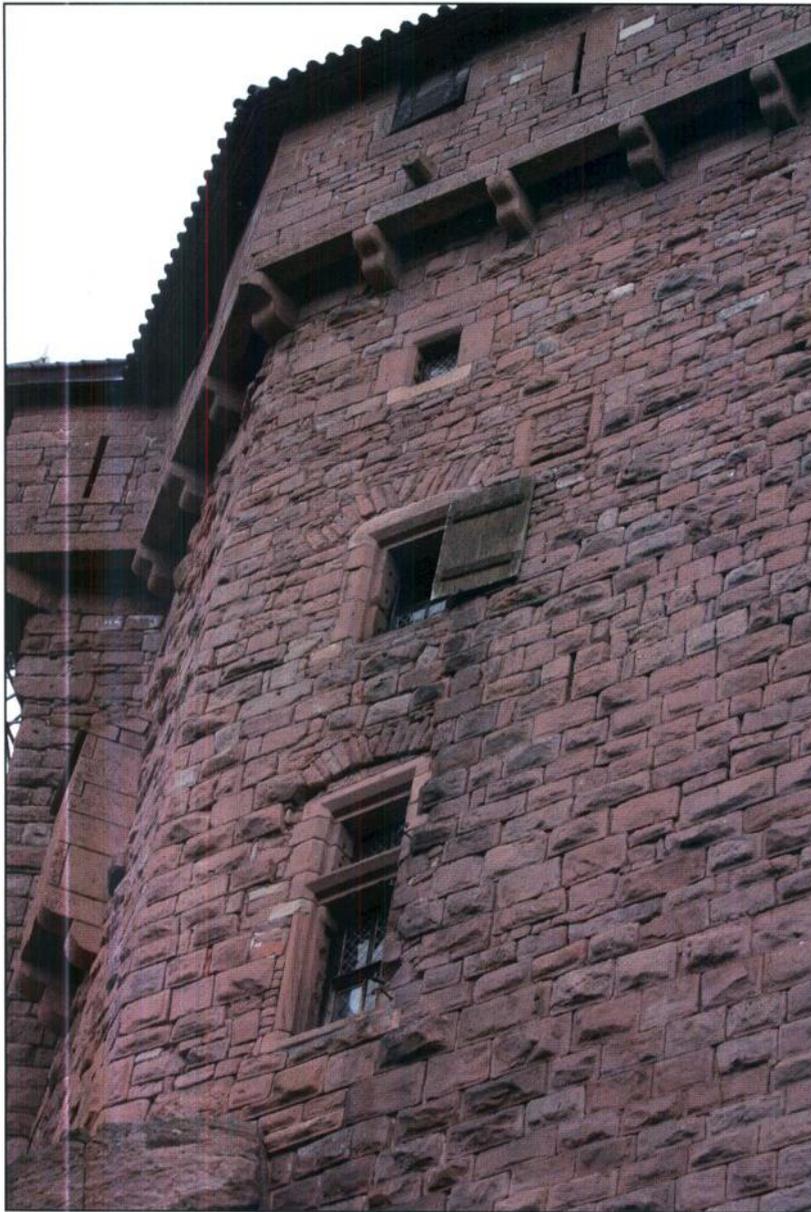
6. Plusieurs cheminées du château évoquent aussi les familles qui l'ont habité. Ici, les armes de la famille Thierstein, sculptées et l'arbre généalogique des Sickingen peintes sur le manteau.



von Westernach



Mey von Lambsheim. Ils seront chevaliers brigands.



1. Ces détails du haut château, montrent là aussi les modifications apportées dans la maçonnerie romane initiale avec une autre baie murée.

2. Vitrail ancien, daté 1479, montrant Reinhardt von Sickingen en prière ! Sa famille reçoit le fief du Haut Koenigsbourg en 1533. Ce vitrail est placé dans la chapelle.



Les armes des Thierstein qui ont reconstruit le château de 1479 à 1481.

cer leur fonction militaire en devenant des chevaliers brigands. En France, le connétable de Richemont constituera les « Compagnies d'ordonnance » pour résoudre le problème posé par les « routiers » en temps de paix et pour utiliser une noblesse sans affectation.

Mais l'évêque de Strasbourg réagit à cette situation intolérable. Déjà, en 1461, il avait dû expulser l'écuyer Henri Mey von Lamsbheim (il était le frère de Reinhard) de l'Ortenburg, un château situé sur un sommet proche, au nord du débouché de la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines. Il était l'un des six copropriétaires qui rançonnaient les voyageurs. Les Mey von Lamsbheim doivent aussi abandonner la Königsbourg mais le château va servir de refuge à une autre bande, celle de Gauthier de Dhan, bailli de Markolsheim. Les bourgeois de Bâle, qui subissent leurs rançons, se fédèrent avec d'autres villes pour mettre fin à ces exactions. La Hoh-Königsbourg est alors assi-

gnée par les forces de l'archiduc d'Autriche, du comte de Ribeaupierre, du margrave de Bâle et de l'évêque de Strasbourg. Les Bâlois ont amené un grand canon (il y aura en tout dix-sept pièces d'artillerie) qui va tirer sans interruption sur la forteresse du 22 au 27 octobre 1462 ; les brigands prennent la fuite. Le 29 octobre, la Hoh-Königsbourg est ruinée.

Le château des Thierstein

Le site va rester ruiné et abandonné pendant une douzaine d'années. Mais, en 1479, Frédéric III, Empereur d'Allemagne, inféode le château aux comtes suisses Oswald et Guillaume de Thierstein. En effet, les ambitions du duc de Bourgogne en Alsace, Charles le Téméraire, qui était représenté par Pierre de Hagenbach son grand bailli en Haute-Alsace, avaient inquiété l'empereur. En 1470, Pierre de Hagenbach s'était même emparé de l'Ortenburg avec une importante troupe bourguignonne, contrôlant ainsi le nord du débouché de la vallée de Sainte-Marie. Il devenait donc urgent de remettre en état la Hoh-Königsbourg pour contrôler le sud de cette vallée, même si l'Ortenburg est repris le 19 avril 1474 par les Strasbourgeois.

Les Thierstein sont une vieille famille suisse. Les deux frères, Oswald et Guillaume, étaient des familiers de l'empereur et le château leur est remis en récompense des services rendus. Mais c'est une ruine et leur fortune ne suffira pas à la reconstruire ; les villes de Strasbourg et de Solothurn (Soleure, en Suisse) contribueront financièrement par les sommes respectives de 8 000 et 3 000 florins. Les travaux dureront deux ans, de 1479 à 1481, pour la première phase. Les vieux murs romans sont réutilisés, le donjon oriental est réaménagé. Mais à l'intérieur des murailles, les logis romans disparaissent, remplacés par des logis plus confortables. Dans le château haut, à l'est, un logis est reconstruit au sud contre la

muraille romane, il comporte de nombreuses chambres et une chapelle sur deux niveaux. Pour la commodité de circulation, des balcons de bois reposant sur des corbeaux sont installés côté cour, ce qui permet d'aller d'une chambre à l'autre sans les traverser. A l'ouest, le mur extérieur de la tour carrée est réutilisé mais pour construire, sur plusieurs niveaux, les salles de réception du logis. Côté nord, se dresse une autre aile du logis avec les cuisines et des chambres, le rempart roman a été là surélevé pour établir ce logis (on remarque la différence d'appareil).

A l'ouest, le second château n'est pas reconstruit. Il est relié au château principal par des courtines pour être intégré, la cour reste vide et constitue le grand bastion avec deux tours très puissantes (avec des murs de neuf mètres d'épaisseur) face à l'ouest, du côté du plateau où l'artillerie peut être placée. On a tiré les leçons du siège de 1462. Enfin, deux enceintes successives seront élevées pour couvrir les abords du château. Devant l'entrée, située au nord, du côté de l'éperon, est établie une cour fortifiée munie de deux tours puissantes dirigée vers la plaine. Cette cour contient les bâtiments de service et le casernement. Son entrée est tournée vers l'ouest, sous le contrôle des murailles du château haut. Enfin, des lices entourent l'ensemble protégeant les abords et dominant les pentes raides du massif. La reconstruction a reposé sur une tout autre conception que celle qui avait amené l'édification des châteaux romans ; les nouveaux principes sont régis par le souci résidentiel mais aussi par celui de la résistance vis-à-vis de l'artillerie alors qu'à l'époque romane la hauteur des murailles était primordiale.

Mais la lignée des Thierstein s'éteint en 1519 et le château retourne à la famille impériale, les Habsbourg, qui vont l'entretenir.

En 1530, Friedrich von Fridingen est capitaine du château. Sur son budget annuel, suivant l'état conservé en archives, il doit entretenir un servent d'armes, un garçon d'écurie (avec trois chevaux et quatre ânes), un maître arquebusier, un cellérier (caviste), un cuisinier, un boulanger, six gardiens, un gardien de jour sur l'échauguette, un portier, un maréchal-ferrant, un chapelain et deux servantes. Ce sont-là les seuls occupants de ce grand château. Comme nous le voyons la garnison permanente est faible : un capitaine assisté d'une dizaine de soldats seulement. A cette époque, d'après l'inventaire, la forge est opérationnelle, les cuisines disposent d'un nombre conséquent de plats et d'assiettes. Une salle des écritures avait été mentionnée dans un autre inventaire deux ans auparavant, en 1528.

En 1533, les Habsbourg engagent le fief aux fils de Franz von Sickingen, ami du célèbre Gœtz von Berlichingen. Le mariage de sa fille est célébré au château en 1539. Schweickhardt et Franz Konrad von Sickingen, ses fils, sont engagistes (c'est-à-dire qu'ils jouissent d'un domaine du souverain par engagement) pour une somme de 13 000 florins. Selon les termes du contrat, les Sickingen ne peuvent faire de travaux sans avoir l'accord des Habsbourg. Mais c'est à cette époque que les tours du Grand bastion auraient été renforcées, à l'ouest, et que le bastion en étoile

est construit à l'est (après 1558). Le donjon a été rasé dans ses parties hautes en 1557 sur une hauteur « de deux piques » (ce qui permettra de restituer sa hauteur initiale) afin de ne pas l'exposer aux tirs de l'artillerie. Les lices pourraient aussi dater de cette époque.

Mais les Sickingen y habitent rarement. En 1605, le domaine passe au baron Rudolf von Bollweiler, grand bailli de l'archiduc d'Autriche Ferdinand en Alsace, qui trouve le château quasiment vide et dans un état déplorable. Il fait faire les réparations les plus urgentes. Les logis des Thierstein avaient été voûtés en berceau, et couverts de feuilles de plomb remplacées ultérieurement par des dalles. En 1606, Rudolf von Bollweiler demande qu'une toiture en plomb soit réalisée pour couvrir l'aile orientale du logis. Cela veut-il dire que les bâtiments étaient couverts de terrasses légèrement pentues et non de toitures pour parer aux risques d'incendie que l'artillerie pourrait occasionner ? Une gravure montrant le siège de 1633 va dans ce sens, tout au moins pour cette période tardive. A cette date, on mentionne les galeries de bois desservant le logis méridional (qui ont été rétablies par la restauration). En 1611, la garnison du château, forte de douze hommes, est commandée par le prévôt Philip von Lichtenau. Le baron de Bollweiler décède en 1616 et son gendre, le baron Jean Ernest Fugger, lui succède.

Mais la terrible guerre de Trente Ans ravage l'Empire depuis 1618. Les protestants sont en guerre avec l'empereur qui est à la tête du parti catholique. L'armée suédoise, moderne et efficace, sous les ordres du roi Gustave-Adolphe, soutient les protestants, de même que la France qui le fait par intérêt politique, pour affaiblir l'Empire. En 1631, l'armée suédoise avance avec une efficacité foudroyante. Gustave-Adolphe est vainqueur mais trouve la mort sur le champ de bataille. Son armée prend ses quartiers d'hiver en Alsace en 1632 et 1633, ravageant le pays, des villages entiers disparaissant. Elle laissera en Alsace un souvenir terrible. Le Haut-Kœnigsbourg appartient alors à la maison impériale avec Philippe de Lichtenau toujours à la tête de la garnison, seulement 39 soldats lorrains et des habitants d'Orschwiller et du Val de Villé. Les premiers accrochages ont lieu vers la fin du mois de mai 1633. Le 15 juillet, Fischer, chef des assaillants suédois, envoie une sommation à Lichtenau : ou la reddition dans l'honneur ou résister et les vaincus seront exécutés. Du 17 au 25 juillet, assaut suédois appuyé par l'artillerie (les Suédois perdront deux canons), armistice le 26 et, finalement, après 53 jours de siège le château capitule le 7 septembre 1633, Lichtenau n'ayant reçu aucun secours. Quatre semaines plus tard, le château est incendié, ce ne sera plus qu'une ruine pendant 260 ans. En 1648, la France se trouve à la table des vainqueurs et l'Alsace lui est donnée, détachée de l'Empire. Les Fugger céderont la seigneurie aux Sickingen en 1672 puis François Henri de Boug, président du Conseil souverain d'Alsace l'achète en 1770. Ses successeurs revendent la forêt et le château en 1825 et les ruines sont classées monument historique en 1862, avant d'être rachetées par la ville de Sélestat en 1865.



Fridingen.
Friedrich von Fridingen est capitaine du château en 1530.



von Sickingen.
Les Sickingen sont engagistes à partir de 1533.



von Lichtenau.
Lichtenau est capitaine de la place jusqu'en 1632.



Frhr von Fugger.
Les Fugger héritent du château en 1616.



Henri de Boug l'achète en 1770.

Le château du Haut Koenigsbourg selon Viollet-le-Duc

Alors que la restauration et restitution de Bodo Ebhardt a été critiquée, souvent de manière partisane, il était intéressant de voir ce qu'un grand architecte, célèbre restaurateur de monuments médiévaux, a pu dire de ce château avant qu'il ne soit restauré. Il l'évoque par deux fois dans son Dictionnaire raisonné de l'architecture, à sa rubrique château, dont nous donnons des extraits ici, et à sa rubrique construction (double page suivante). Nous noterons qu'il parle déjà d'un donjon carré ; l'hypothèse du possible donjon circulaire sera une polémique vaine. Les plans et coupes alors publiés montraient que le château était bien conservé, ils correspondent bien à l'état restitué. Notons aussi la graphie des noms alors plus proche des origines : Chelestadt pour Sélestat et Hoh-Koenigsbourg pour Haut-Koenigsbourg.

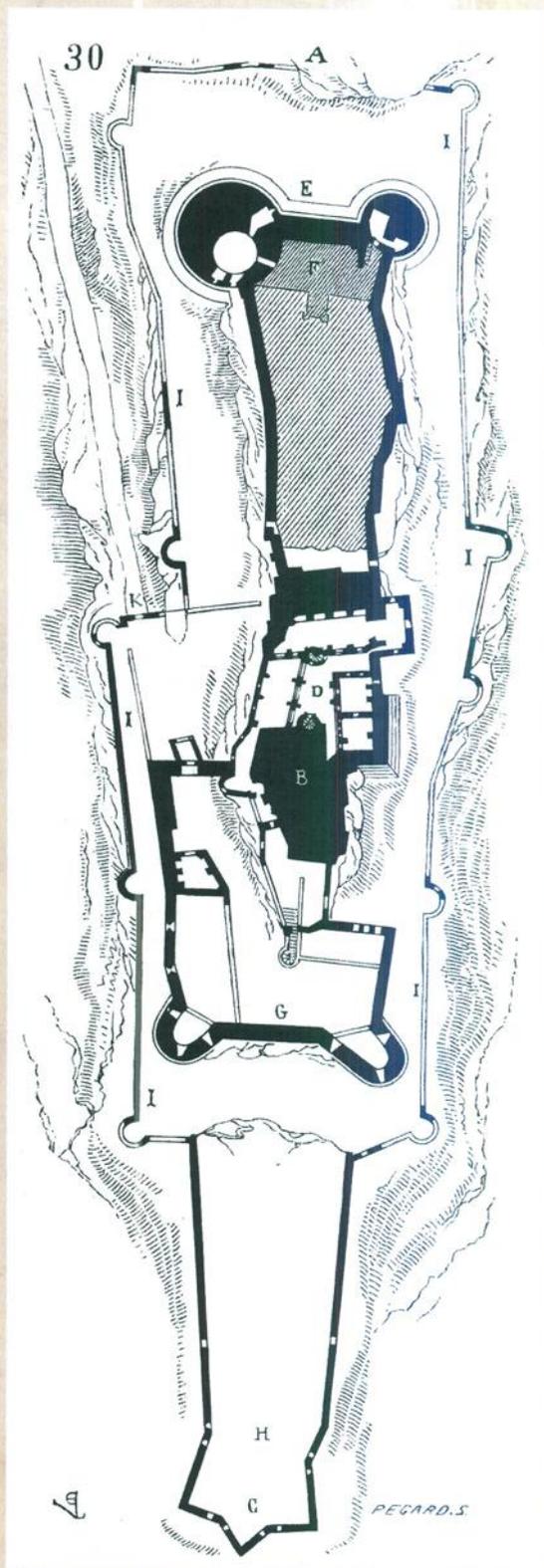
L'article construction avait été publié dans le tome IV du Dictionnaire de l'Architecture en 1859.

La transition entre l'ancien système de défense et le nouveau est visible dans le château du Hoh-Koenigsbourg, situé entre Sainte-Marie aux Mines et Schelestadt, sur le sommet d'une des montagnes les plus élevées de l'Alsace. Au XV^e siècle, les seigneurs du Hoh-Koenigsbourg s'étaient rendus redoutables à tous leurs voisins par leurs violences et leurs actes de brigandage (1). Les plaintes devinrent si graves que l'archiduc Sigismond d'Autriche, landgrave de l'Alsace supérieure, s'allia avec l'évêque de Strasbourg, landgrave de l'Alsace inférieure, avec les seigneurs de Ribeaupierre, l'évêque et la ville de Bâle, pour avoir raison des seigneurs du Hoh-Koenigsbourg. Les alliés s'emparèrent en effet du château, en 1462, et le démolirent. Ce domaine, par suite d'une de ces transmissions si fréquentes dans l'histoire des fiefs, fut cédé à la maison d'Autriche. Dix-sept ans après la destruction du Hoh-Koenigsbourg, l'empereur Frédéric IV le concéda en fief aux frères Oswald et Guillaume, comtes de Thierstein, ses conseillers et serviteurs (2). Ceux-ci s'empressèrent de relever le Hoh-Koenigsbourg de ses ruines et en firent une place très-forte pour l'époque, autant à cause de son assiette naturelle que par ses défenses propres à placer de l'artillerie à feu.

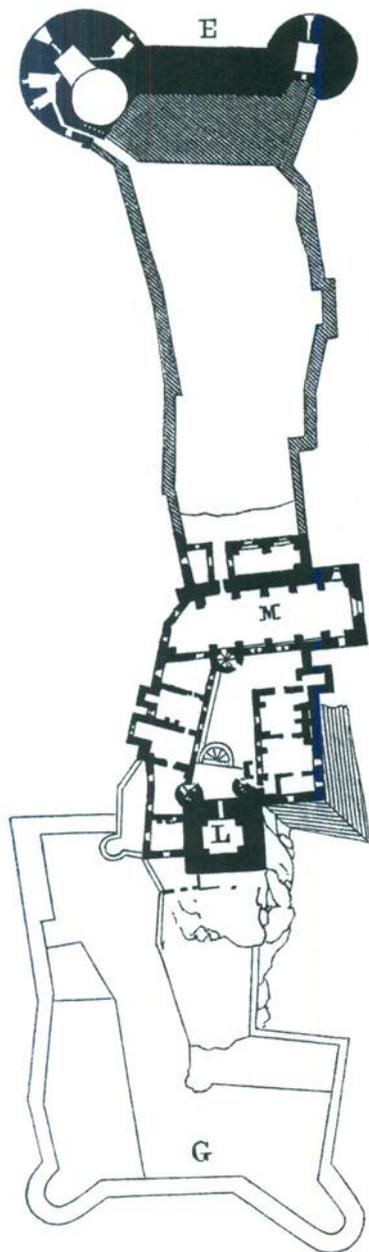
Nous donnons (30) le plan de l'ensemble de la place. Pour s'expliquer la forme bizarre de ce plan, il faut

(1) Nous devons les curieux renseignements que nous possédons sur ce château à l'obligeance bien connue du savant archiviste de Strasbourg, M. Schnéegans, et notre confrère M. Boeswilwald.

(2) Une lettre fort importante, dit M. Schéegans dans une notice inédite sur le Hoh-Koenigsbourg, que l'empereur écrivit aux magistrats de Strasbourg, et conservée dans les archives de cette ville, donne acte de cette cession. Par cette lettre, datée du 14 mars 1479, l'empereur Frédéric informe les magistrats : qu'en reconnaissance des services à lui rendus par les comtes de Thierstein, et pour d'autres motifs justes, il leur a concédé en fief le château ruiné de Hoh-Koenigsbourg, avec ses dépendances, et qu'il leur a permis de le reconstruire. En conséquence, l'empereur, en vertu du pouvoir impérial, prie les magistrats de Strasbourg et leur ordonne de venir en aide aux comtes de Thierstein, de leur prêter secours et assistance contre tous ceux qui chercheraient à les contrarier dans la prise de possession, reconstruction et jouissance dudit château, de ne pas souffrir qu'ils y soient troublés, et de leur fournir secours fidèle, au nom du Saint-Empire, contre tous ceux qui oseraient porter atteinte à leurs droits.



savoir que le Hoh-Koenigsbourg est assis sur le sommet d'une montagne formant une crête de rochers abrupts dominant la riche vallée de Schelestadt et commandant deux défilés. Les constructions, à des niveaux très-différents, par suite de la nature du sol, s'enfoncent dans un promontoire de roches du côté A, et, se relevant sur un pic en B, suivent la pente de la montagne jusqu'au point C. Les bâtiments d'habitation sont élevés en D, probablement sur l'emplacement du vieux château dont on retrouve des portions restées debout et englobées dans les cons-



E. CUIILLAIMOT

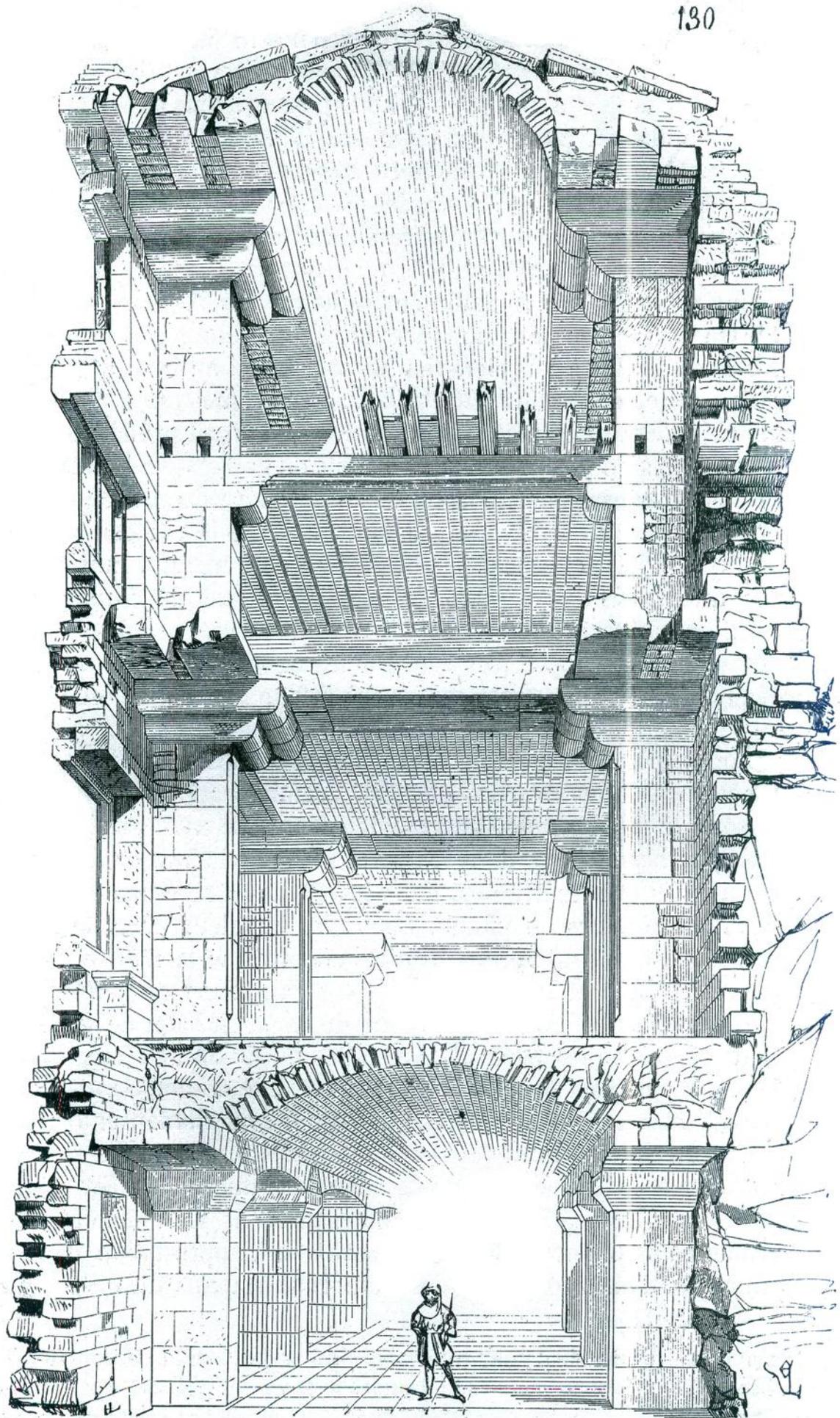
tructions de 1479. Les frères Oswald et Guillaume firent trancher une partie du plateau pour établir les gros ouvrages de contre-approche E. Car c'est par ce côté seulement que le château est abordable. A deux cents mètres environ de ce point, sur le prolongement de la crête de la montagne, s'élevait un fortin détruit aujourd'hui, mais dont l'assiette importait à la sûreté de la place. L'ouvrage E, terrassé en F, oppose des épaisseurs énormes de maçonnerie du seul côté où l'assiégeant pouvait établir des batteries de siège. Vers le rampant de la crête en G est un ouvrage supérieur muni de tours flanquantes pour du canon, et en H une enceinte inférieure se terminant en étoile et percée d'embrasures pour des arquebusiers ou des pièces de petit calibre. Outre ces défenses majeures,

une enceinte I flanquée de tourelles bat l'escarpement et devait enlever aux assaillants tout espoir de prendre le château par escalade. L'entrée est en K, et l'on arrive, après avoir pourtourné le gros ouvrage G, aux parties supérieures occupées par les bâtiments d'habitation, dont nous donnons le plan (31). La tour carrée L est le donjon qui domine l'ensemble des défenses et paraît appartenir à l'ancien château ; en M est la grand'salle, une des plus grandioses conceptions du moyen âge qui se puisse voir. Nous avons l'occasion de revenir sur cette belle construction (plus loin).

Quoique le château du Hoh-Koenigsbourg présente un singulier mélange des anciennes et nouvelles dispositions défensives, on y trouve déjà cependant une intention bien marquée d'employer l'artillerie à feu et de s'opposer à ses effets ; sous ce rapport, et à cause de la date précise de sa construction, cette place mérite d'être étudiée. Les constructions paraissent avoir été élevées à la hâte et en partie avec des débris plus anciens ; mais on trouve dans leur ensemble une grandeur, une hardiesse qui produisent beaucoup d'effet. La partie réservée à l'habitation particulièrement semble appartenir à des temps héroïques. La grande salle M, à deux étages, était voûtée à sa partie supérieure, probablement pour placer du canon sur la terrasse. Posées en travers de la crête du rocher, les batteries en barbette, établies sur cette plate-forme très-élevée, commandaient d'un côté le gros ouvrage E et le revers de celui G. Le donjon L est complètement dépourvu d'ouvertures, sauf la porte, qui est étroite et basse. C'était probablement dans cette tour qu'étaient conservées les poudres. Sa partie supérieure, à laquelle on ne pouvait arriver que par un petit escalier extérieur, servait de guette, car elle domine, autant par son assiette sur une pointe de rocher que par sa hauteur, l'ensemble des défenses.

Plus loin, dans son Dictionnaire, il décrit à l'article construction la partie du logis contenant les salles de réception.

On pourrait prendre les salles principales de ce château pour des constructions du XIII^e siècle, tandis qu'elles ne furent élevées qu'au XV^e siècle. Mais l'Alsace avait conservé, surtout dans l'architecture civile, les anciennes traditions de la bonne époque gothique. Le bâtiment principal du château de Hoh-Koenigsbourg, adossé au rocher (130), ne se compose que de contre-forts intérieurs avec mur extérieur fort mince du côté des cours. Il contient quatre étages ; le rez-de-chaussée, qui servait de cuisines, est voûté en berceau surbaissé reposant sur des arcs très-plats en moellon, bandés d'une pile à l'autre. Le premier étage est plafonné au moyen de grandes plates-bandes appareillées, soulagées par de puissants corbeaux ; entre les plates-bandes, les parallélogrammes restant vides sont bandés en moellon. Le second étage est couvert par un plancher en bois dont les poutres maîtresses portent sur des corbeaux engagés dans les piles. Le troisième étage est voûté en berceau plein cintre reposant sur des plates-bandes et sur de larges encorbellements disposés comme ceux du premier. Cette voûte supérieure portait une plate-forme ou terrasse couverte en dalles. La coupe perspective (fig. 130) donne l'ensemble de cette singulière construction. Il faut dire que les matériaux





du pays (grès rouge) se prêtent à ces hardiesses ; on ne pourrait, avec nos matériaux calcaires des bassins de la Seine, de l'Oise ou de l'Aisne, se permettre l'emploi de linteaux aussi minces et d'une aussi grande portée (3). Mais dans l'architecture civile et militaire, plus encore que dans l'architecture religieuse, la nature des matériaux eut une influence très-marquée dans l'emploi des moyens de construction : cet exemple en est une preuve. Les plates-bandes longitudinales entre les contre-forts et celles transversales d'un contre-fort à l'autre sont appareillées en *coupes*. Si nous faisons une section longitudinale sur ce bâtiment, chaque travée nous donne la **fig. 131** (4). On ne peut se faire une idée de la grandeur magistrale de ces bâtiments si on ne les a vus. Ici, rien n'est accordé au luxe ; c'est de la construction pure, et l'architecture n'a d'autre forme que celle donnée par l'emploi judicieux des matériaux ; les points d'appui principaux et les linteaux sont seuls en pierre de taille ; le reste de la bâtisse est en moellon enduit. Nous avons que cette façon de comprendre l'architecture civile a pour nous un attrait particulier. Il faut dire que le château de Hoh-Koenigsbourg est bâti sur le sommet d'une haute montagne, huit mois de l'année au milieu des neiges et des brouillards, et que, dans une pareille situation, il eût été fort ridicule de chercher des formes architectoniques qui n'eussent pu être appréciées que par les aigles et les vautours ; que l'aspect sauvage de ces constructions est en parfaite harmonie avec l'âpreté du lieu.

A ce propos, nous nous permettrons une observation qui ne manque pas d'importance. Nous croyons être les premiers appréciateurs de ce qu'on appelle le *pittoresque*, parce que, depuis le XVII^e siècle, on ne trouvait plus de beautés que dans les parcs plantés à la française, dans les bâtiments alignés et symétriques, dans les terrasses revêtues de pierres et les cascades doublées de plomb. Sans nier la valeur de cette nature arrangée par l'art, il faut reconnaître cependant que la nature livrée à elle-même est plus variée, plus libre, plus grandiose et partant plus réellement belle. Un seigneur de la cour de Louis XIV ou de Louis XV préférerait de beaucoup les parcs de Versailles ou de Sceaux aux aspects sauvages des gorges des Alpes ou des Pyrénées ; le duc de Saint-Simon, qui n'avait aucun emploi à la cour, aimait mieux demeurer dans un appartement étroit et sombre à Versailles que de vivre dans sa charmante résidence de la Ferté. Or nos seigneurs du Moyen Âge étaient au contraire sensibles à ces beautés naturelles, ils les aimaient parce qu'ils vivaient au milieu d'elles. Sans parler de l'appréciation très-vive de la nature que l'on trouve dans les nombreux romans du Moyen Âge, nous voyons que les châteaux, les manoirs, les abbayes sont toujours situés de manière à faire jouir leurs habitants de l'aspect des sites qui les entourent. Leur construction s'harmonise avec les localités : sauvage et grandiose dans les lieux abrupts, élégante et fine au pied de riants coteaux, sur les bords des rivières tranquilles, au milieu de plaines verdoyantes. Dans les habitations, les vues sur les points les plus pittoresques sont toujours ménagées avec art de façon à présenter des aspects imprévus et variés. Il faut donc, lorsqu'on étudie les constructions civiles du Moyen Âge, avoir égard au lieu, à la nature du climat, au site, car tout cela exerçait une influence sur

le constructeur. Tel bâtiment qui est convenablement disposé et construit en plaine, dans une contrée douce et tranquille d'aspect, serait ridicule au sommet d'un rocher sauvage, entouré de précipices. Tel autre, par son caractère sévère, brutal même, semble tenir au sol désolé sur lequel il s'élève, mais paraîtrait difforme et grossier entouré de prairies et de vergers. Ces hommes barbares, au dire de plusieurs, étaient donc sensibles aux beautés naturelles, et leurs habitations reflétaient, pour ainsi dire, ces divers genres de beauté, se mettaient en harmonie avec elles.

Nous qui sommes civilisés et qui prétendons avoir inventé le *pittoresque*, nous élevons des pavillons élégants sur quelque site agreste qui semble destiné à porter une forteresse, et nous bâtissons des constructions massives au bord d'un ruisseau courant à travers des prés. Ceci nous ferait croire que ces barbares du Moyen Âge aimaient et comprenaient la nature, sans en faire autrement de bruit, et que nous, qui la vantons à tout propos, en prose et en vers, nous la regardons d'un œil distrait, sans nous laisser pénétrer par ses beautés.

Les siècles sont comme les individus, ils veulent toujours qu'on les croie doués des qualités qui leur manquent et se soucient médiocrement de celles qu'ils possèdent.

(3) Au XVI^e siècle, un accident obligea les propriétaires du château de Hoh-Koenigsbourg à bander des arcs sous le plafond du premier étage.

(4) M. Bœswilwald, qui a relevé le château de Hoh-Koenigsbourg avec le plus grand soin, a bien voulu mettre ses dessins à notre disposition.



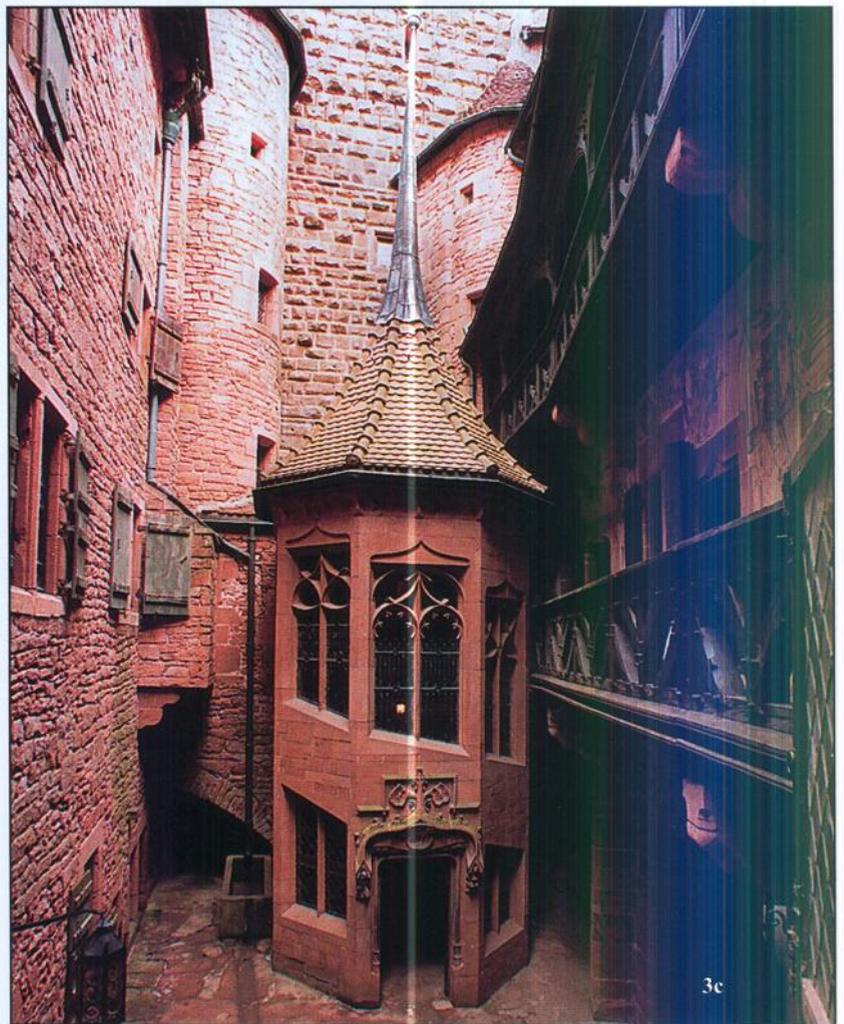
1a



1b



3a



3c

Le Haut-Koenigsbourg photographié vers 1900 et tel qu'il fut restauré :

1. Le Bollwerk, front occidental avec ses puissantes tours faites pour résister à l'artillerie. Seuls les couronnements ont été restitués, le reste était intact. 2. Vue générale du front sud, là aussi, à part les couronnements restitués, le reste était presque intact. 3. a, b, c. La cour intérieure, d'après une lithographie de Rothmüller (a) datée de 1839 et une photographie de 1900 (b), seul l'escalier d'honneur a été restitué. 4. L'intérieur de la chapelle, en regardant vers le nord, vers la cour (on aperçoit la rampe d'un balcon à travers la fenêtre). La maçonnerie était intacte, seuls huisseries, peintures et balcon de bois ont été restitués.

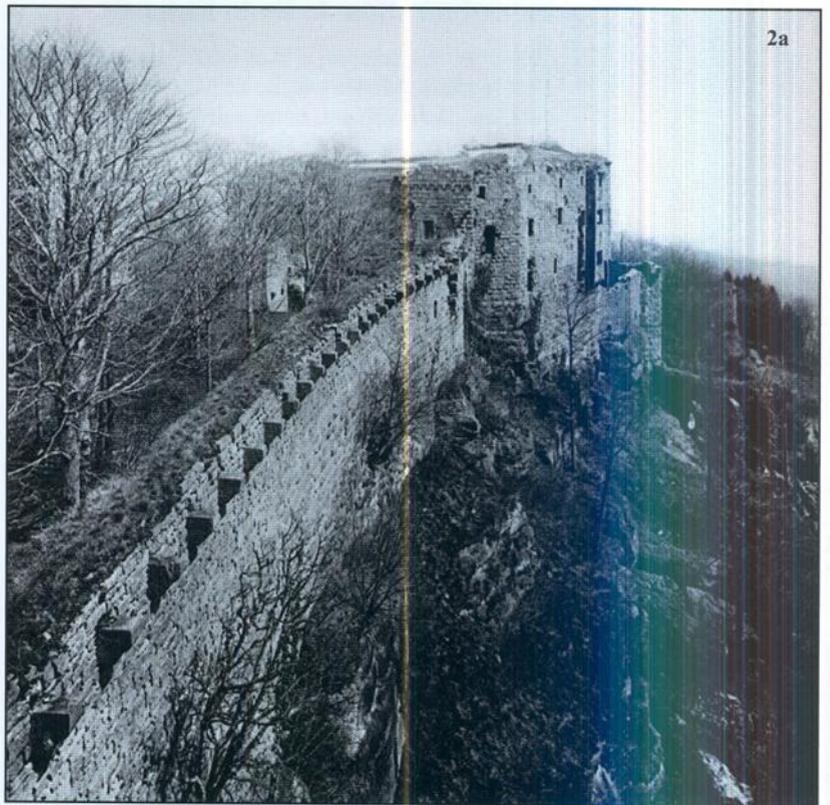
(Photos anciennes : Archives des Monuments Historiques - Photos actuelles : Christian Kempf.)



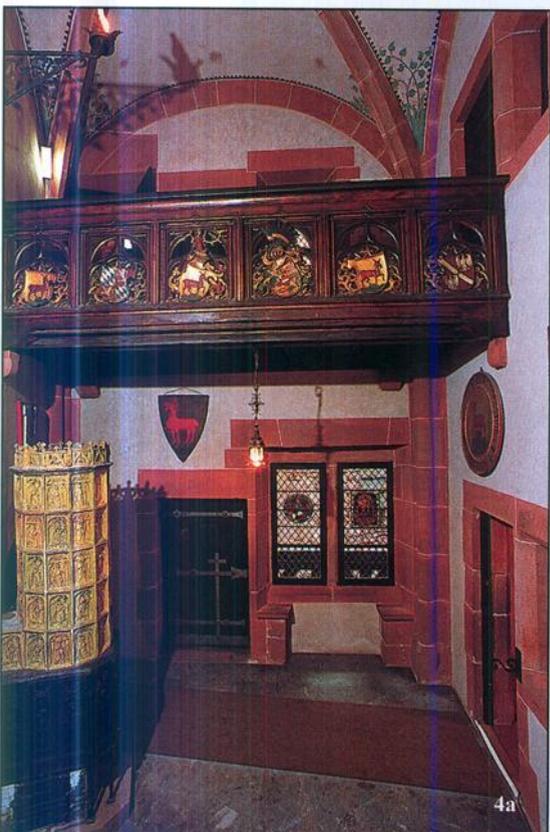
2b



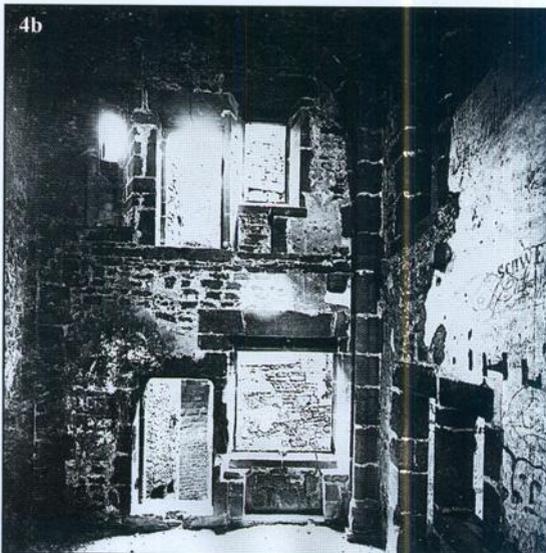
3b



2a



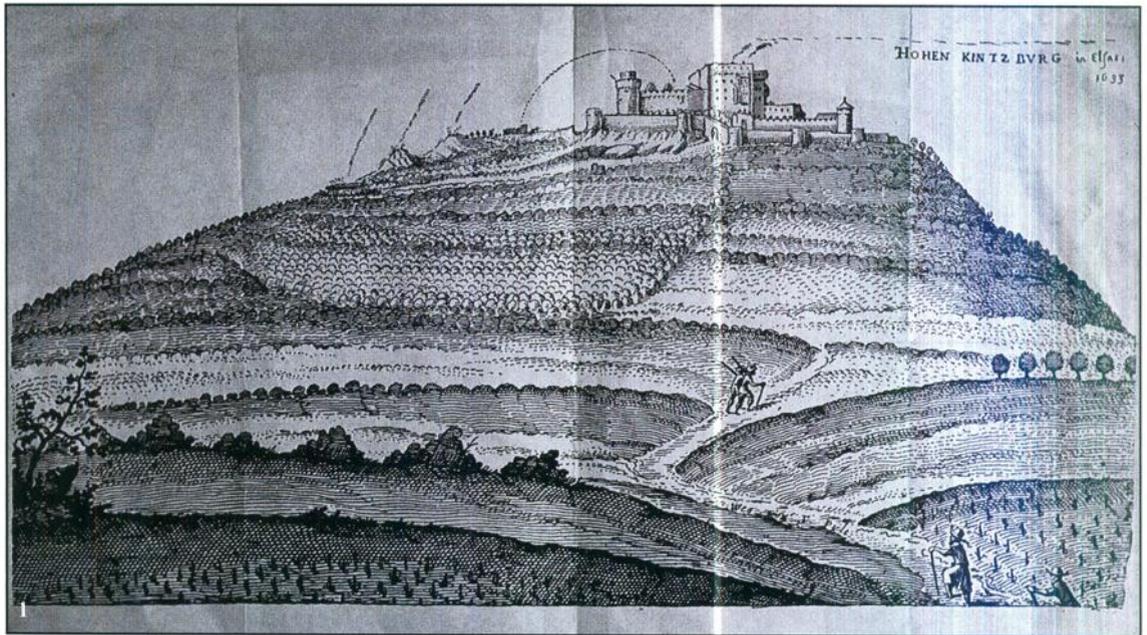
4a



4b

1. Gravure représentant la destruction du château par les Suédois en 1633, pendant la Guerre de Trente Ans. Elle nous donne la silhouette complète du château sans ses toitures, alors remplacées par des terrasses légèrement pentues (voir page 9) couvertes de dalles de pierre et de plaques de plomb pour l'étanchéité. Le donjon a été rasé dans ses parties hautes sur une hauteur « de deux piques » en 1557.

2. De nombreuses estampes du XIX^e siècle, ici Rothmüller (1839), ont représenté les ruines du château à cette époque ; la maçonnerie était en grande partie conservée, facilitant une restauration. (Coll. G.B.)



La restauration de Bodo Ehardt

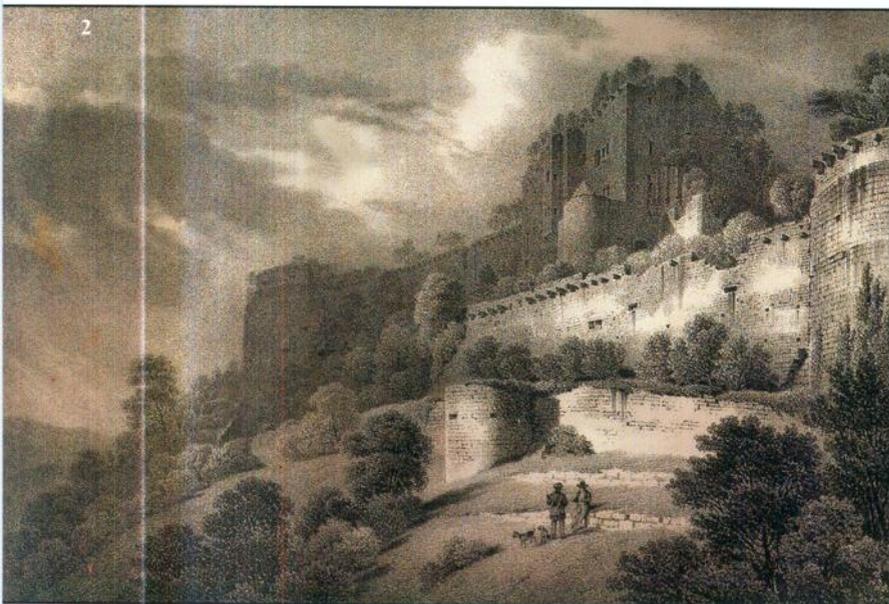
Dès le XVIII^e siècle, on s'était intéressé à ces ruines, c'est le cas de Mademoiselle de Mortemart en 1769. Puis, au siècle suivant, entre autres Eugène Viollet-le-Duc les étudie. En 1856, Louis Spach, archiviste en chef du département, écrit : « *Imaginez-vous un seul instant, messieurs, le Haut-Kœnigsbourg relevé de ses ruines et transformé non en château fort contre l'ennemi, mais en pacifique musée du Moyen Âge ? (...) Quelle affluence de promeneurs français et étrangers ! (...) Quel pèlerinage d'artistes, de poètes, de penseurs vers cet asile ouvert au culte du passé !* » (Bulletin de la C.M.H.A., vol. 1, 1856-57). La ville de Sélestat avait racheté les ruines en 1865 et voyait l'intérêt de restaurer l'édifice pour faire venir les touristes, ce qui profiterait à l'économie locale. Des travaux de consolidation ont lieu. En 1874, le conservateur des Monuments historiques d'Alsace propose la reconstitution du site. Mais, finalement, c'est le financement de ces travaux qui pose

problème. La ville de Sélestat va alors trouver la solution. Le 4 mai 1899 – l'Alsace étant redevenue une partie du Reich allemand après 1871 – elle offre les ruines à l'empereur Guillaume II. Certains mettent alors en garde contre les risques d'une reconstitution mais, l'année suivante, l'empereur se laisse convaincre par un jeune architecte berlinois, spécialiste des châteaux forts, Bodo Ehardt : les ruines seront restaurées et restituées dans leur état de la fin du XV^e siècle, à l'époque des Thierstein.

Bodo Ehardt s'appuie sur de nombreux documents et vestiges pour réaliser son œuvre. Les travaux commencent le 9 août 1900 par le donjon. Des adversaires de ce projet prétendent que le donjon était rond : il n'en est rien, même si la partie supérieure avait été arasée sur une « hauteur de deux piques » (soit environ six mètres) le reste était encore en place et le donjon était bien carré. Par ailleurs, la plus grande partie de la maçonnerie était conservée. Le gros œuvre des logis était quasiment intact, à part quelques trous dans les voûtes, ainsi que le montrent les dessins de Viollet-le-Duc et surtout les photos des années 1900 dont un choix est présenté plus loin. Le plan donné par Viollet-le-Duc avant la restauration correspond d'ailleurs parfaitement au plan actuel. Il convient donc plutôt de parler de restauration que de reconstitution.

Le monument nous apparaît donc en grande partie conforme à ce qu'il a pu être vers le milieu du XV^e siècle, plutôt à l'époque des Sickingen qu'à celle des Thierstein. D'ailleurs le mobilier rassemblé est en majorité de l'époque de la Renaissance. Alors quels sont les détails qui peuvent être contestables ?

– Ce sont les parties hautes qui ont surtout fait l'objet des interprétations – le gros œuvre étant en grande partie conservé jusqu'à la hauteur du chemin de ronde – surtout les toitures. Les bâtiments étaient-ils couverts de terrasses ? Mais si ce fut le cas, peut-être uniquement à partir de la seconde moitié du XVI^e siècle lorsque le bastion en étoile fut construit, ce dernier n'existant pas à l'époque des Thierstein. Ce qui nous fait dire que le château est plutôt dans un état proche





de 1550, après la construction du bastion en question mais avant l'arasement du donjon.

– Le massif de la herse, à l'entrée, n'avait plus sa façade, celle-ci est une création libre de l'architecte, de même que la Tour de Contrôle et la Forge dans la basse-cour. Par contre, l'auberge, dans cette même cour, est citée en 1530, son emplacement est bien défini, sa façade est plausible et la décoration intérieure (fort réussie) est inspirée des lambris de bois suisses du XV^e siècle. Le moulin à vent est aussi un ajout non conforme. La façade sur cour du bâtiment du Grand-Bastion est conjecturale, de même que le dernier étage du donjon mais celui-ci est très plausible.

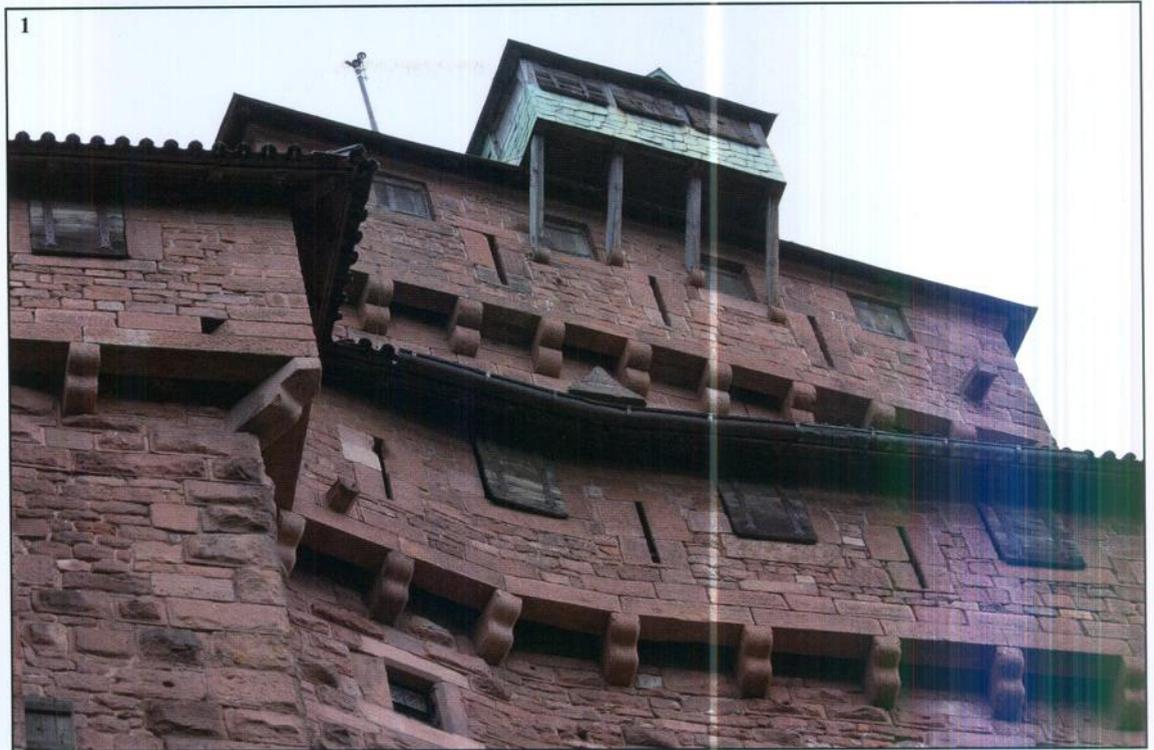
– En ce qui concerne les logis du château haut, la tour d'escalier de la cour a fait couler beaucoup d'encre. C'est effectivement une interprétation, très réussie, de Bodo Ebhardt mais qui s'appuie toutefois sur certains vestiges : le départ de l'escalier et sa vis étaient conservés de même que la base du mur octogonal – alors que les détracteurs de l'architecte penchaient pour une tour ronde –, comme la photo prise vers 1900 (et reproduite) le montre. La clef de voûte sculptée était aussi conservée. Les façades des logis étaient quasiment intactes. Les balcons de bois sont attestés dans un texte de 1611 et les corbeaux de pierre qui les soutenaient étaient conservés. La seule entorse se trouve à l'intérieur avec la salle d'apparat. Comme la coupe de Viollet-le-Duc, et d'autres documents, le montrent bien, au-dessus du rez-de-chaussée s'élevaient trois niveaux. Les deux derniers ont été réunis par l'architecte afin de constituer une salle d'apparat majestueuse. C'est une complaisan-



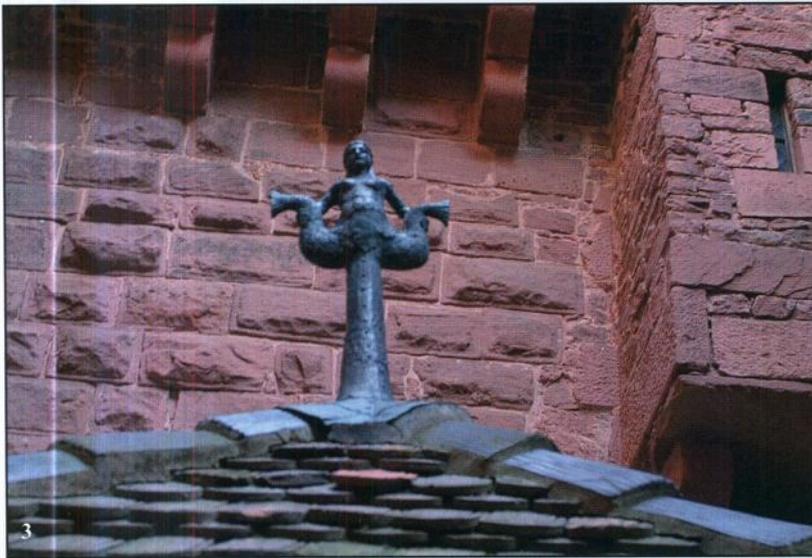
ce vis-à-vis de l'empereur car le château restauré a aussi été une résidence. Mais, si l'on considère que ce château a valeur pédagogique, elle prend alors tout son sens et cette entorse n'en est plus une. Dans les châteaux romans, la salle d'apparat était essentielle, elle perdure à l'époque gothique. Au Haut-Kœnigsbourg, le logis occidental présente plusieurs grandes salles mais relativement basses de plafond, peut-être par souci de confort avec des volumes moins grands à chauffer. La fonction est encore là mais avec moins de majesté. La présence restituée de cette salle permet de mieux comprendre ce qu'était une salle d'apparat.

3. Le château restauré a surtout bénéficié de toitures neuves et du remontage du donjon, seuls éléments modifiant sa silhouette.

4. Bodo Ebhardt a minutieusement collecté tous les débris anciens, conservés, comme ici, dans la cour du Grand Bastion pour effectuer une restauration la plus fidèle possible.



1. En pénétrant dans la première cour, nous sommes dominés par la masse du château haut et du donjon, c'est là qu'apparaissent principalement les parties restituées par Bodo Ebhardt. Avant sa restauration, les maçonneries ne dépassaient pas les corbeaux des chemins de ronde et le donjon avait été réduit de hauteur au XVI^e siècle. (H.M.)



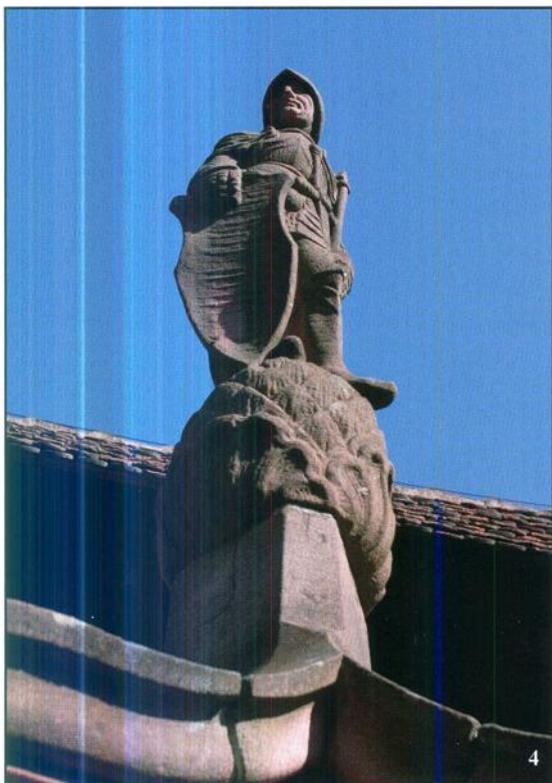
2. Dès la porte principale, nous sommes accueillis par les armoiries de la famille des Thierstein, une dynastie comtale suisse qui reconstruisit le château de 1479 à 1481 dans son aspect actuel. Nous voyons ici la qualité du travail effectué par les sculpteurs qui ont travaillé pour Bodo Ebhardt.

3. Une fantaisie de l'architecte, cette fée ou sirène coiffant le toit de la citerne dans la cour intérieure. Mais elle est basée sur des sculptures visibles dans de nombreuses églises médiévales.

Un monument d'exception

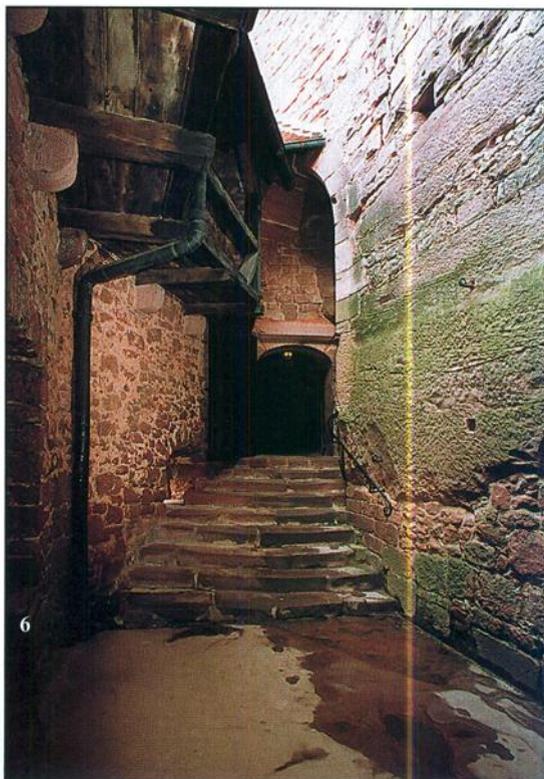
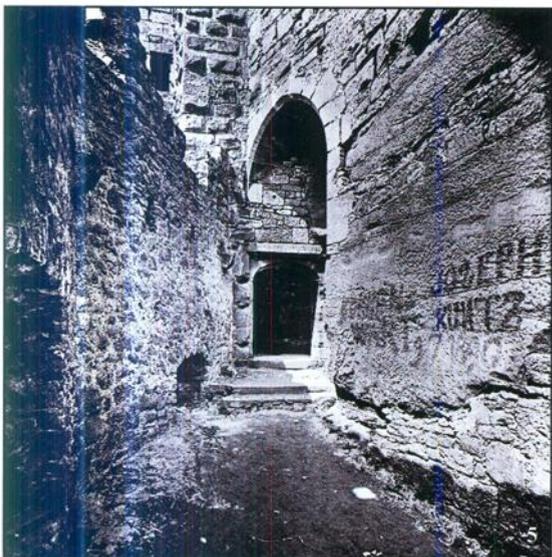
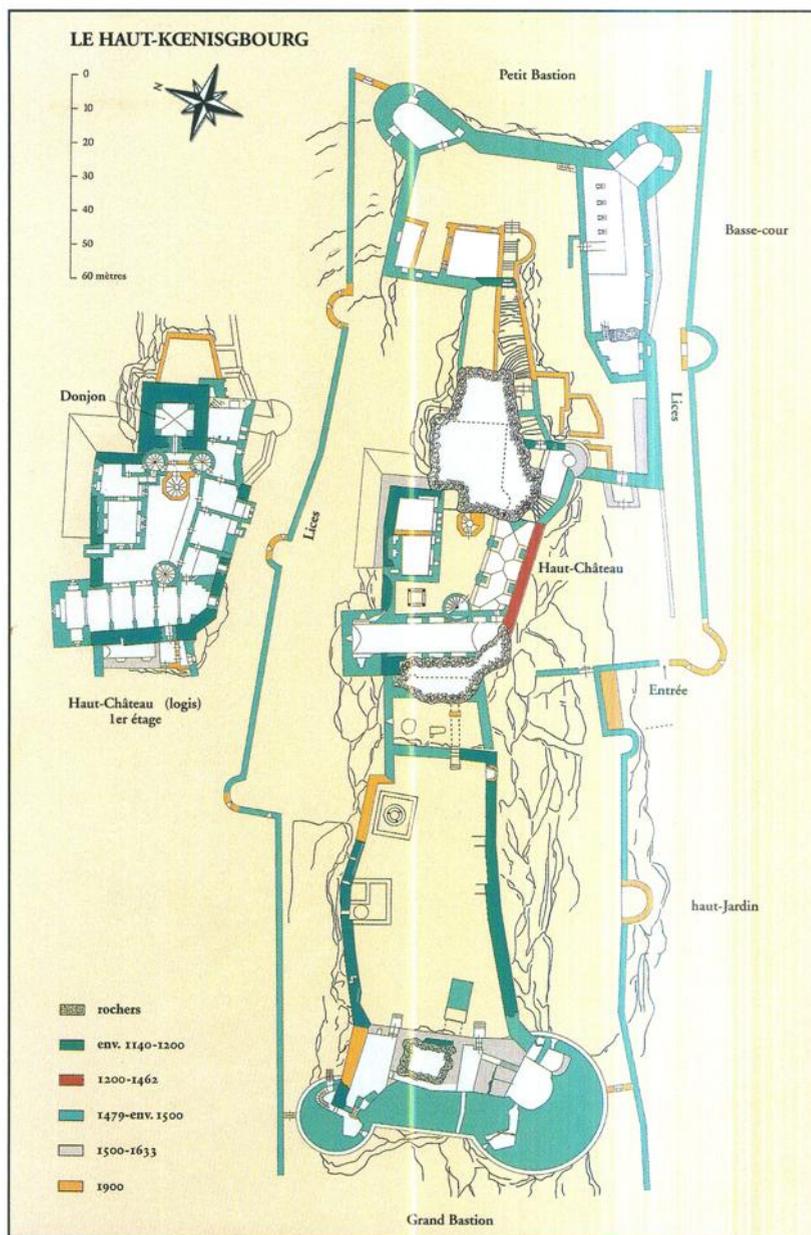
Les controverses concernant la restauration, qui avaient été attisées par le contentieux franco-allemand, se sont apaisées, des relations d'amitié existant maintenant entre les deux pays. L'œuvre de Bodo Ebhardt est de nos jours considérée avec intérêt et toute restauration opérée par les Monuments Historiques reste fidèle à ce qu'avait voulu l'architecte qui





témoignait d'une grande érudition sur l'architecture médiévale.

Géré depuis 1919 par la CNMHS, le château est visité chaque année par près de 600 000 visiteurs, malgré la petite route en lacets qui mène au sommet abrupt. C'est, après le Mont Saint-Michel, le site médiéval le plus visité de France (hors Paris). Cette restauration est exemplaire, elle permet à un large public de mieux comprendre ce qu'était un château fort et la vie qu'on y menait. S'il était resté une grande ruine « romantique », quelques milliers de visiteurs au mieux se hasarderaient sur ce sommet. Ce site joue un immense rôle pédagogique, surtout quand les membres de la « Compagnie de Saint George » l'animent en costumes de la fin du XV^e siècle. Le Moyen Age revit vraiment devant nos yeux.



4. Il faut scruter le monument pour en apprécier les détails. (HM.)

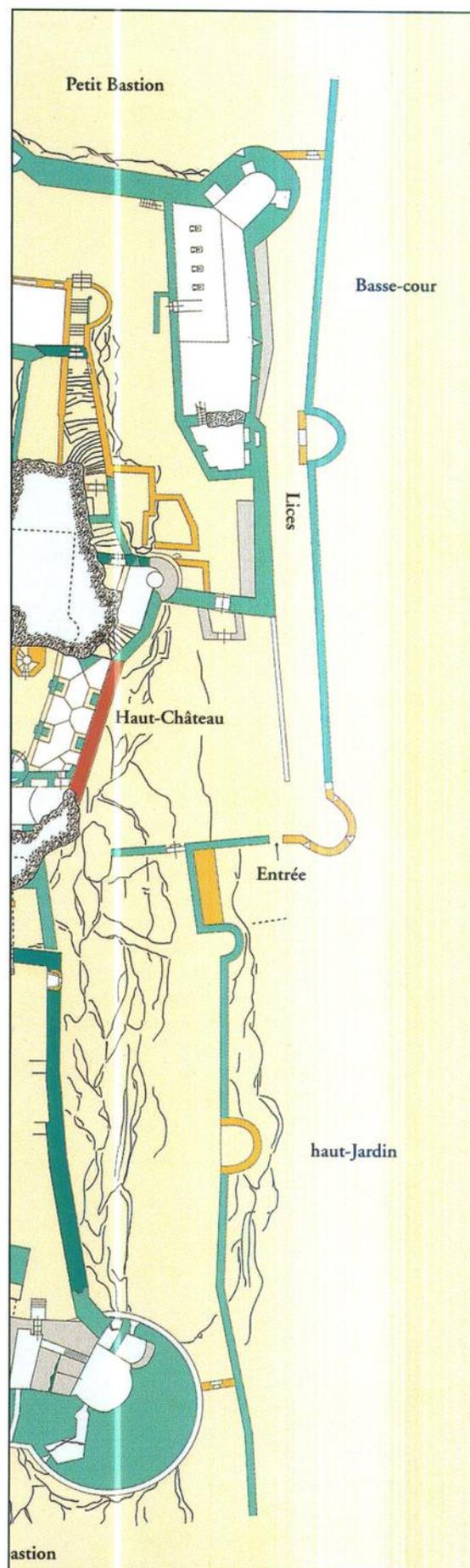
5 et 6. L'entrée menant à la cour intérieure du château, en 1900 et après restauration ; la maçonnerie était intacte. (Archives MH et actuellement ; Christian Kempf.)

7. L'architecte Bodo Ehardt a apposé sa signature en divers endroits du monument. (HM.)





1



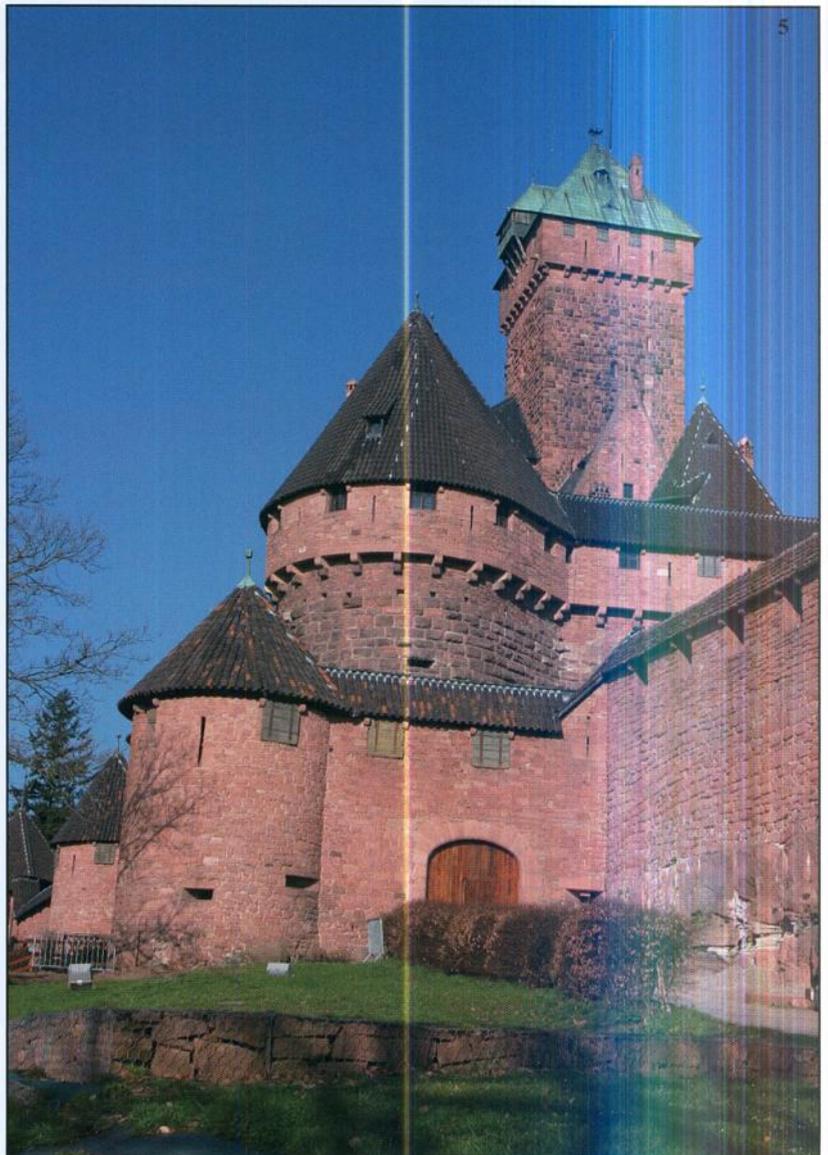
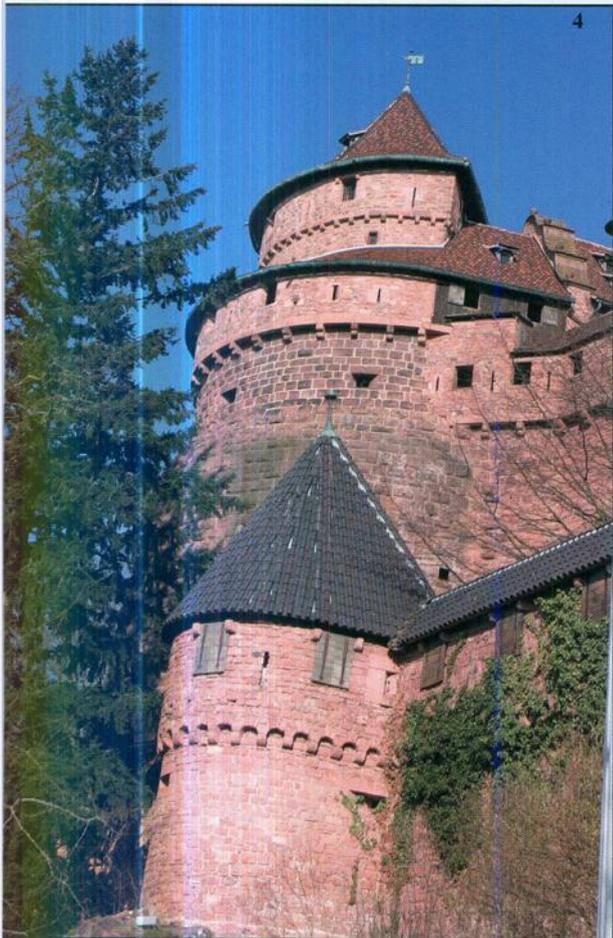
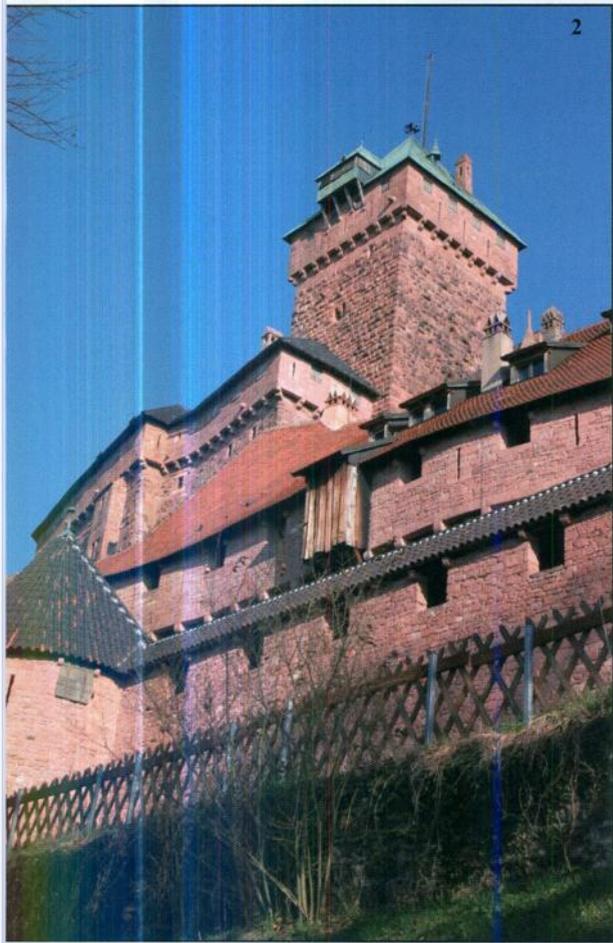
Le front méridional

1. Les lices sont des défenses avancées repoussant l'ennemi du pied du château. Elles permettent aussi de mieux contrôler l'accès avec des portes avancées mais aussi de donner plus d'espace pour les troupes et le ravitaillement, la cour du château étant exiguë, la cour du Grand Bastion ayant ce même rôle d'espace pour la troupe, nécessaire pour une forteresse aussi vaste. Nous voyons ici l'étagement de ces défenses successives. Le détail du plan joint nous montre la disposition de ces lices.

2 et 3. Nous longeons ces lices et arrivons à la puissante tour d'angle de la première cour, placée en avant de l'auberge.

4. Regard vers l'arrière avec la puissante tour sud-ouest du Grand Bastion.

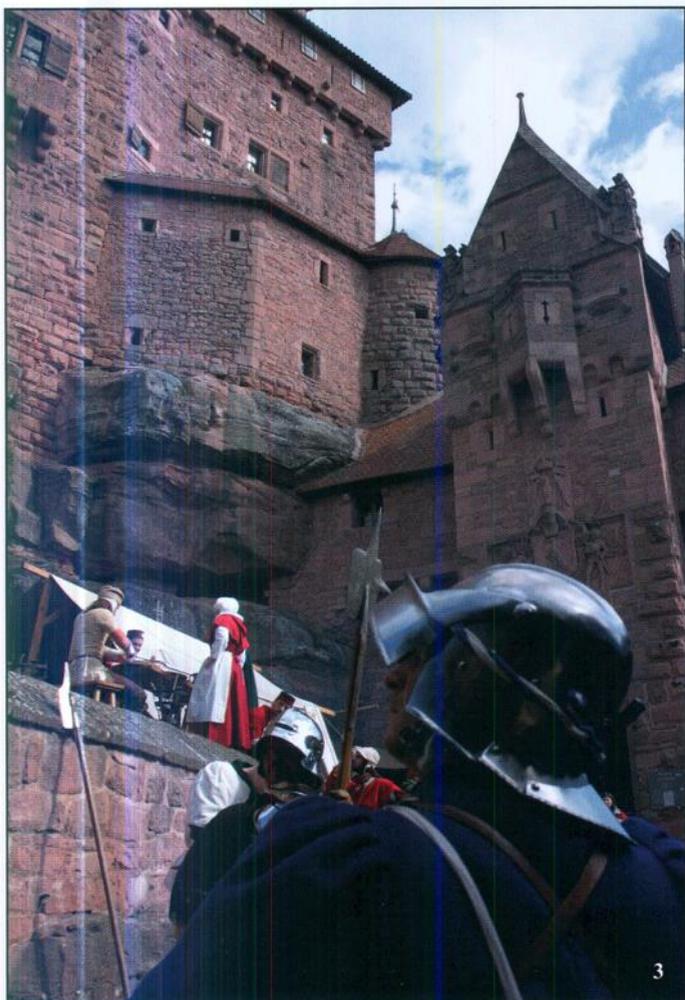
5. Nous retrouvons ici la tour placée en avant de l'auberge et le début de l'enceinte du Petit Bastion, le donjon dominant l'ensemble.





La première cour et les lices

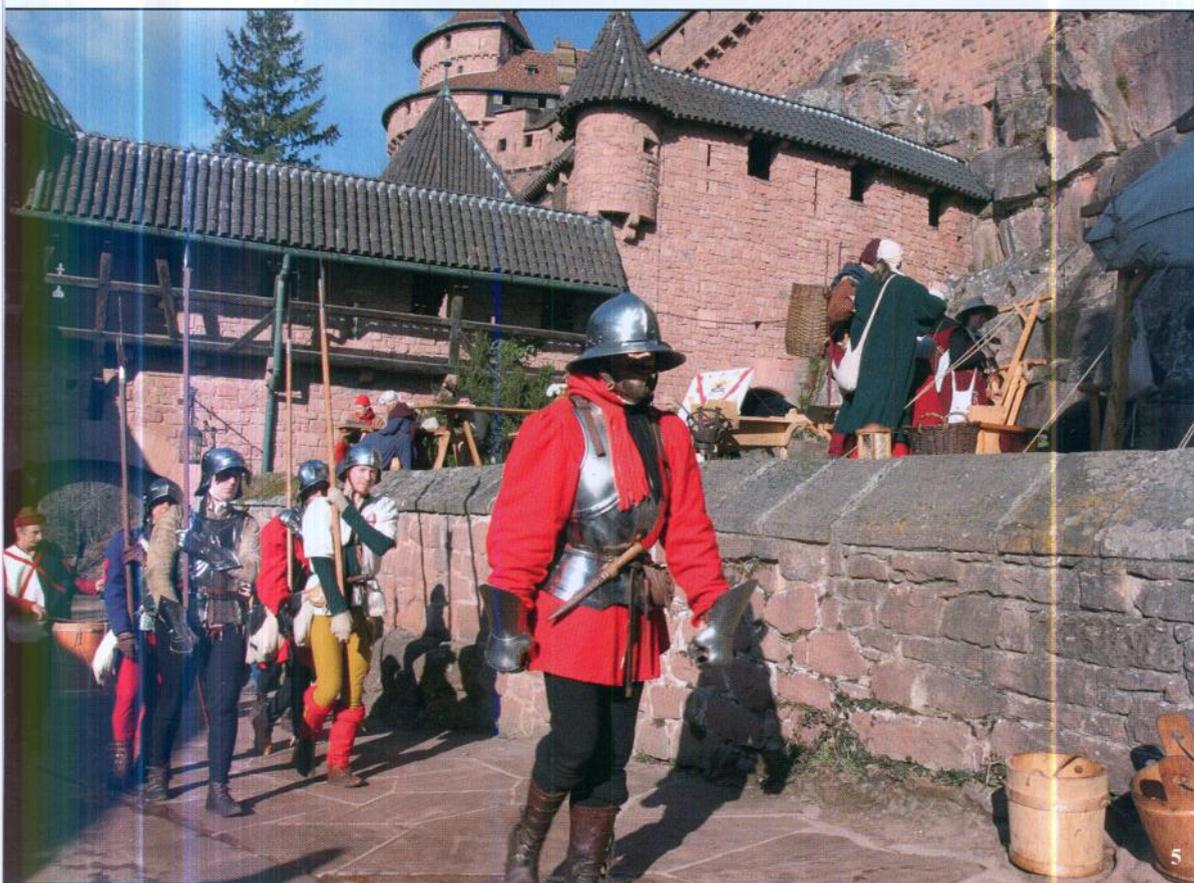
1. Une fois la première porte franchie, nous nous trouvons dans une vaste première cour donnant accès d'une part aux lices sud et d'autre part à la seconde porte. Nous sommes là au pied des vestiges de l'un des deux châteaux romans dont les pierres à bosses et les fenêtres murées (deux et demi, à côté de la longue latrine), ainsi que le donjon carré, restent évocateurs de cette époque.



3



4



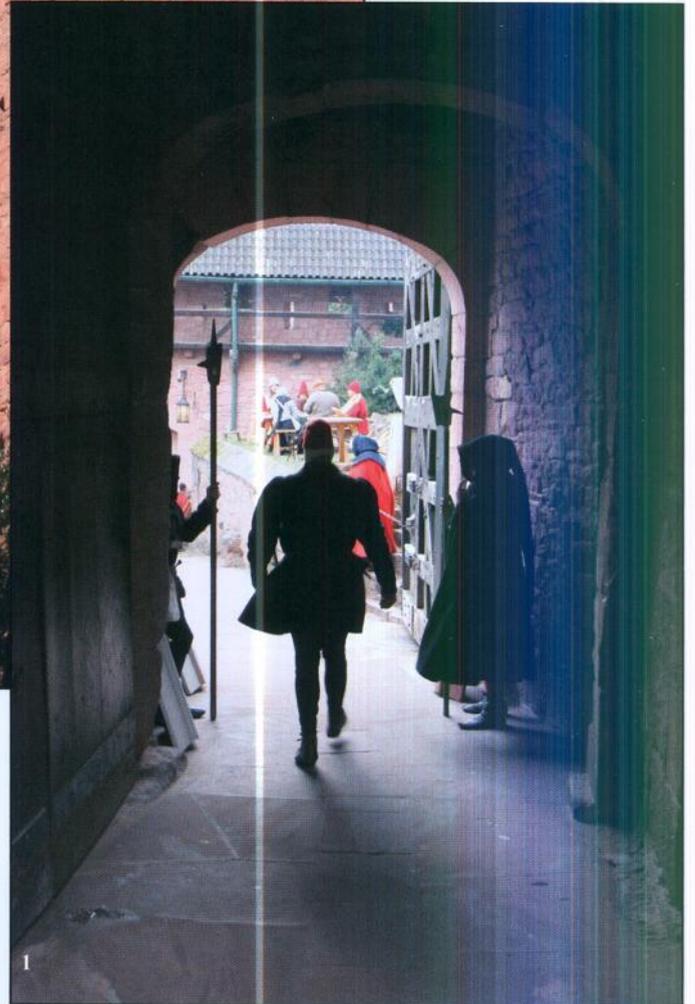
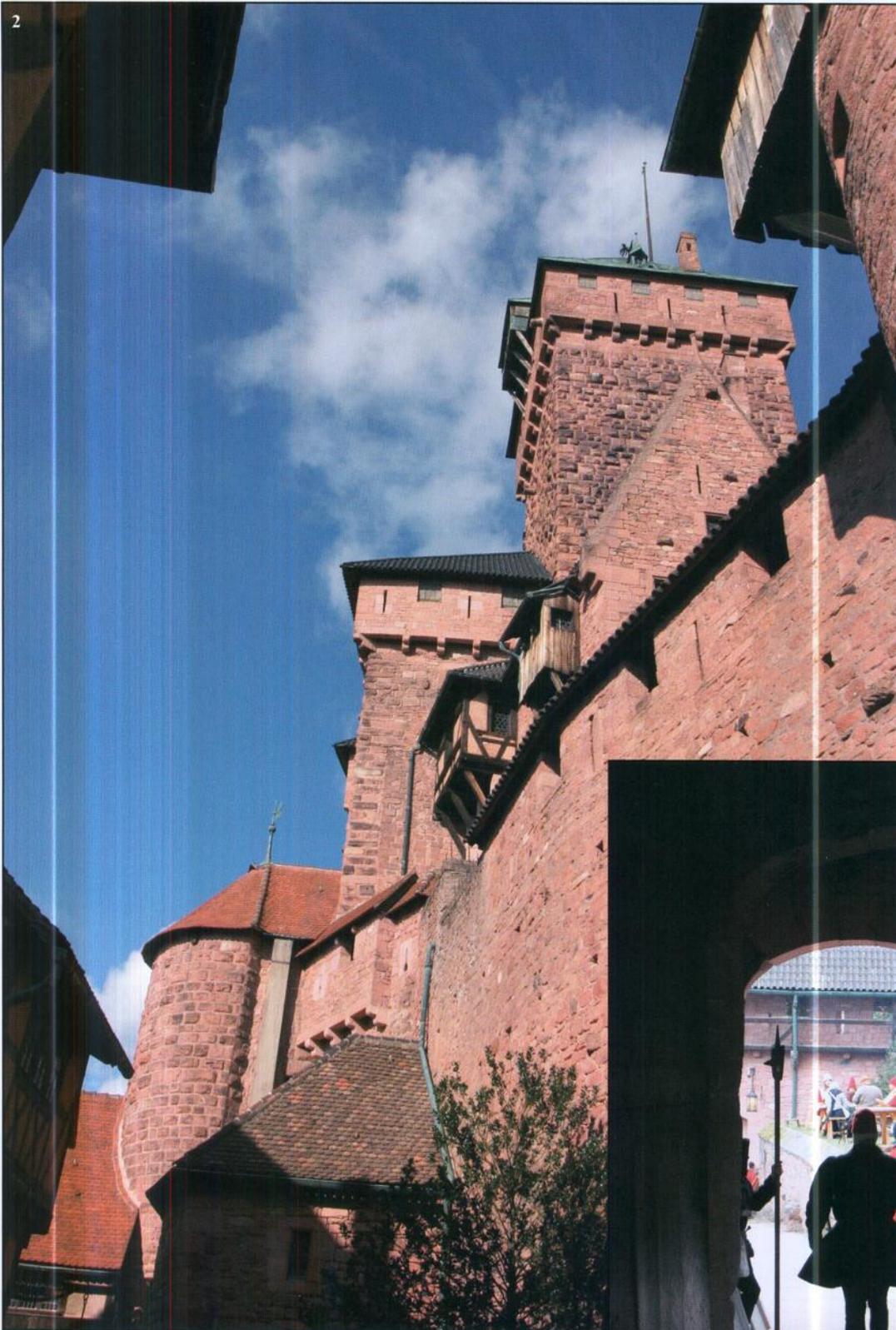
5

2. Cette vue prise depuis le grand Bastion nous montre la première porte, la première cour, le début des lices et la seconde porte.

3. La seconde porte, ou massif de la herse, a été restaurée sur la base des pans de murs existant encore sur quelques mètres de hauteur. L'élévation en façade, au-dessus du portail, date de la restauration à l'époque de Guillaume II. Les armes des Hohenzollern ainsi qu'une inscription précisant que « ce château a été restauré par Guillaume II, roi de Prusse et empereur des Allemands », sont placées au-dessus de celles de Charles Quint.

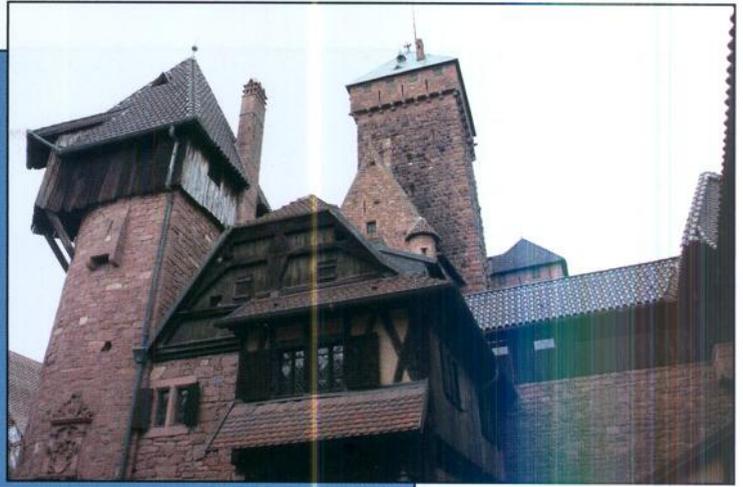
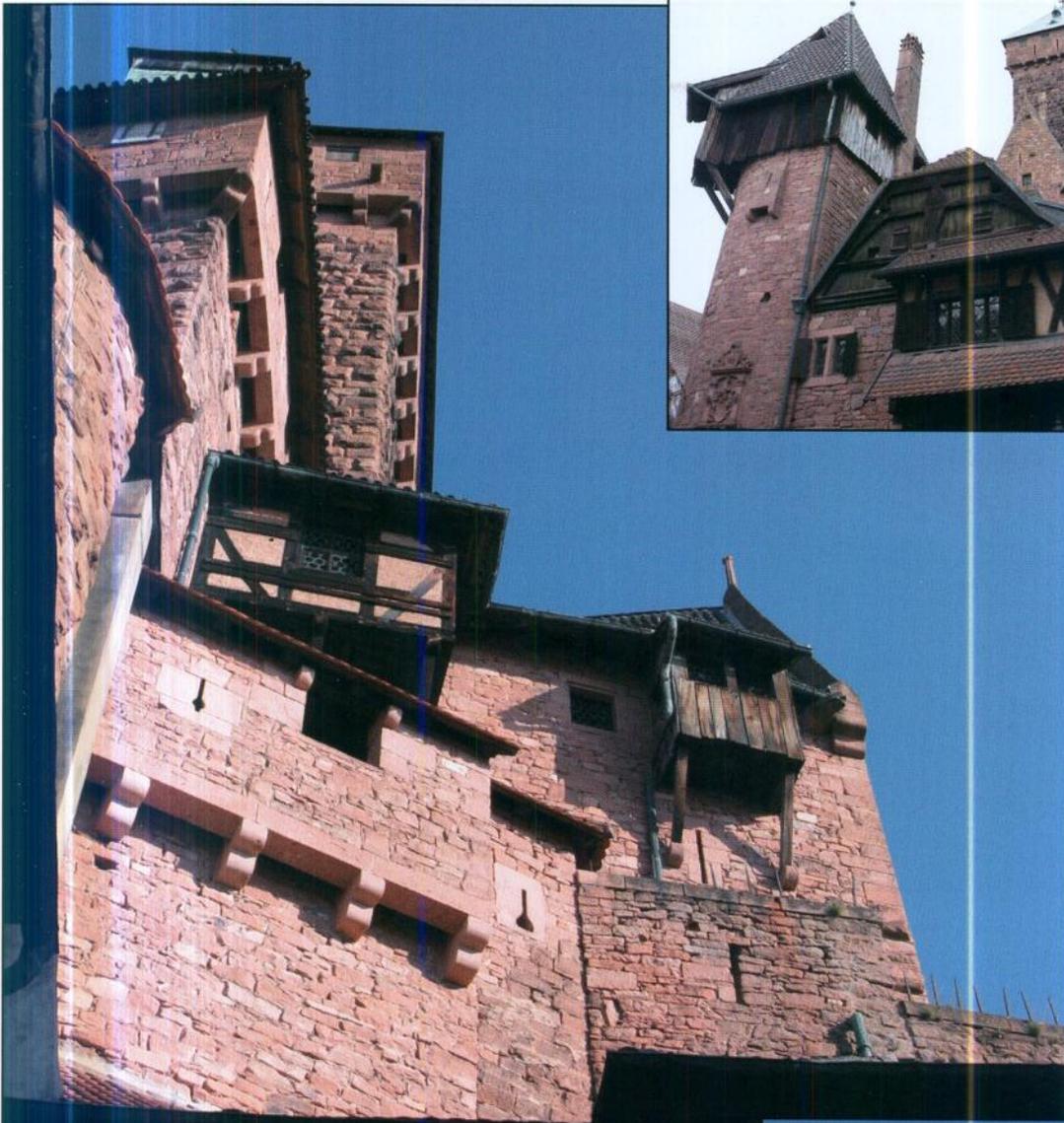
4. L'accès aux lices sud.

5. Cette première cour est un lieu privilégié pour le mouvement des troupes.

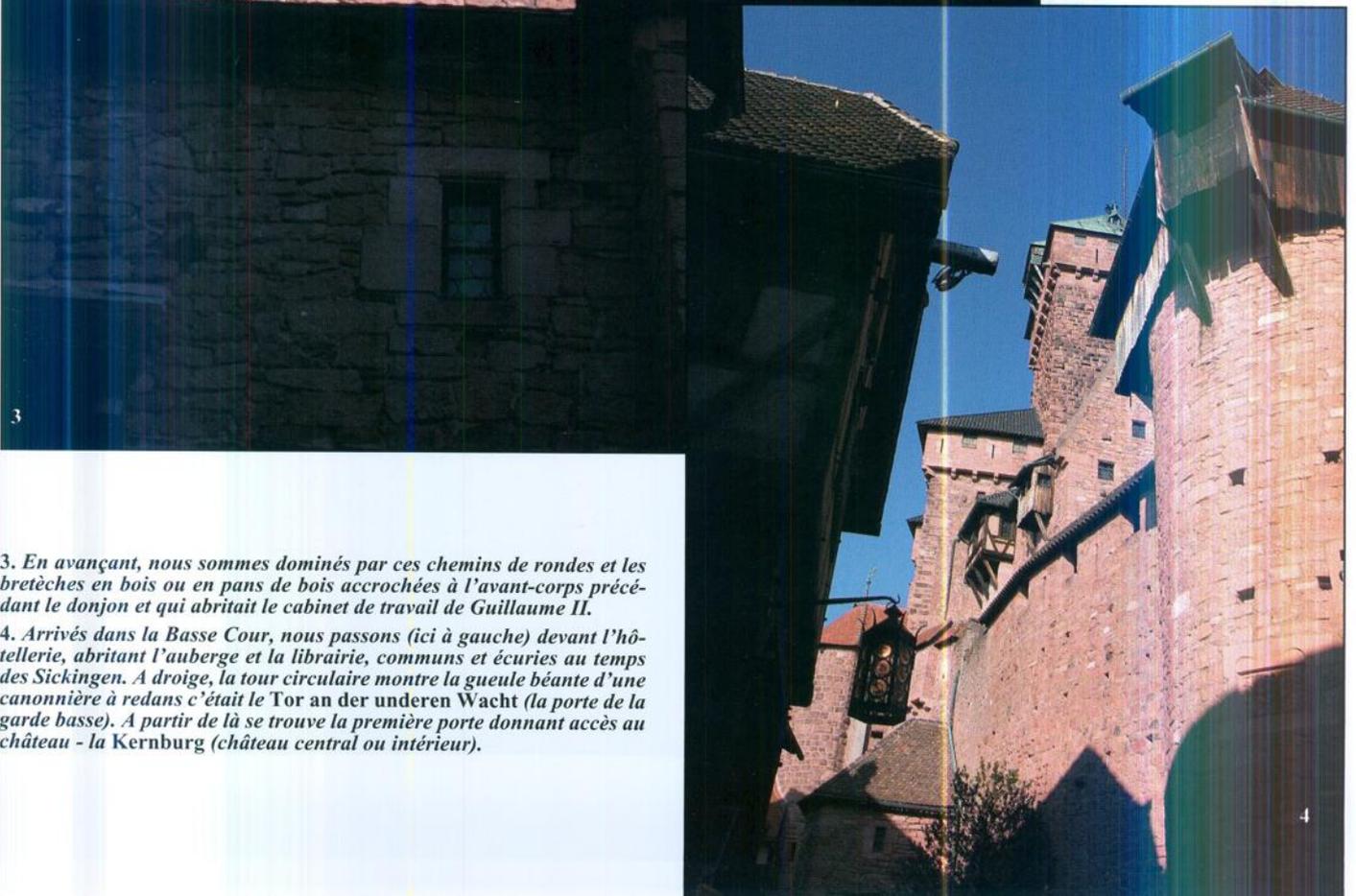


1. Le capitaine de la place sort du château par ce portail d'honneur ou massif de la herse restauré de 1900 à 1908. Cet ensemble fut restitué dans son style probable à l'époque des Sickingen vers 1555.

2. Nous débouchons dans la Basse cour dominée par ces défenses successives et menaçantes du château.

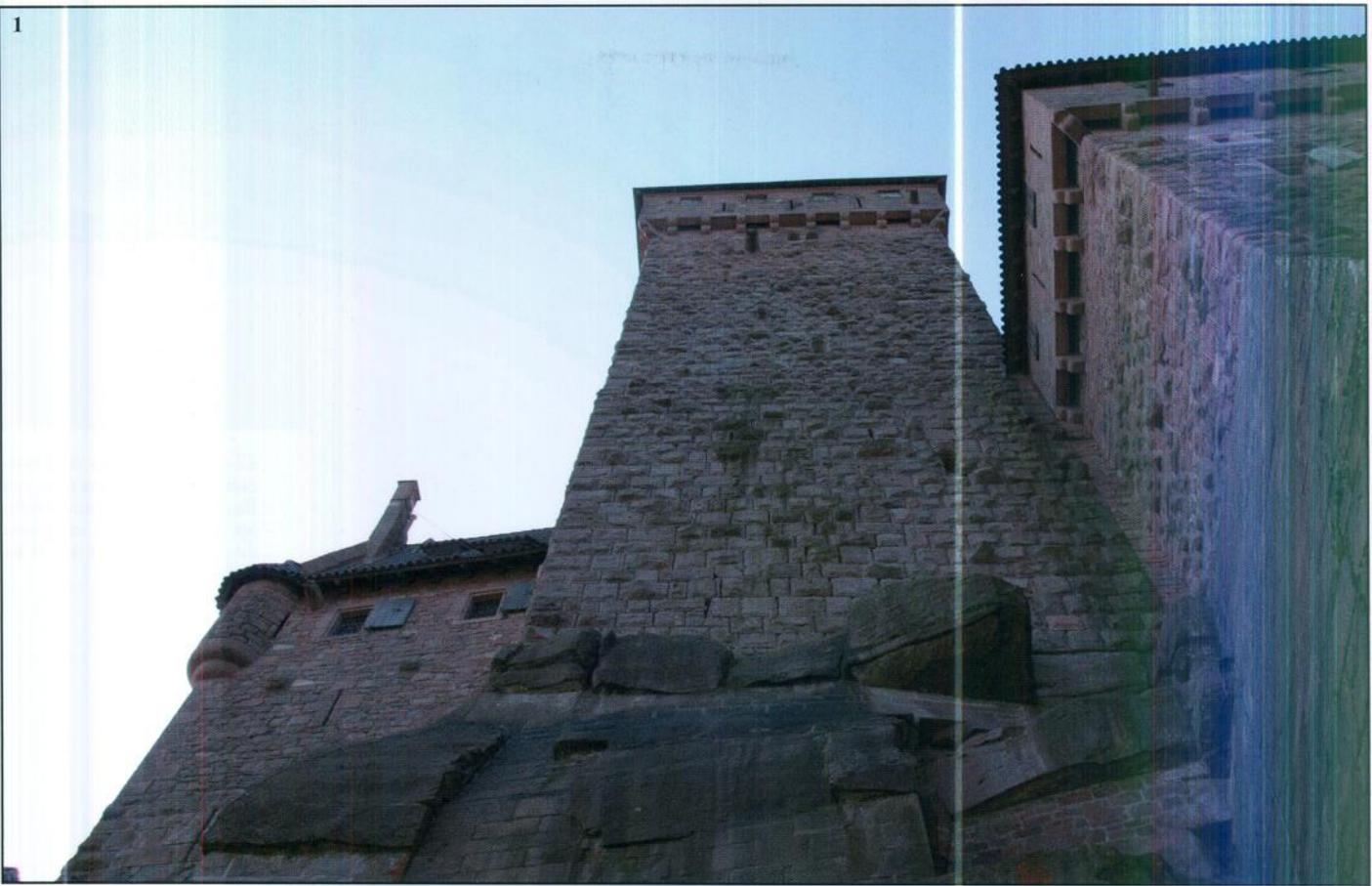


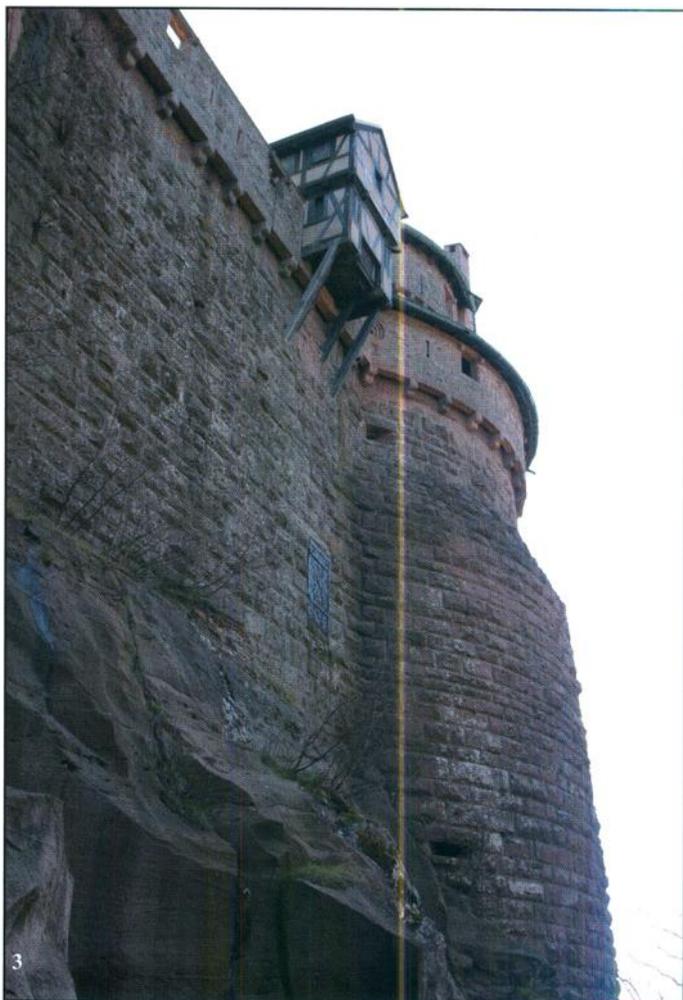
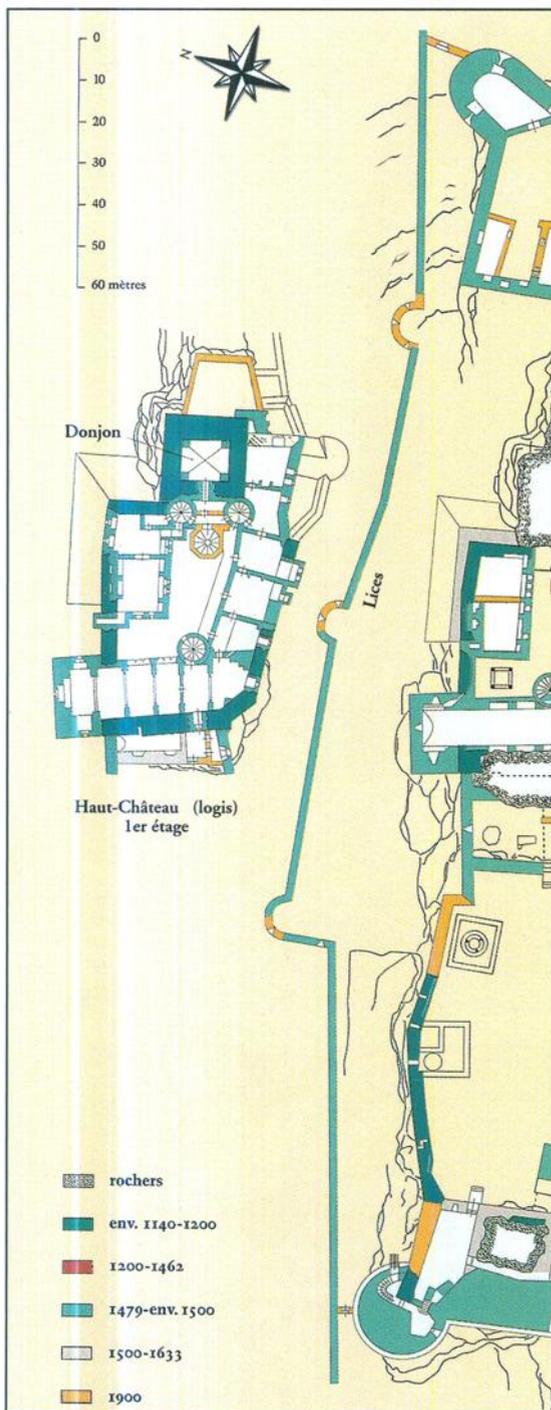
Ci-dessus : depuis la basse-cour, la forge, restituée par Bodo Ebhardt, signalée dans les textes anciens, et la tour de garde donnant accès au château haut.



3. En avançant, nous sommes dominés par ces chemins de rondes et les bretèches en bois ou en pans de bois accrochées à l'avant-corps précédant le donjon et qui abritait le cabinet de travail de Guillaume II.

4. Arrivés dans la Basse Cour, nous passons (ici à gauche) devant l'hôtellerie, abritant l'auberge et la librairie, communs et écuries au temps des Sickingen. A droite, la tour circulaire montre la gueule béante d'une canonnière à redans c'était le Tor an der underen Wacht (la porte de la garde basse). A partir de là se trouve la première porte donnant accès au château - la Kernburg (château central ou intérieur).





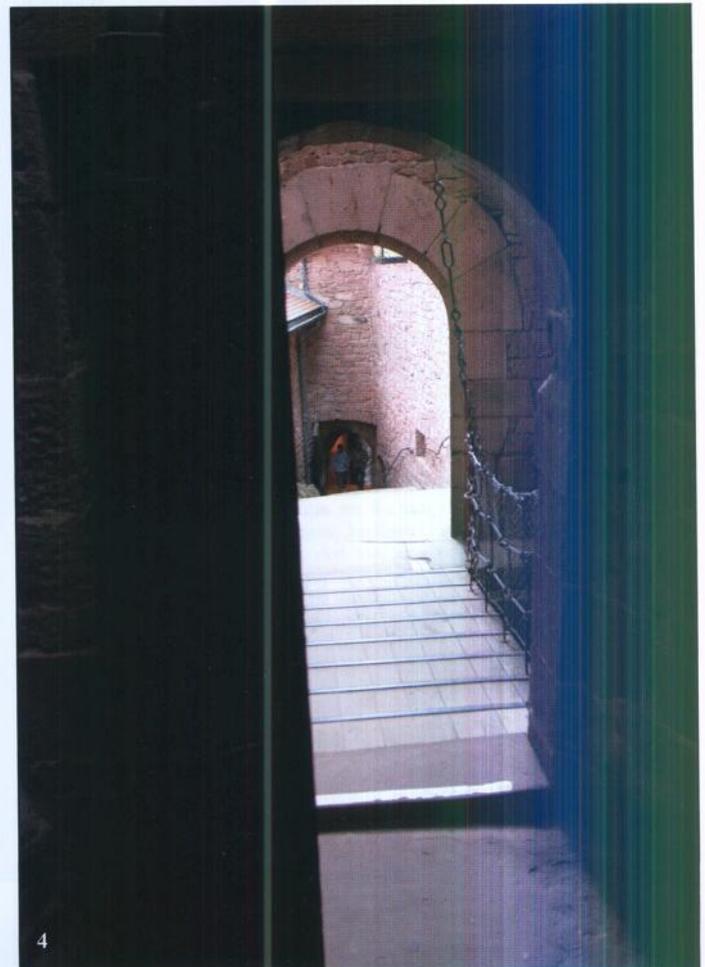
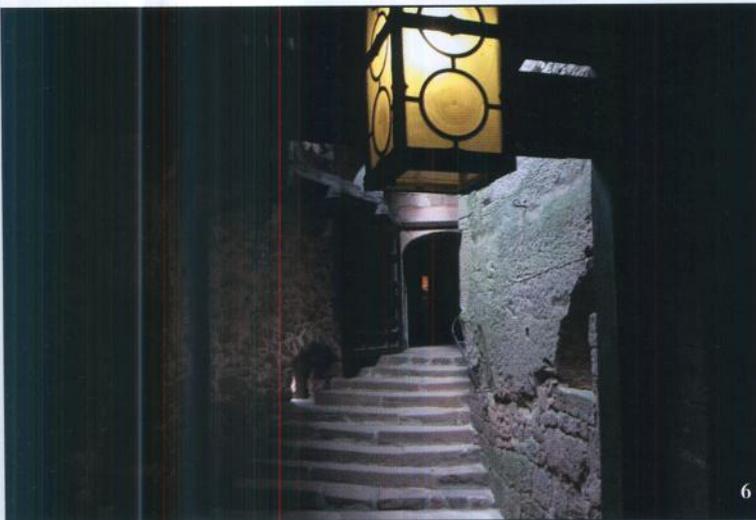
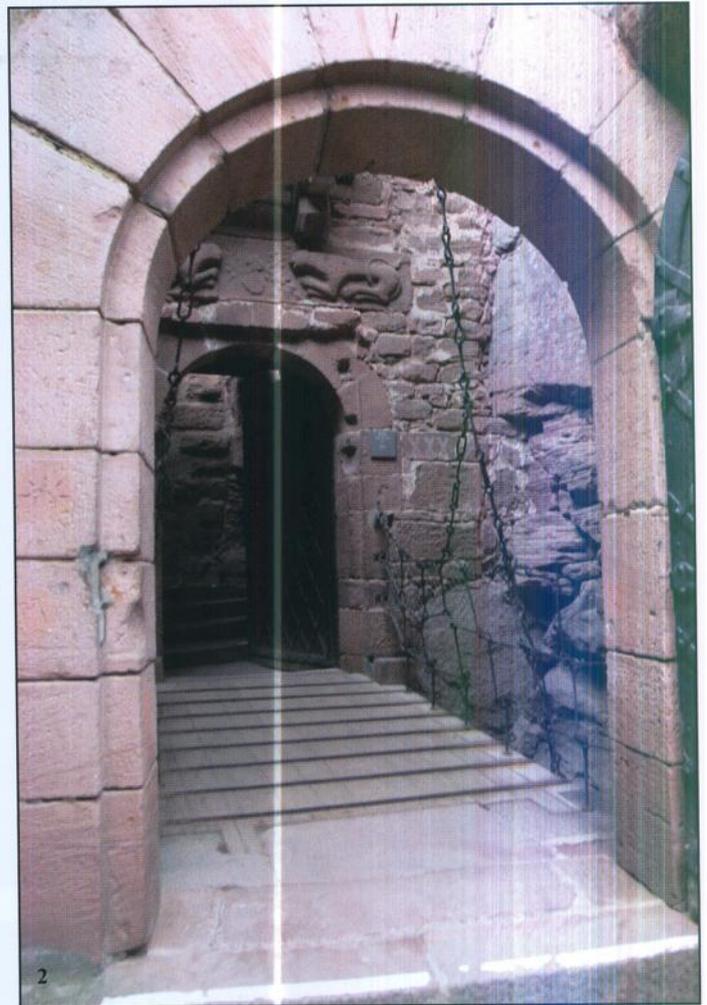
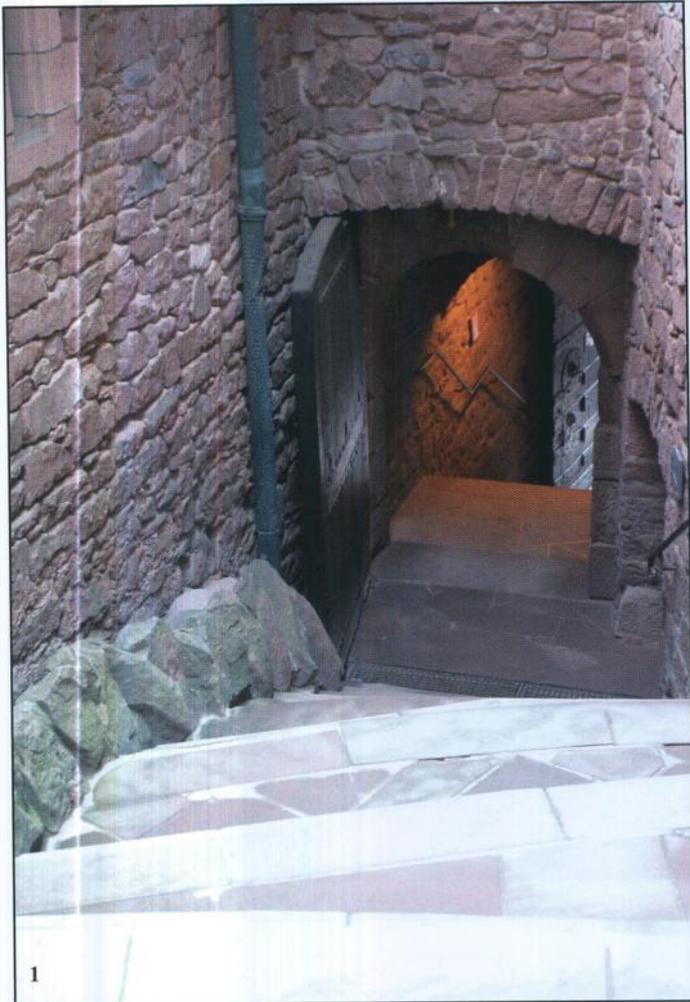
Les lices nord

1. Moins fréquentées par le public que les lices sud dominant la Plaine d'Alsace, et par où on accède au château, celles-ci, plus étroites et plus sombres, sont tournées vers le massif vosgien et le nord. Cette vue très impressionnante nous montre la « plate montagne rocheuse », le Staufenberg, sur laquelle se dresse le château et ici le donjon qui nous domine de toute sa puissance. Il était bien carré, contrairement aux allégations des détracteurs de Bodo Ebhardt. Nous avons là principalement des éléments remontant au château roman. Mais, avec le développement de l'artillerie, ce donjon sera arrasé vers 1577.

2. De ce côté, les lices sont étroites, protection avancée mise en place à la fin du XV^e siècle.

3. L'une des puissantes tours du Grand Bastion domine aussi ce secteur.

4. Armes d'hast sur l'épaule et coiffées de salades, la troupe, légèrement équipée, patrouille dans cette lice occidentale.



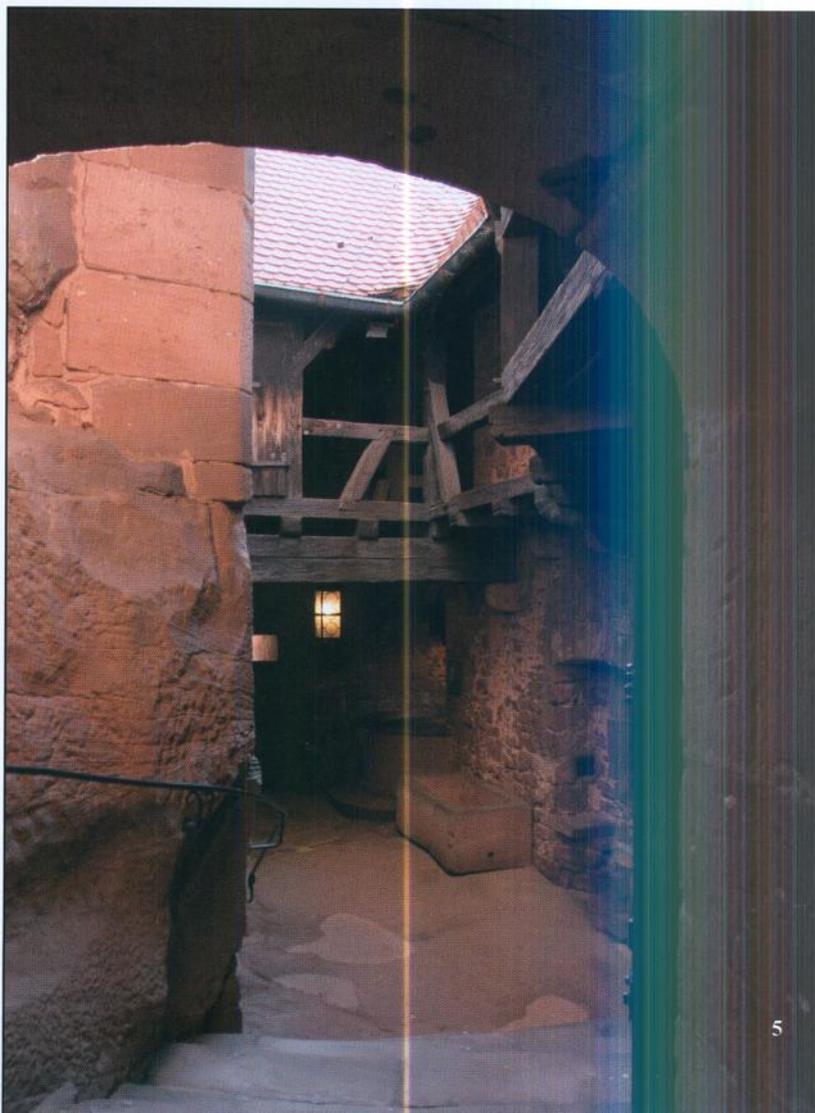
L'accès au château Haut (Kernburg)

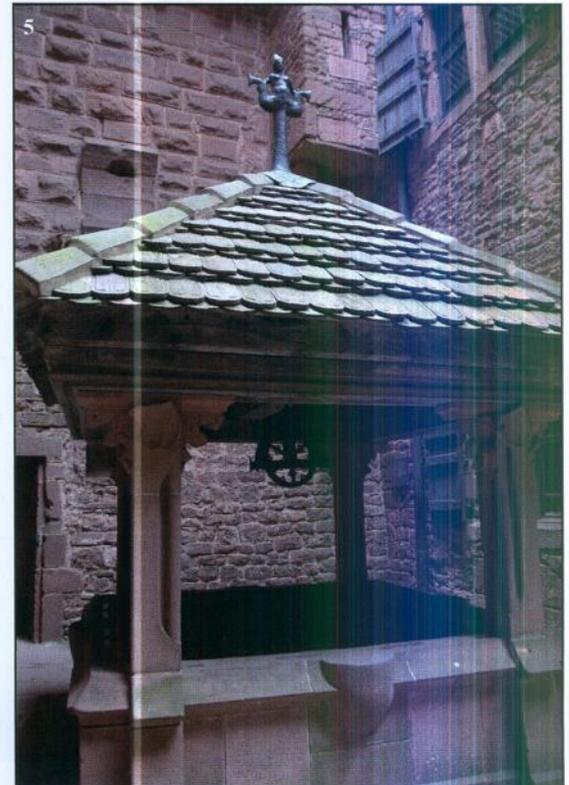
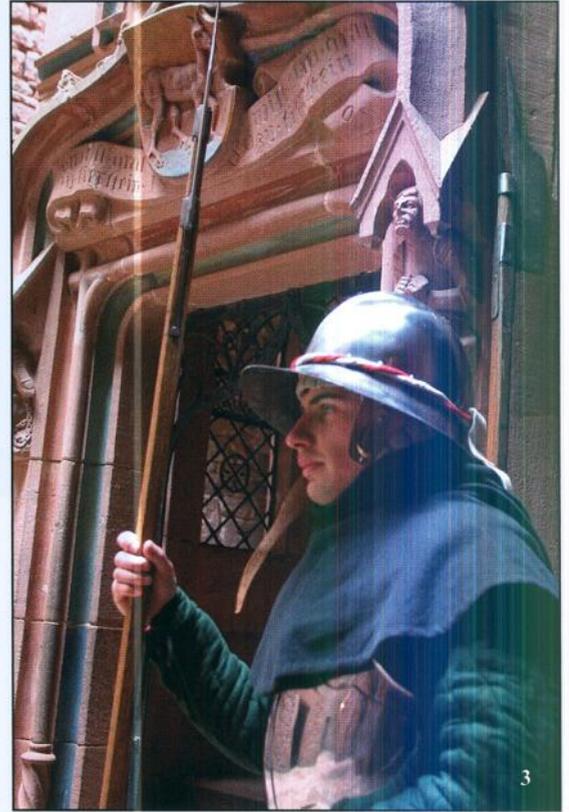
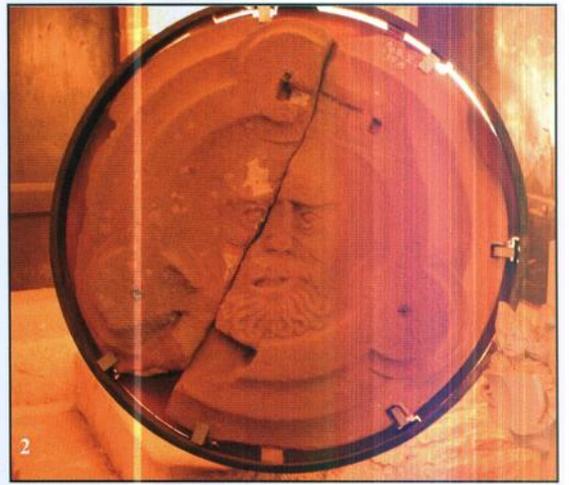
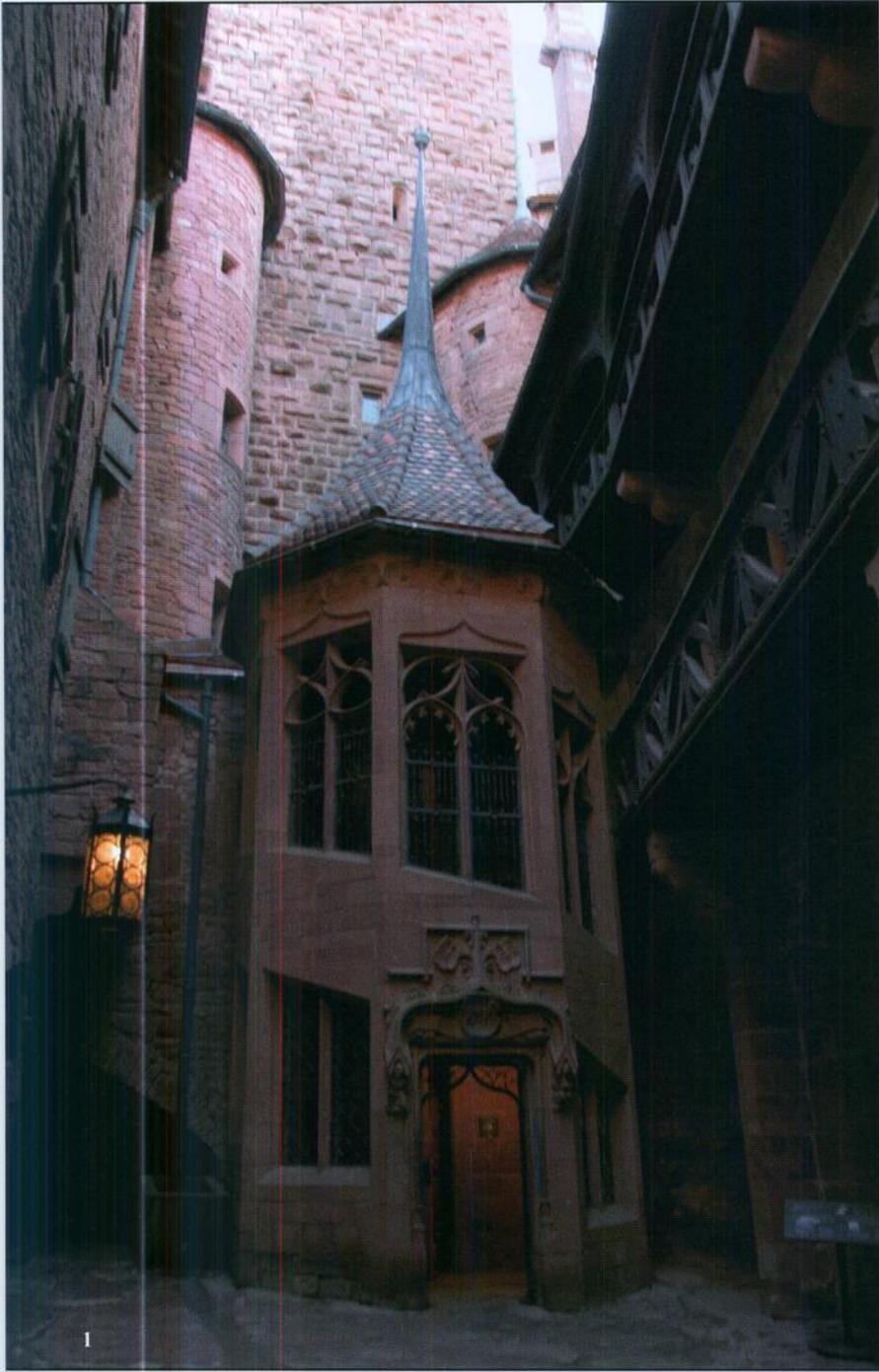
1. Une fois franchie la porte de Tour de Garde, ou du contrôle, un long escalier nous mène vers le haut château, puis une seconde porte que nous voyons ici.
2. Une nouvelle porte, bardée de fer, mène à un pont-levis précédant la célèbre Porte aux lions présentant quelques éléments du château roman.
3. Sur le pont-levis, les menaces sont multiples dont une bretèche en pierre et des encorbellements défensifs.
4. Cette porte passée, en nous retournant, nous voyons les difficultés accumulées sur cet accès.

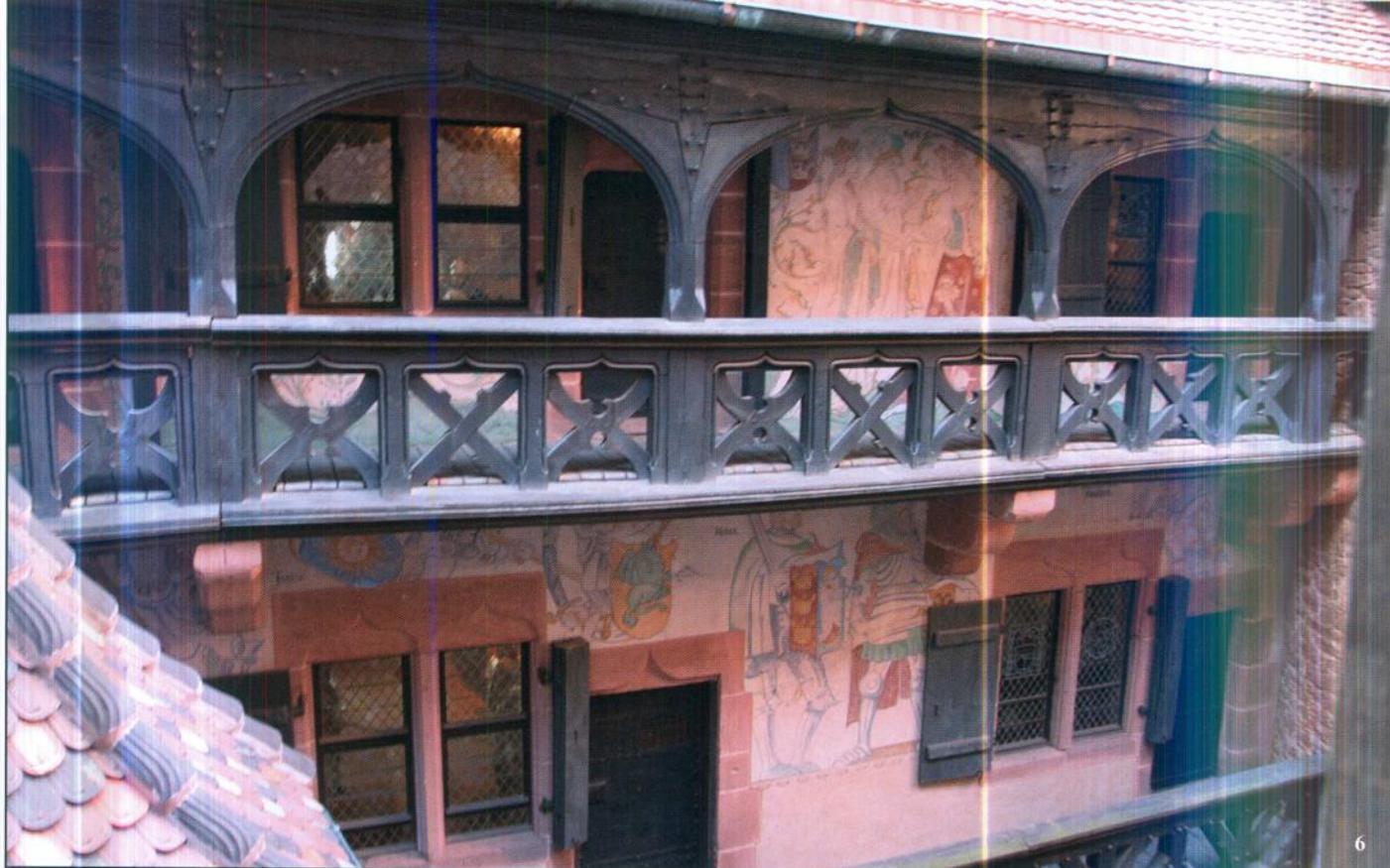


5. Cette porte nous conduit à cette petite cour taillée dans le roc avec un puits (l'unique puits du château) taillé en 1480 et, plongeant à 62 mètres et qu'il a fallu creuser jusqu'à 45 mètres. Mais l'eau ne manque pas au château, grâce à ses citernes.

6. Mais cette cour salvatrice et pittoresque n'est pas le dernier obstacle, une dernière porte nous mène à la cour intérieure.



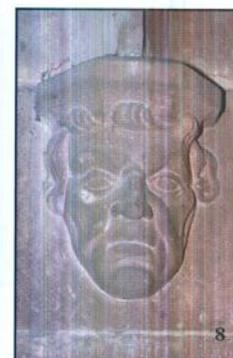




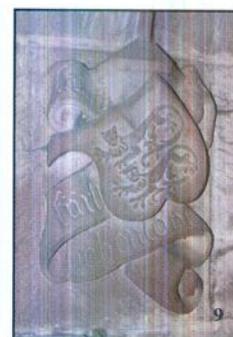
6



7



8



9

La cour intérieure

1. Cette cour, étroite, entre le donjon et les trois ailes des logis restitue parfaitement l'aspect qu'elle avait à la fin du XV^e siècle, car les façades et tourelles d'escalier étaient particulièrement bien conservées, comme les vues anciennes nous le montrent, à l'exception de la première tour d'escalier qui est une magnifique réalisation néogothique de Bodo Ebhardt, inspirée de modèles de la fin du XV^e siècle.
2. Cette clé de voûte, brisée avait été trouvée à l'emplacement des vestiges de l'escalier. Elle a servi de modèle à la restitution de celle de la vis de l'escalier rétabli.
3. La porte d'entrée de cette tour d'escalier, ou escalier d'honneur, porte les armes des Thierstein qui reconstruisirent ces bâtiments à la fin du XV^e siècle.
4. Face à cette tour d'escalier se dresse la façade du logis méridional avec ses salles de réception qui étaient éclairées de grandes baies conservées. On examinera les dessins de Viollet-le-Duc qui les présentaient.
5. Rigoureux, Bodo Ebhardt avait trouvé trace dans les archives d'une citerne au centre du château dans le dernier tiers du XV^e siècle. Il a ainsi restitué une citerne alimentée par l'eau de pluie et profonde de quatre mètres dans l'angle nord-ouest de la cour. Ainsi, la tour d'escalier et cette citerne sont les seuls éléments qui ont pu être contestés à l'architecte dans ce vaste espace.
6. Les magnifiques galeries ont été restituées sur les bases des vestiges existants - voir pages suivantes.
7. Depuis l'aile nord.
- 8 et 9. Décors sculptés à des retombées de voûte de l'escalier d'honneur.



Les galeries

1. La cour intérieure est le cœur du château haut, la Kernburg (ou château central). Étroite et sombre, elle se distingue par la magnifique tour d'escalier mais aussi par la double galerie qui s'accroche à l'aile sud, facilement restaurée car la maçonnerie de cette aile était particulièrement bien conservée et les corbeaux, qui subsistaient, marquaient l'emplacement exact de ces deux galeries. On se reportera aux photos comparatives. Cette photo est prise depuis la tour d'escalier, dont on aperçoit les magnifiques grilles en fer forgé inspirées de modèles d'époque.





2. Ces galeries permettaient d'accéder aux chambres sans les traverser, ce qui assurait plus de confort et d'intimité. Les murs donnant sur ces galeries sont décorés de peintures représentant les Neuf Preux ou Neuf Héros du Moyen Âge (soit trois héros de l'Antiquité, trois héros de la Bible et trois chevaliers du Moyen Âge). Les recherches de M. Favière montrent que Bodo Ehardt a imité ici une fresque conservée au château de Valère à Sion, en Suisse. Ce détail montre David et Josué.

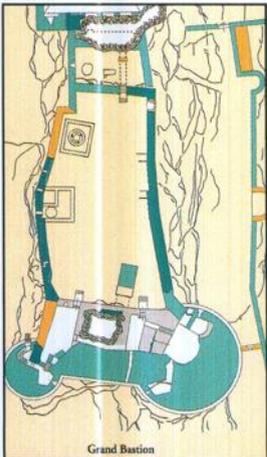
3 et 4. Autres détails dont un montrant le roi Arthur et Charlemagne.

5. Cette galerie est accessible depuis les escaliers.



Le Grand Bastion

Ce vaste espace, hautes courtines enserrant le haut jardin et se terminant par un logis et un front défensif renforcé par deux tours très puissantes, ne doit pas nous faire oublier qu'il a été établi sur les vestiges d'un des châteaux romans, à quelques huit cents mètres d'altitude et dispensant un magnifique panorama. Les vestiges de ce premier château se retrouvent en partie dans les courtines présentant encore deux étroites baies romanes, vestiges d'un ancien logis, sur le côté sud. Les vestiges de l'ancien donjon se retrouvent sous le logis reconstruit voir plan ci-dessous.



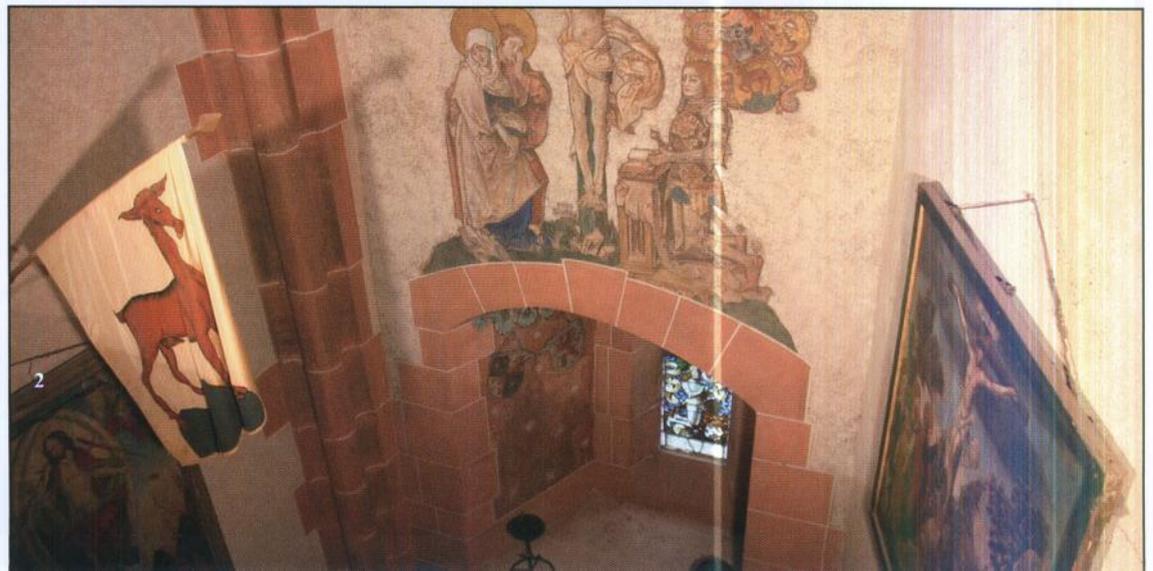
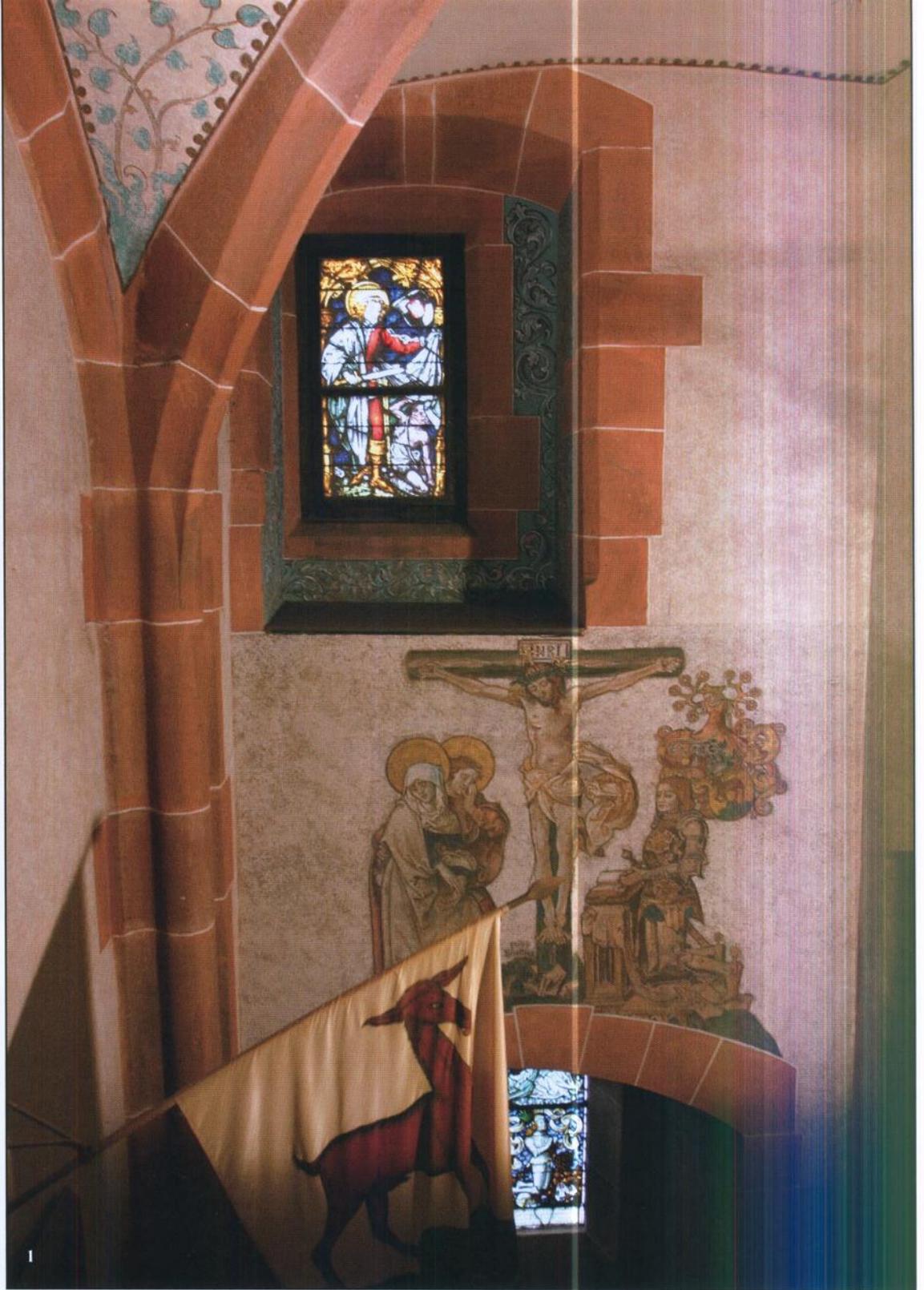


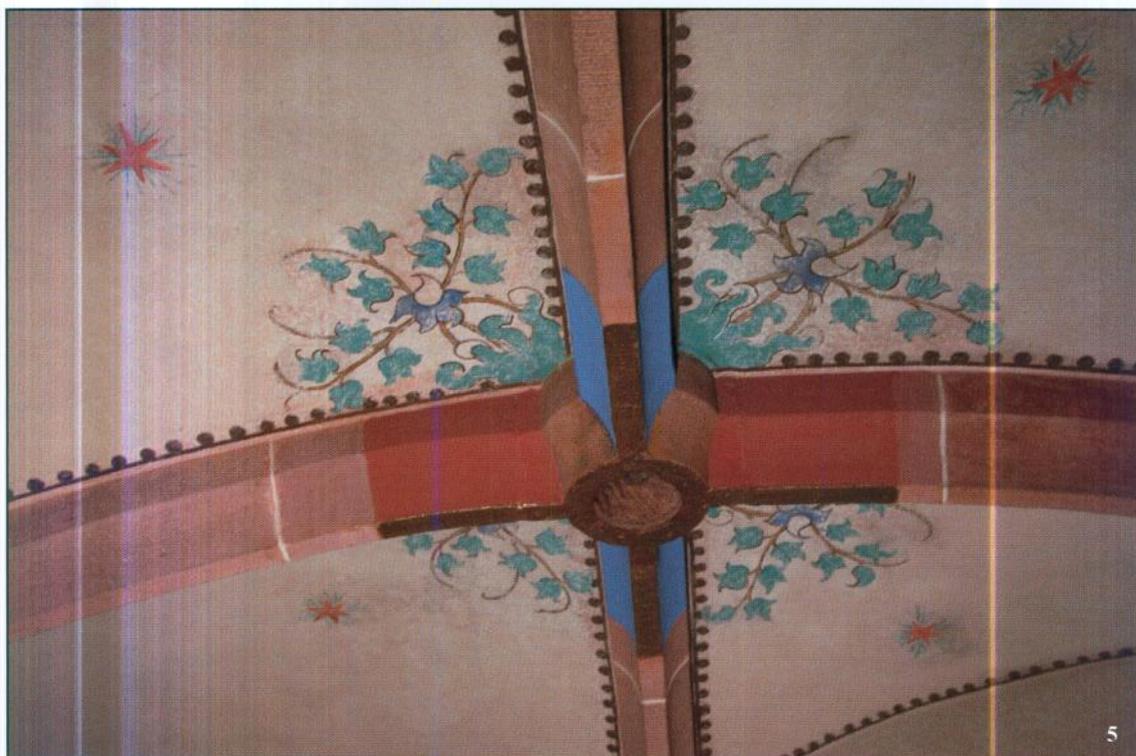


La chapelle

1. Située dans le corps de logis médiéval, entre la chambre du capitaine et le vestibule conduisant à la Salle des Arcs, elle se développe sur deux niveaux, au premier étage, et au second grâce à une galerie de bois. La maçonnerie était quasiment intacte comme les photos comparatives en début de volume nous l'ont montré (avec une photo montrant la tribune restituée). Un inventaire de l'an 1530, retrouvé, nous donne beaucoup d'informations sur son mobilier dont l'indication du trou dans la clé de voûte pour le passage de la corde de la cloche. Cette vue est prise depuis la galerie, au niveau supérieur. Nous apercevons les peintures des voûtes, les deux baies avec leurs vitraux, la peinture néogothique et une bannière restituée avec les armes de Thiers-tern.

2. Partie inférieure depuis la galerie et deux tableaux religieux du XVI^e siècle offerts en 1908 par M. Maugen-Cleoe.





5



7

3. Le vitrail néogothique supérieur réalisé en 1908 par E. Stritt : Saint-Martin partageant son manteau.

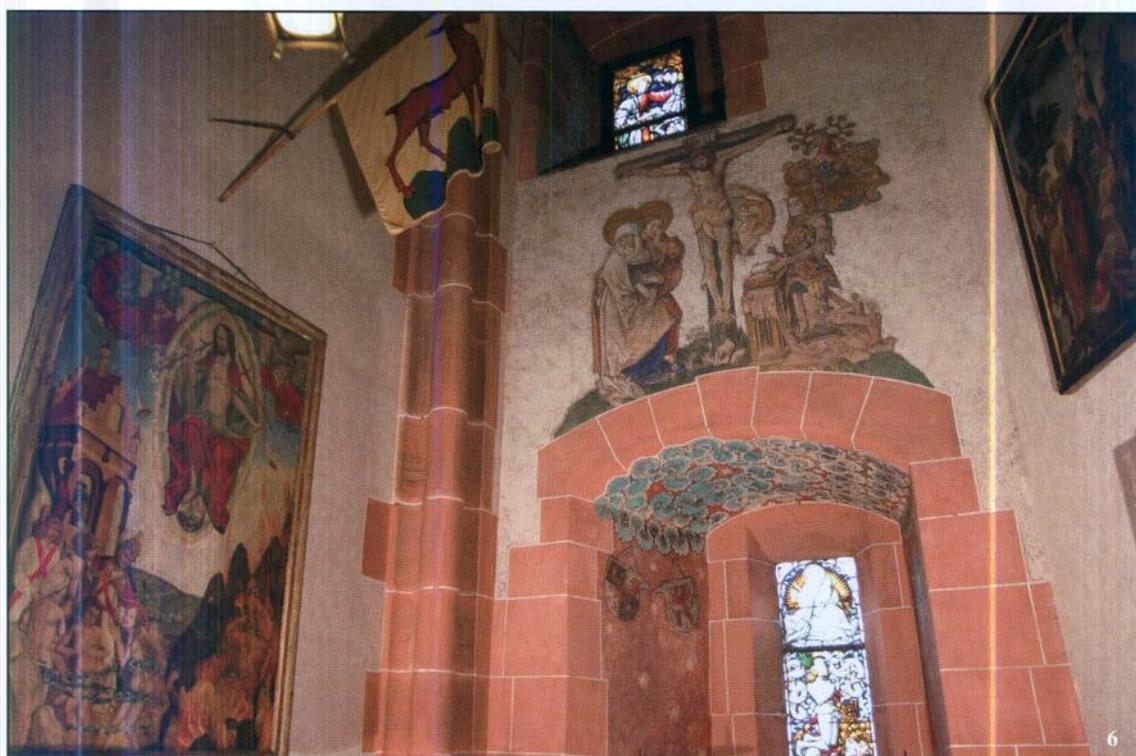
4. Vitrail néogothique placé au dessus de l'autel et signé F. Geiges, daté de 1908. Il représente la Vierge à l'Enfant assise et Friedrich, Margrave de Brandebourg, Stettin et Poméranie, Burgrave de Nuremberg, en 1499.

5. La clé de voûte et l'orifice, pour la corde de la cloche restitué par Bodo Ebhardt grâce à l'inventaire.

6. Depuis le premier niveau - malgré la petite surface de cette chapelle, la disposition, avec des ouvertures de part et d'autre, depuis les pièces voisines, et la galerie, permettaient d'accueillir un public conséquent.

7. L'une des deux peintures sur bois du début du XVI^e siècle se trouvant dans la chapelle. Celle-ci représente le Jugement Dernier, l'autre une Crucifixion.

8 et 9. Détails d'un décor peint de l'embrasure se trouvant au-dessus de l'autel.



6



8



9



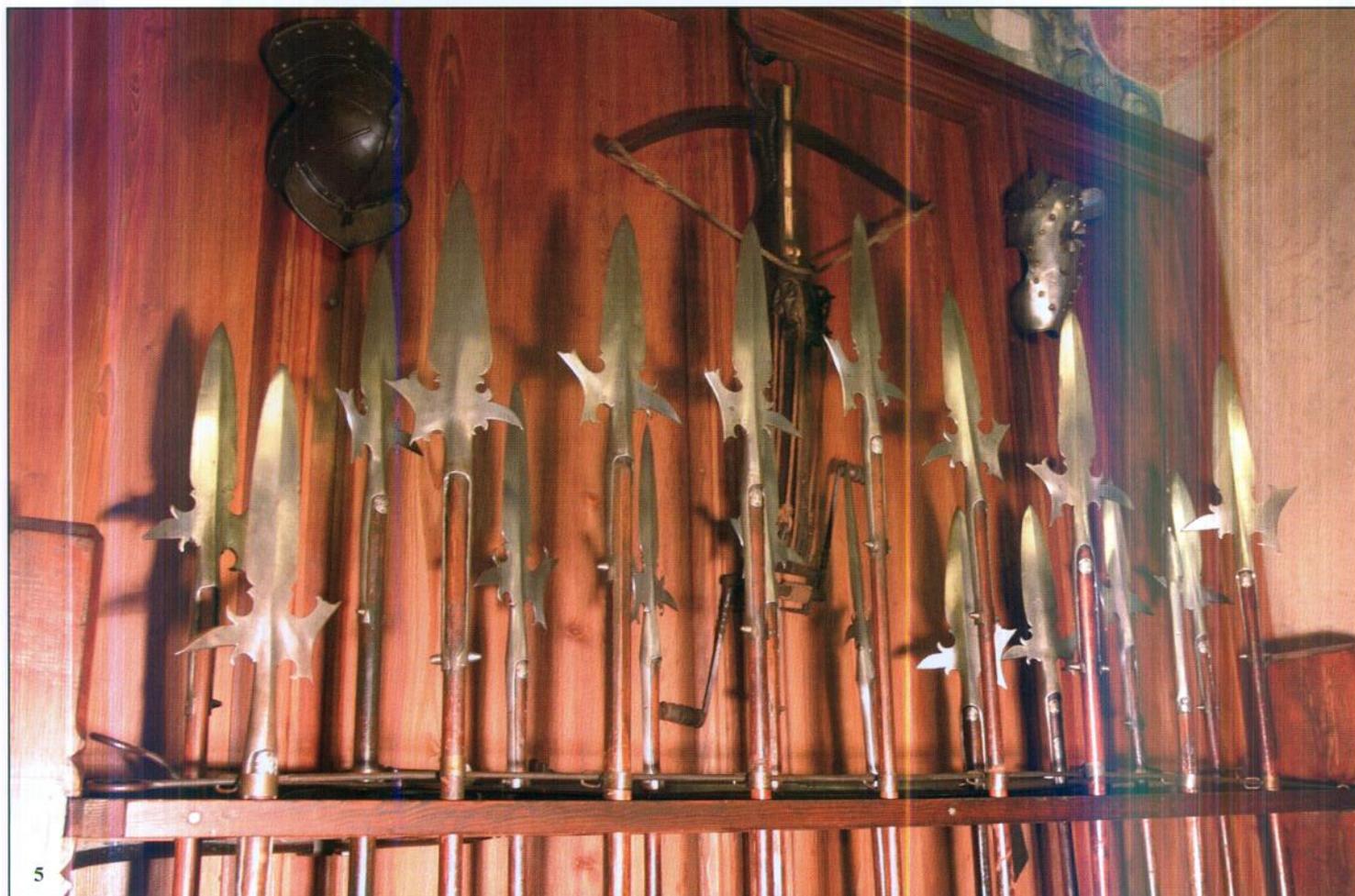
La salle d'armes ou salle des arcs

Dans le grand corps de logis occidental, décrit avec enthousiasme par Viollet-le-Duc, au premier étage, deux espaces se succèdent, la salle des trophées, puis la vaste salle d'armes, qui était appelée salle des arcs en raison des arcs surbaissés, qui ont été restaurés par Bodo Ebhardt.





1. A l'extrémité nord de cette salle, sont placés deux hommes d'armes portant l'équipement typique du XVI^e siècle, encadrant plusieurs meubles et l'embrasure de fenêtre où a été placé un vitrail.
2. Ce vitrail, réalisé par E. Stritt en 1908 et représentant un chevalier arborant les armes des Hohenzollern entourées des quatorze écus de l'Empire.
3. La salle présente une importante collection d'armes et de pièces d'armures, qui enrichissent les collections du château, grâce à l'empereur Guillaume II. Elles couvrent les murs, rare salle spacieuse, ici des hallebardes.
4. L'un des rateliers de hallebardes. Accrochés au-dessus : au blastron d'armure et deux morions, du XVI^e siècle.
5. Cet autre ratelier est surmonté d'une capeline, du XVII^e siècle, d'une arbalète et d'un chanfrein pour protéger la tête d'un cheval.





Né le 17 février 1878, d'un père allemand et d'une mère alsacienne de Lampertheim, Leo Schnug suivit les cours de la Kunstgewerbeschule de Strasbourg et de l'académie de peinture de Munich ; il put vivre de son talent dès l'âge de 20 ans, grâce aux commandes qu'il recevait. Grâce à ses recherches dans les musées et les bibliothèques, il savait reproduire avec précision et rapidité les uniformes des soldats des siècles passés. C'est ainsi qu'il commence à découvrir le château en 1909 et achève la salle des trophées en 1914. Interné pour maladie mentale, comme son père, de 1918 à 1919 et de 1921 à son décès en 1933, l'Alsace perdait ainsi l'un de ses plus grands illustrateurs dont le talent s'est exprimé ici.

1. Tout d'abord, trois peintures de la Salle des fêtes. Ici, le siège du château en 1462.
2. Les troupes impériales, avec les écus des Habsbourg, en marche.



3. Tournoi d'un chevalier de Rathsamhausen.

4. Saint Hubert dans la Salle des trophées, située entre la chapelle et la Salle des Arcs.





La salle des fêtes

1. Dans le remarquable bâtiment perpendiculaire que Viollet-le-Duc avait décrit en 1858, la salle des fêtes est l'espace chevaleresque par excellence, exaltant le règne de Guillaume II, par la volonté de l'empereur et de son architecte. Mais, comme Viollet-le-Duc l'avait montré, et comme les corbeaux de pierre situés à mi-hauteur nous le rappellent, ce vaste volume était à l'origine séparé en deux par un plancher. Cependant, ainsi restructuré, il nous propose une salle des fêtes magnifique avec le décor peint du Strasbourgeois Léo Schnug. Nous voyons ici Saint Georges tuant le dragon peint sur le manteau de la cheminée, un beau lustre néogothique, des bannières de style médiéval, peintures et lambris.

2. Sur la voûte, l'Alsace est présente, haute et base (ici Oberelsass) et la ville de Ribeauvillé (Rappoltswiler).

3 à 8. En dessous de la tribune des musiciens, et en haut des lambris des statuettes arborent des armoiries de villes ou de familles dont le destin a été lié au château.

9. Au centre de la voûte, un immense aigle impérial mais aussi les armes de la Lorraine (Lotharingen), celles de l'Alsace à l'autre extrémité, symbolisant l'Empire et ces vieilles terres d'empire.





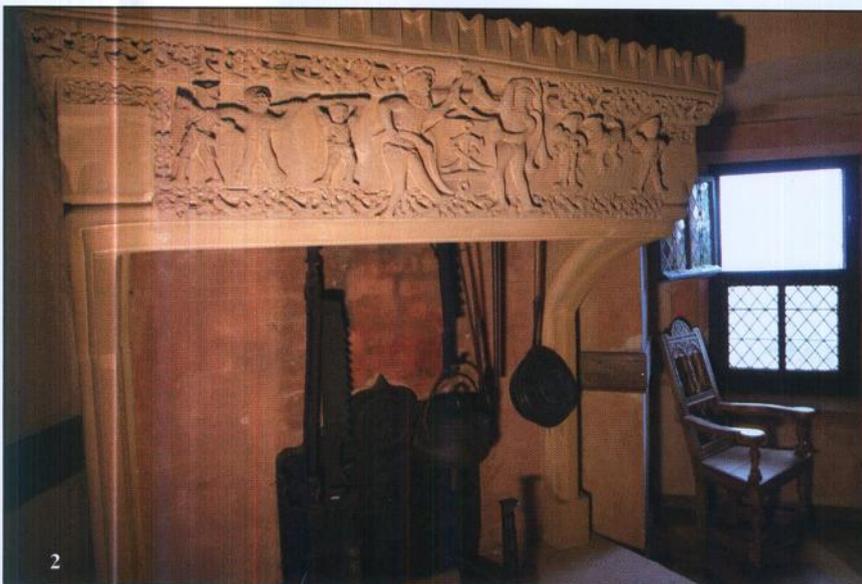


Un château meublé

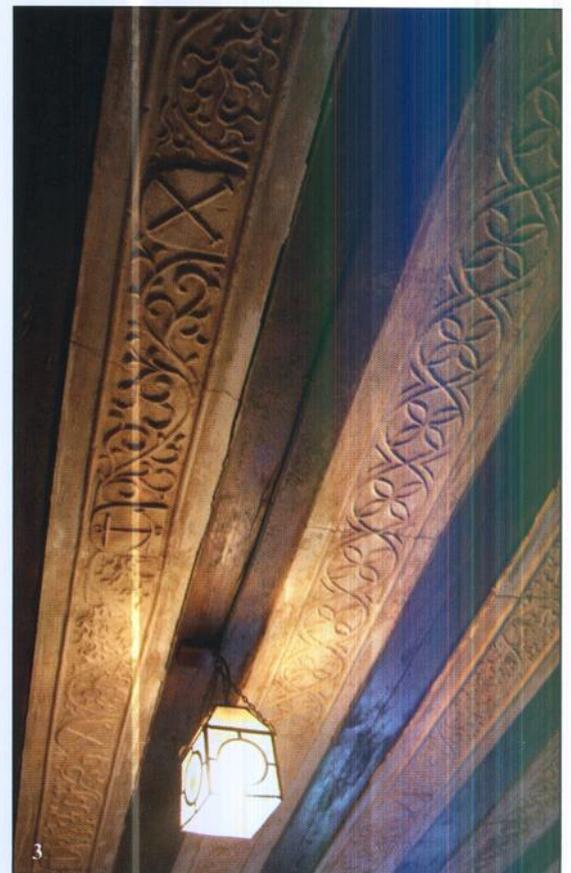
1. Cette vue de la Chambre Lorraine montre les efforts qui ont été accomplis pour redonner vie à ce château restauré. Outre les huisseries, vitraux, lambris, peintures, restituant l'ambiance d'un château médiéval, ce monument a été en grande partie remeublé avec quelques rares meubles médiévaux et copies mais surtout des meubles des XVI^e et XVII^e siècles, correspondant aux époques précédant la destruction partielle du château au XVII^e siècle. Cette chambre avait été en partie aménagée avec des meubles venant de Lorraine, d'où son nom, on remarquera les sculptures du manteau de la cheminée.

2. Détail de ces sculptures.

3. Et des poutres sculptées.



2



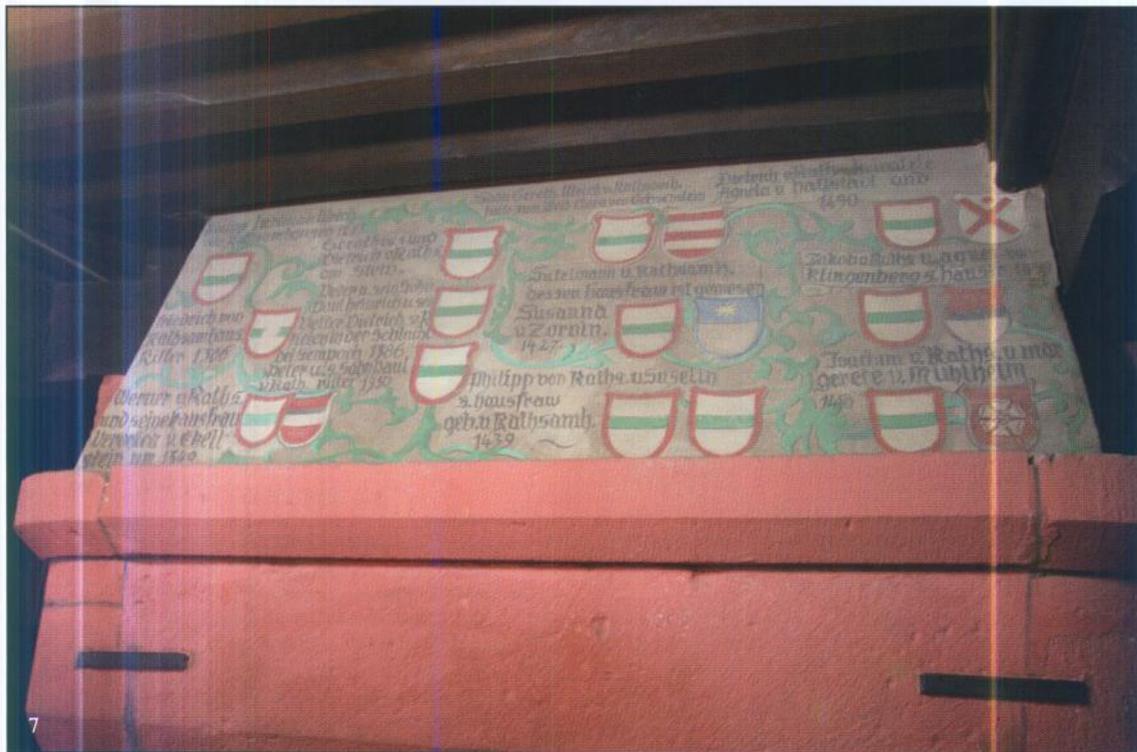
3



4 et 5. Les lambris recouvrant les murs, planches de sapin avec joints de recouvrement, sont typiques du décor médiéval, surtout en pays germanique, procurant isolation et confort. Nous voyons ici, ce décor simple et chaleureux, facile à réaliser, dans les chambres dites « des amis », dans la première (4) et la seconde (5), aile nord, premier étage.

6. Exemple de lambris restitué avec décors d'accolades gothiques.

7. Manteau de cheminée, dans la seconde chambre dite des amis, présentant l'arbre généalogique des Rathsamhausen au XV^e siècle.





1



2



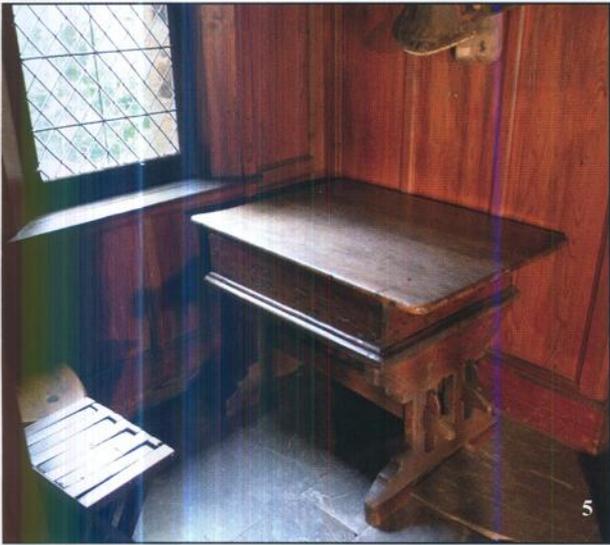
3



4

Le mobilier

1. Outre les deux copies de coffres romans (voir pages 4 et 5), le château a été entièrement remeublé, tel qu'il pouvait être avant son incendie en 1633, beaucoup de meubles datant des XVI^e et XVII^e siècles. Cependant, ce château est un véritable musée du meuble régional, grâce à l'Association des Amis du Haut-Koenigsbourg, constituée en 1904, et qui avait sollicité les conservateurs des musées régionaux. Dans ce cadre d'exception, ces meubles sont présentés dans une disposition vivante, chaleureuse et idéale. Parmi eux, quelques uns remontent au XV^e siècle, à l'époque des Thierstein, comme ce coffre bardé de fer.
2. Très beau coffre gothique à quatre serrures richement sculpté.
3. Celui-ci est du début du XVI^e siècle avec grande plaque d'entrée de serrure encore gothique.
4. Armoire à une porte et couronnement crénelé de style gothique offerte par M. Maugen Cleoe en 1908.
5. Table dite de changeur, début XVI^e siècle, et chaise à lames, XV^e ou XVI^e siècle.
6. Coffre formé de panneaux anciens (XV^e et XVI^e siècles) découpés et remontés sur une structure moderne de style gothique.



5



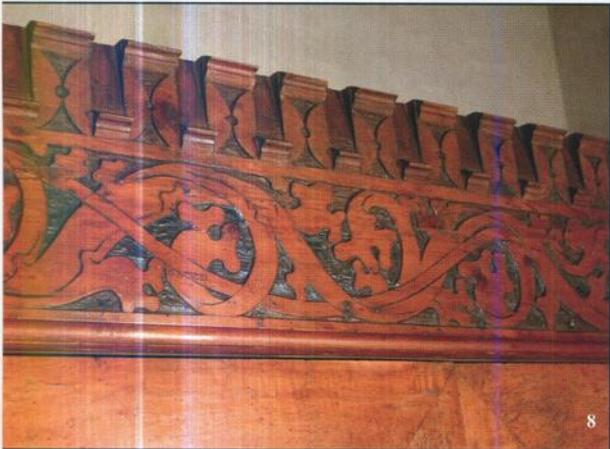
6



7



9

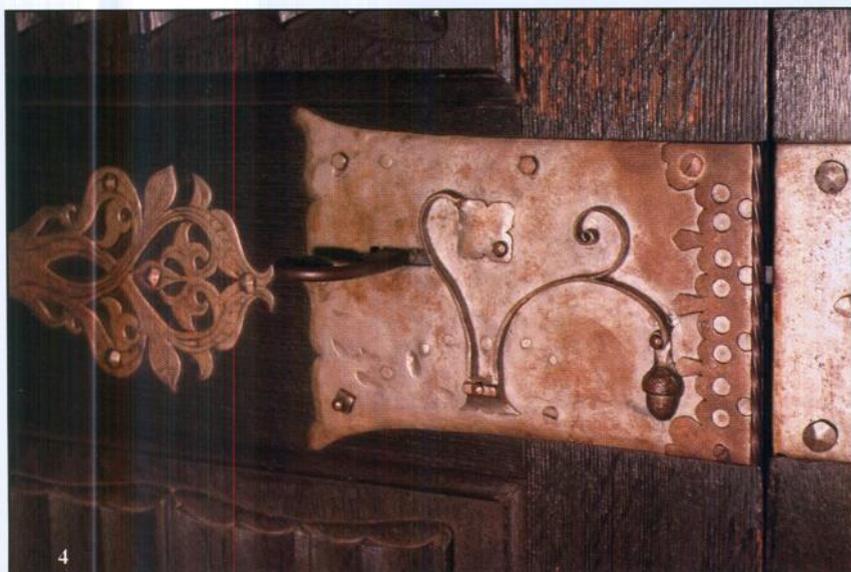
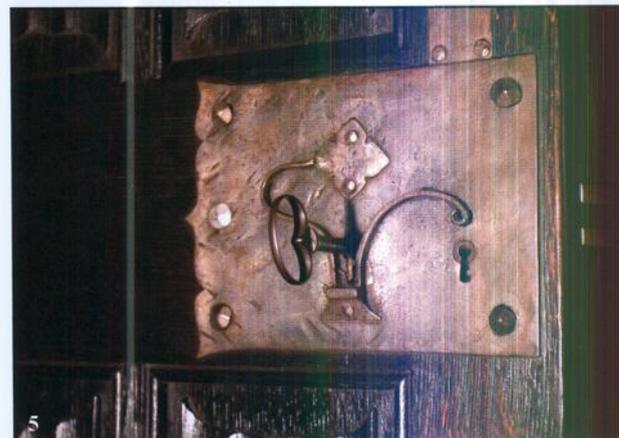
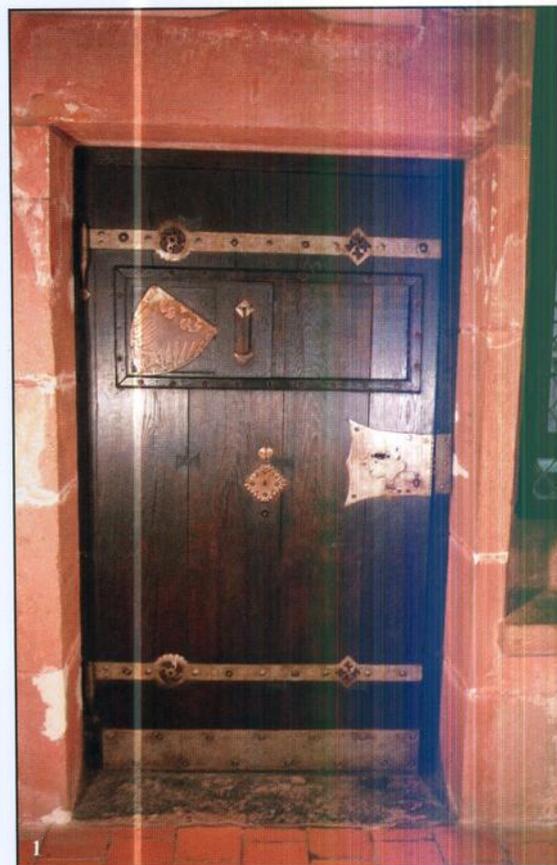


8



10

7 et 8. Armoire à quatre portes et couronnement crénelé du début du XVI^e siècle. Les entrées de serrures sont encore gothiques.
9 et 10. Meuble de la fin du XVI^e siècle.



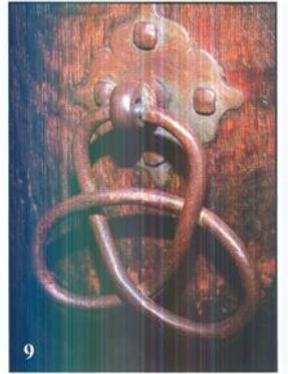
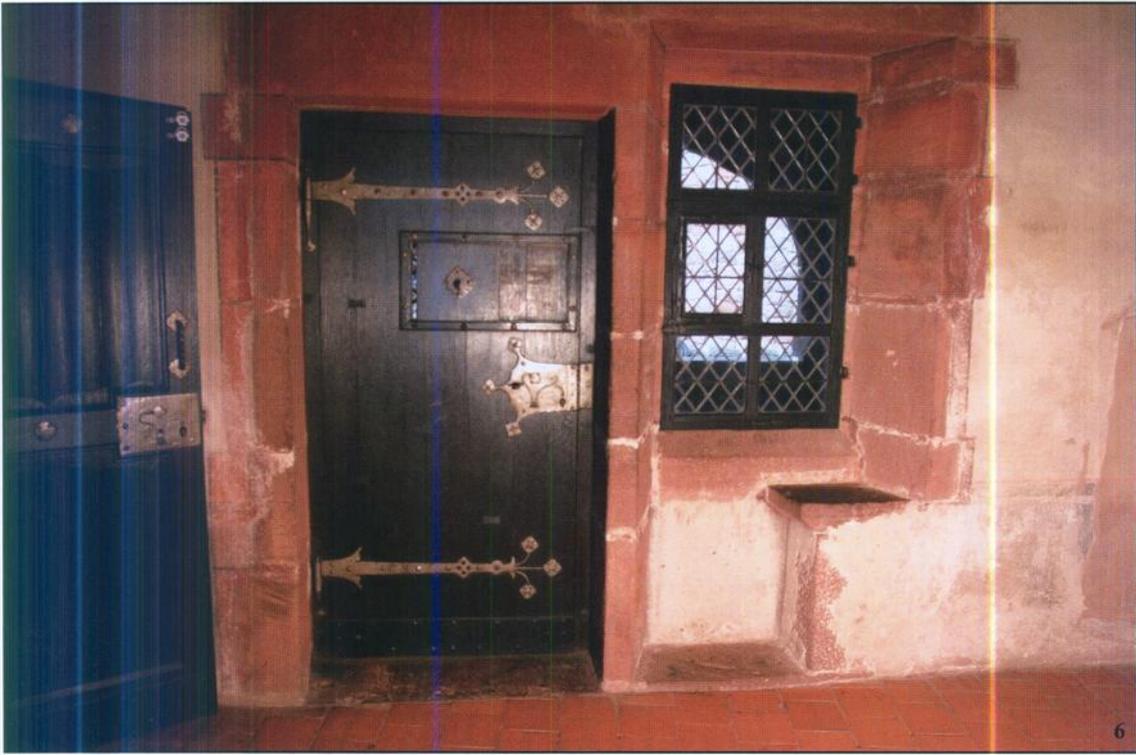
Huisseries et serrures

1. Si la maçonnerie était en grande partie conservée, le château était devenu un squelette de pierre. Il fallait refaire les enduits des murs (la pierre apparente n'était pas dans les usages pour les pièces de vie au Moyen Âge), restituer des décors peints ou des lambris, comme nous le voyons par ailleurs. Mais, surtout, il fallait rétablir les huisseries, fenêtres et portes. Pour ces dernières, l'architecte Bodo Ehardt, fils d'un ébéniste, avait rassemblé une importante documentation concernant l'Alsace, le sud de l'Allemagne et la Suisse. La responsabilité du travail du métal est placée sous l'autorité de Charles Dickley, ferronnier d'art, à Kintzheim. Nous voyons ici une porte de la seconde chambre des chevaliers, au premier étage de l'aile méridionale.

2, 3, 4 et 5. Exemples de belles entrées de serrure réalisées d'après des modèles gothiques.

6. Autre vue générale dans l'aile méridionale. Un détail avait été présenté sur la photo 2.

7. L'art du maître ferronnier a bien interprété les modèles d'époque ainsi que nous le montre ce détail d'une armoire du début du XVI^e siècle (voir pages consacrées au meuble) dont les entrées de serrures sont d'origine.

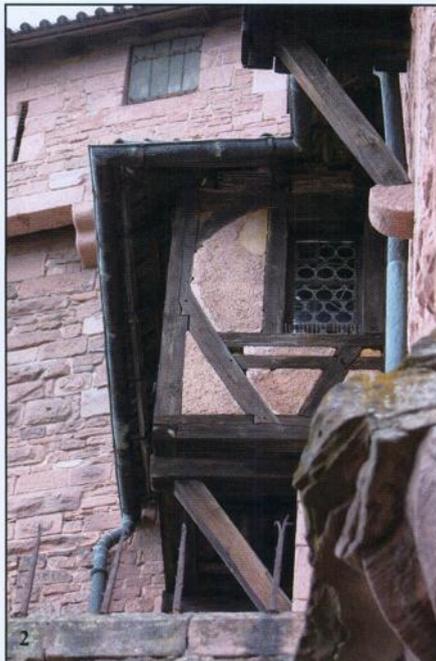


8. Détail, voir photo 1.
9. Poignée.

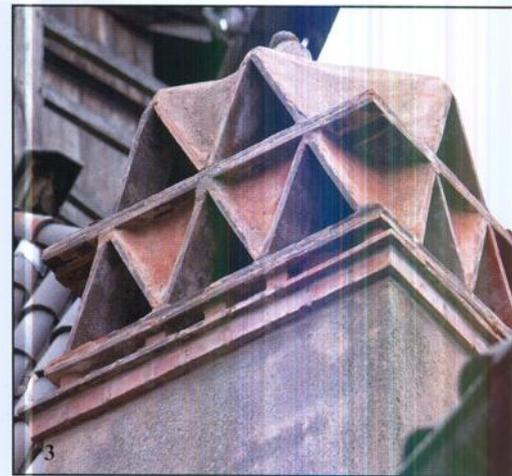




1

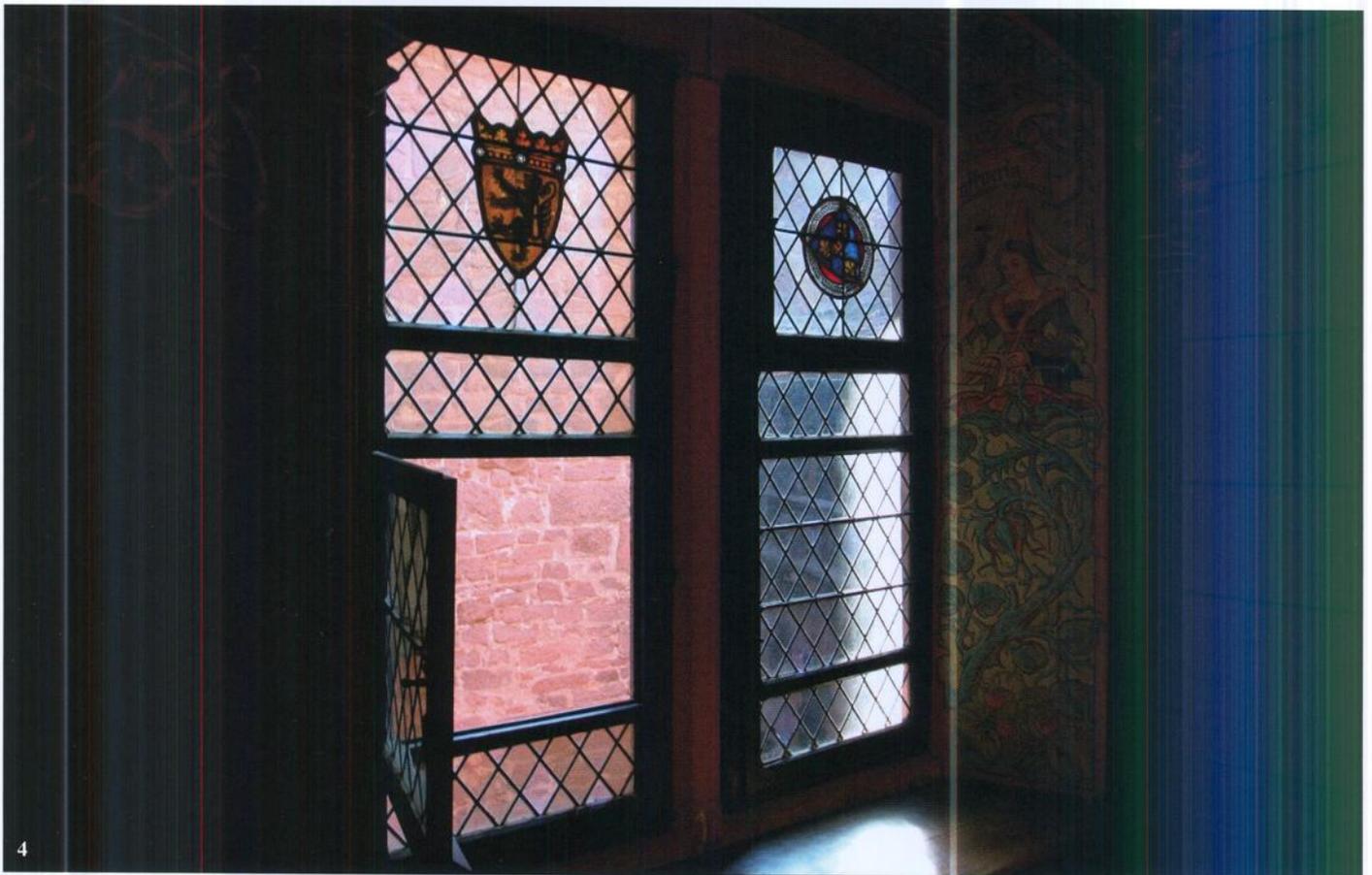


2



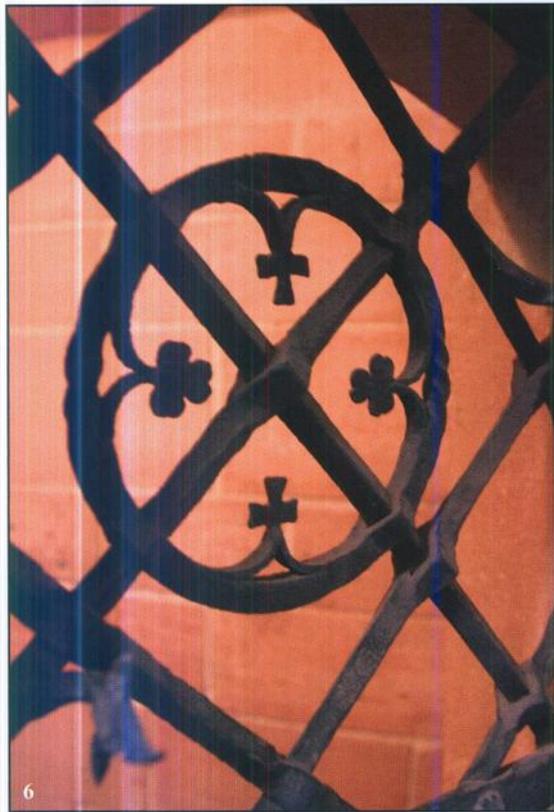
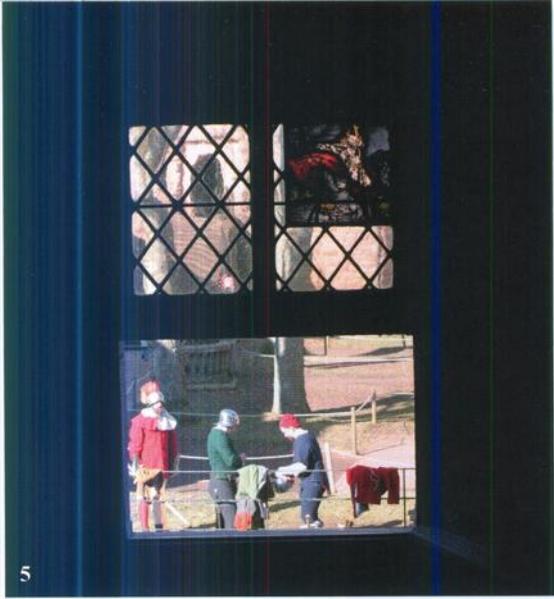
3

1. Il faut lever les yeux et observer lors d'une visite du château, afin d'examiner les divers détails d'architecture. Ici une petite bretèche en bois accrochée au sommet d'une tour ronde.
2. Petite galerie en colombage placée en angle.



4

3. Souche de cheminée restituée dans le style local médiéval.
4. Les vantaux des fenêtres en vitraux sont pour la plupart ornés des armes d'anciens propriétaires du château. Ici, à gauche, dans le logis nord, celles des Hohenstaufen.
5. Vue sur la cour du Grand Bastion.
6. Beau travail de ferronnerie dans l'escalier d'honneur.
7. Grand lustre d'esprit médiéval avec trophée de chasse dans la salle des fêtes.
8. Cet autre lustre en bronze de cette même salle est une magnifique réalisation néogothique.
9. Les châteaux alsaciens étaient alors chauffés par des poêles donnant une bonne chaleur radiante. Lors des fouilles effectuées dans le château, Bodo Ebhardt a retrouvé des fragments de carreaux de poêles.
10. Ces fragments lui ont permis de restituer le décor des poêles maintenant présents dans le château, travail d'archéologue, de documentaliste et d'architecte qui ont assuré la qualité de la restauration.







2



3



4

1 et 2. Du haut de ses remparts, le château (712 mètres d'altitude au niveau de la porte d'entrée) domine la plaine d'Alsace. Visible de fort loin, posé sur son Staufenberg, il offre un panorama splendide jusqu'à la Forêt Noire qu'on aperçoit dans le fond.

3. Depuis l'une des tours du Grand Bastion, le château, apparaît dans toute sa puissance. Il est la plus grande forteresse d'Alsace (il mesure 265 mètres de long pour 54 mètres de large) la vie quotidienne et est redevenu un témoignage de la vie quotidienne au XV^e siècle.

4. Château de montagne, ses baies révèlent des espaces aériens. Ici les vitraux rappellent que les Hohenzollern lui ont redonné vie.

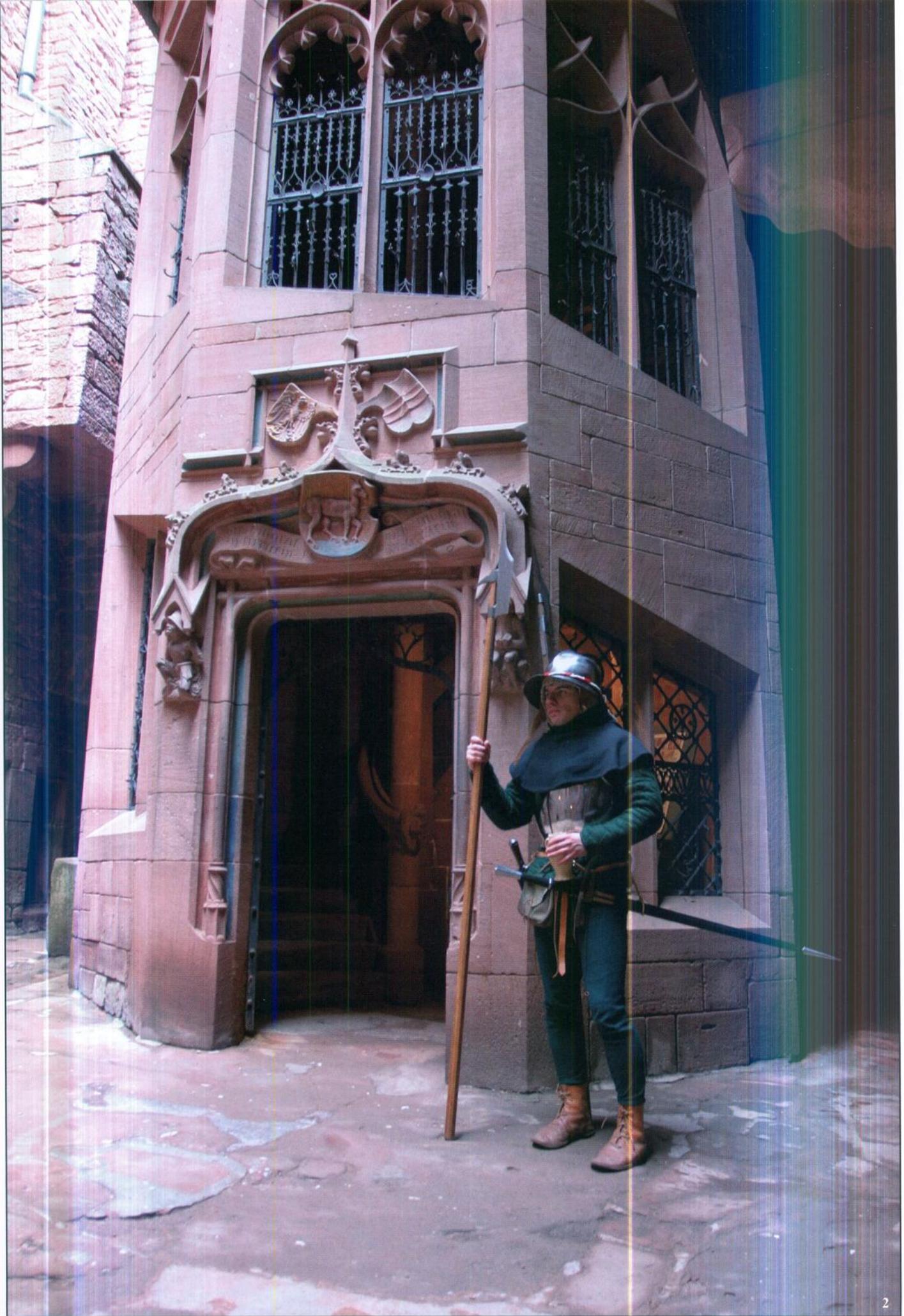
La vie quotidienne au XV^e siècle au Haut Koenigsbourg avec la compagnie de Saint George

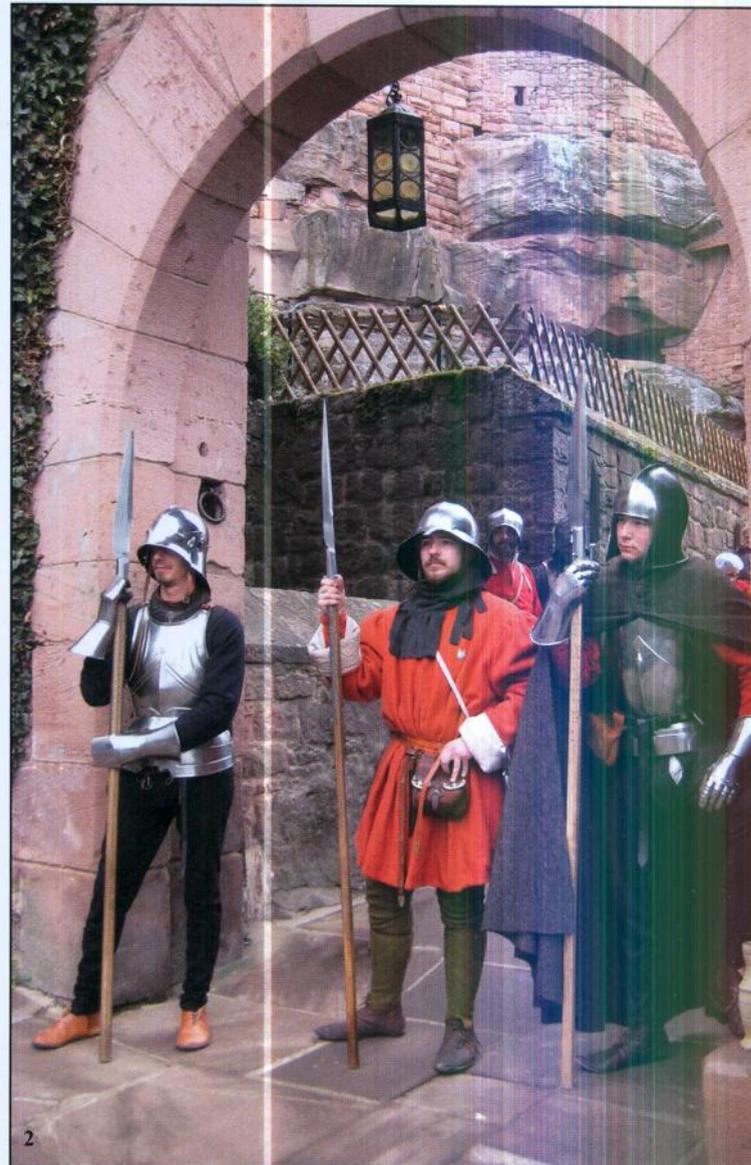


Nous vous proposons de retrouver la vie quotidienne au château du Haut-Koenigsbourg au XV^e siècle, grâce à la restauration réalisée par Bodo Ebhardt, et qui reprend vie grâce à la présence de la compagnie de Saint George. Considérée dans le monde de la reconstitution médiévale comme une compagnie dont le niveau vise l'excellence, elle est constituée de passionnés, venant d'une grande partie de l'Europe et se proposant de reconstituer une petite unité militaire et des civils de l'espace bourguignon dans leurs vêtements et équipements tels qu'ils pouvaient être dans la seconde moitié du XV^e siècle, époque correspondant parfaitement à celle qui fut l'objet de la restauration de Bodo Ebhardt. Au cœur de ce magnifique château, la Compagnie de Saint George vient régulièrement animer ce site. Les passionnés atteignent ce niveau d'excellence en se basant sur la documentation abondante pour cette époque : peintures, gravures, sculptures, textes divers et vestiges archéologiques, dont de nombreuses pièces d'armures. Les photos qui suivent ont été réalisées par Harald Mourreau, Alsacien résidant à une portée de canon du château mais aussi membre de la Compagnie. Ces photos, les commentaires et les objets archéologiques proposés en complément vous permettront de franchir les portes du temps et de redécouvrir le château et ses habitants vers la fin du XV^e siècle.

1. Les gardes vous accueillent à la première porte. Ils brandissent des armes d'hast.

2. Après avoir franchi les différentes portes, nous sommes au cœur du château, dans la cour de la Kernburg. Un autre garde se tient devant la magnifique tour d'escalier restituée en style néogothique par Bodo Ebhardt, évoquant l'époque de ceux qui avaient reconstruit le château, les Thierstein.





La garnison du château

1. Contrairement à une opinion assez répandue, les garnisons des châteaux en temps de paix étaient peu nombreuses. On sait qu'au XVI^e siècle il fut très difficile de pourvoir des postes d'arquebusiers. Ces garnisons pouvaient être renforcées en temps de guerre et lors du passage d'une troupe. Ces hommes d'armes sont presque tous coiffés d'une salade, casque protégeant aussi le visage, à visière fixe ou mobile, celui du premier plan est armé d'un marteau d'arme.

2. Gardes à l'entrée du château, portant de gauche à droite : une salade, un chapel de fer avec léger nasal, une barbute.



6



5



7



8

3. Salade à visière mobile, Allemagne, vers 1490. Forcée d'une seule pièce, plus la visière mobile. Elle est haute de 19,5 cm et longue de 49 cm, pour un poids de 2,503 kilos. (Hermann Historica.)

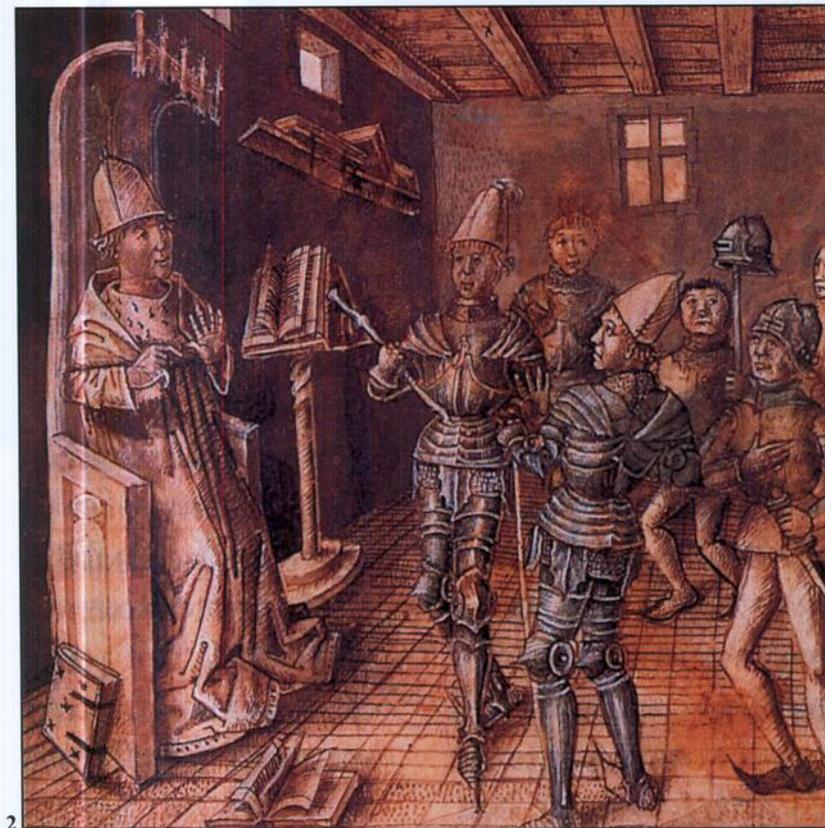
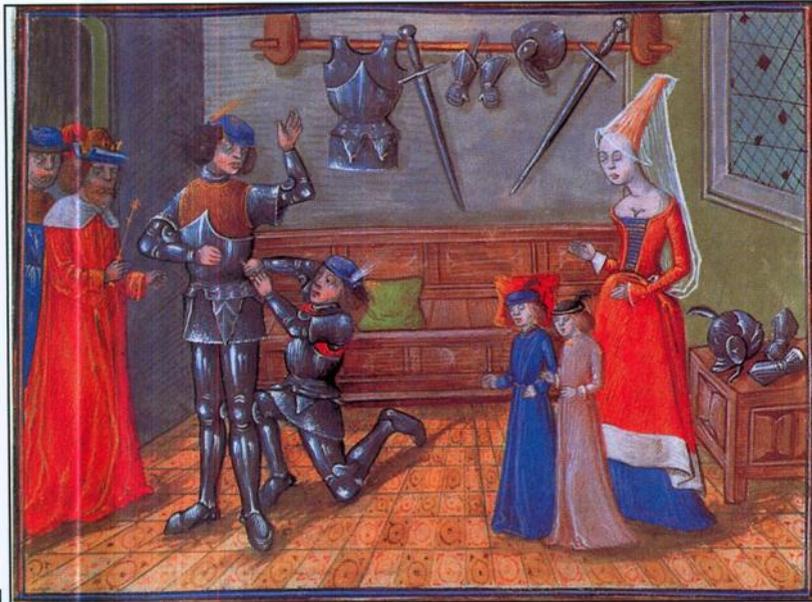
4 et 5. Salade sans visière (ou à visière fixe) vers 1480-1490. Elle est également forgée d'une seule pièce, haute de 21 cm et longue de 31 cm. On comparera avec la salade (sans visière, manquante, page 52). (Hermann Historica.)

6. Nous remarquons ici deux salades à visière mobile. L'officier à droite porte un plastron d'armure sur sa chemise de mailles et tient un marteau d'armes.

7. Le pavois est souvent utilisé par l'arbalétrier qui a besoin d'une protection quand il réarme son arbalète. Allemagne ou France, vers 1470-1480. (Hermann Historica.)

8. Pavois, Suisse, Winterthur, XV^e siècle. (Hermann Historica.)

Les armures



1. Sur cette miniature, Hector prend congé de son épouse et de ses enfants, et s'arme pour la guerre, endossant son armure de plates avec l'aide d'un écuyer qui est en train de lui attacher sa pansière. Sa salade et ses gantelets sont encore posés sur le coffre à droite. On remarque, au fond, une barre de bois à laquelle sont accrochés armes et pièces d'armure, usage alors courant. (Miniature dans une version de L'Épître d'Othéa. Waddesdon Manor, The James A. de Rothschild Collection, Ms. 8, f° 48.)

2. Le stratège romain Frontinus enseigne l'art de la guerre à des officiers. Miniature des stratagèmes, version française abrégée de l'ouvrage latin de Frontinus. En fait, les officiers sont en « harnois blanc » de l'époque de ce manuscrit des Pays-Bas du Sud, soit le troisième quart du XV^e siècle. Les deux chevaliers portent des bonnets, leurs salades sont portées, en attendant, par leurs écuyers, l'une sur la propre tête de l'un d'entre eux, l'autre au bout d'une perche. (La Haye, Koninklijke Bibliotheek, Ms. 73 j22, f° 93.)

5. Armure vers 1480, 1490, travail allemand. Ce harnois complet mélange influence italienne et influence française. La salade est typiquement germanique avec sa visière fixe et un couvre-nuque long et pointu. La protection de tête est complétée par une imposante bavrière dont la partie supérieure est articulée. La protection du buste est assurée par un plastron cannelé où se mélangent influences italienne et allemande. Les jambes sont protégées par un ensemble typiquement allemand. Des solerets de plates particulièrement pointus complètent cette splendide armure composite dont la date de fabrication s'étale de 1480 à 1490. (Hermann Historica.)

3. Armure de Friedrich I, comte Palatin, Milan, 1450.

L'armure rigide apparaît vers la fin du XIV^e siècle, fruit d'une lente évolution où les pièces d'armures sont assemblées entre elles par des courroies de manière fonctionnelle et homogène. Le velours, qui recouvrait certaines pièces auparavant, fait place au fer poli, c'est le harnois blanc (faisant référence à son aspect) ou l'armure de plates (faisant référence à l'assemblage des pièces entre elles). C'est à cette époque qu'apparaissent les braconnières, sortes de jupes com-



4. Armure de Maximilien, Augsbourg, 1480.

posées de lames disposées horizontalement et enserrant l'abdomen, les fesses et le haut des cuisses. Deux pièces sont rajoutées vers 1430 pour mieux protéger le haut des cuisses : les tassettes.

Dans sa première moitié, le XV^e siècle est celui de l'armure milanaise (ill. 3). Parfaitement galbée et élancée, elle suit les canons de l'élégance de l'époque. Le raffinement va atteindre son apogée avec l'avènement du gothique allemand (ill. 4 et 5), marqué par un décor de camelures adoptant dans le dos une disposition rayonnante destinée à imiter les plis des vêtements civils du temps. L'armure, très onéreuse, est réservée à l'élite des gens de guerre mais ce harnois blanc obéit aussi à des besoins de mobilité et de répartition des charges, leur relative légèreté et fonctionnalité est extraordinaire.



5



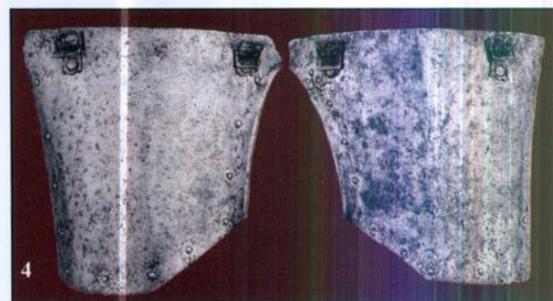
L'armure

1. Une armure de plates est un ensemble de diverses pièces de métal articulées qui ne prennent leur cohérence qu'une fois assemblées sur le corps de l'homme d'armes. Les armures assemblées sur mannequins dans les musées et les châteaux ne rendent pas cette réalité.

2. Quelques pièces dont une pansière, une partie de dossière et deux lames de la braconnière, protègent le ventre et les hanches. Certains fantassins ne sont équipés que de ces pièces. Plus loin, un bras d'armure.

3. Il faut un écuyer pour équiper l'homme d'armes, toutes les pièces sont assemblées par des courroies en cuir. Ici, plastron, à l'allemande, dossière et braconnière sont assemblées, dans la salle d'armes du château.

4. Pour protéger le haut des cuisses, des tassettes étaient fixées à la braconnière par des boucles à chapes rivetées. Celles-ci sont un travail espagnol vers 1480. Des rivets permettant de fixer une doublure en cuir sont visibles sur leur pourtour. Hauteur : 25 cm. (Hermann Historica.)



5 et 6. Salade de la fin du XV^e siècle, datée vers 1480-1490, forgée d'une seule pièce. C'est un modèle fabriqué en Allemagne, à Landshut dont elle porte la marque. Elle se distingue par un protège-nuque proéminent. La visière est manquante mais sa butée est encore visible du côté droit. Haute de 32 cm et longue de 38 cm, elle pèse 2 520 grammes. (Hermann Historica.)

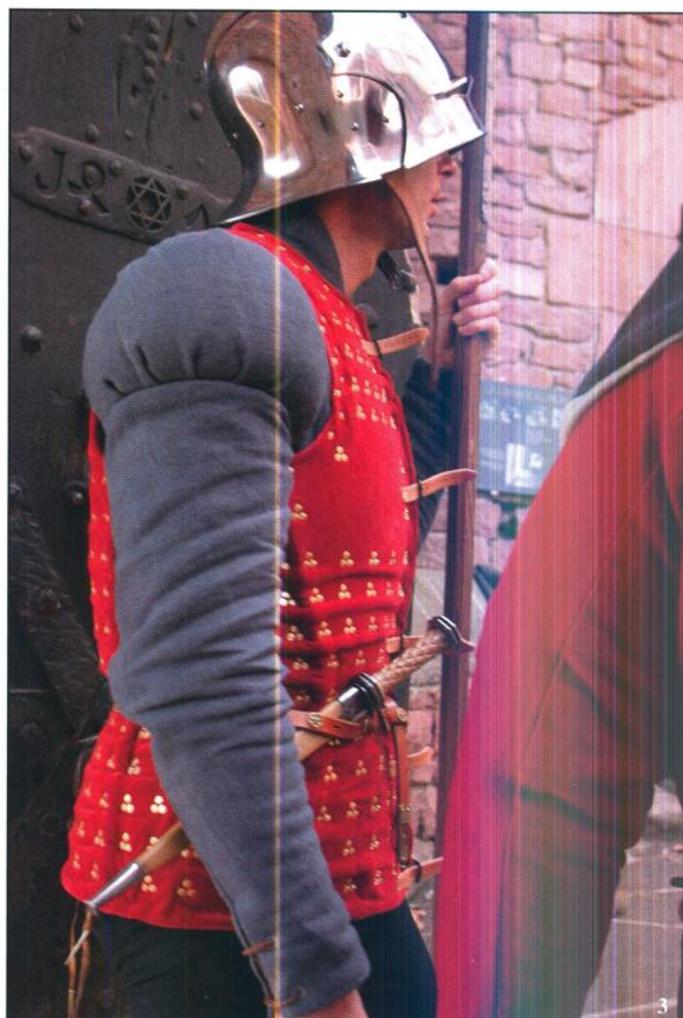
7. Bel équipement reconstitué d'un capitaine, dans la seconde moitié du XV^e siècle avec armure sans les jambières, mais avec gantelets et salade sans visière. Il est dans l'avant-cour, devant l'auberge.





Dagues et brigandines

1. L'armure est surtout réservée aux seigneurs et aux officiers. L'infanterie est devenue plus légère avec le développement de l'artillerie. Les armes d'hast (lance, hallebardes et autres piques) gagnent en importance. Les Suisses seront à la pointe de cette évolution qui voit l'apparition des redoutables carrés de piquiers. Le duc de Bourgogne Charles Le Téméraire subira de sanglantes défaites face à eux. Ce garde illustre bien l'équipement de l'infanterie à cette époque : une salade pour protéger la tête, une arme d'hast (ici une hallebarde), la poitrine protégée par une brigandine et une dague pour le corps à corps.



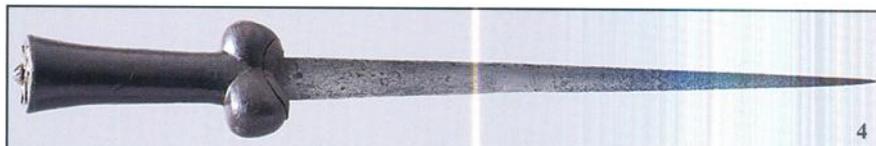
2. Ce fantassin est aussi protégé par une brigandine. Plus légère que les pièces d'armure (les plates), les brigandines étaient populaires parmi l'infanterie. Elles étaient fabriquées avec de petites plaques étamées contre la rouille, se chevauchant, rivetées à un gilet de toile, en général recouvert d'un tissu comme nous le montre cette reconstitution. Ce fantassin est coiffé d'une salade, son menton et sa gorge sont protégés par une bavière ou gorgerin.

3. Nous retrouvons le premier fantassin. Sa salade est à visière ou ventaille mobile. Outre sa brigandine, ses épaules sont protégées par des mahoîtres, protections matelassées constituées de plusieurs couches de tissu, formant un renflement. Remarquons aussi sa dague.

4. Cette dague dite à rognons, d'après sa forme suggestive, est datée de la fin du XV^e siècle, contemporaine de la reconstruction du Haut-Koenigsbourg. Provenant de Flandre ou d'Allemagne du Nord, elle présente une redoutable lame triangulaire et mesure 39 cm de long, dans un excellent état de conservation. (Hermann Historica.)

5. Cette autre dague, en état de fouille, est française ou italienne, datant de la première moitié du XV^e siècle. Sa lame, fortement corrodée, est asymétrique. La garde est constituée de deux rondelles de bronze enserrant un morceau d'os. Le pommeau circulaire en bronze, avec une plaquette décorée, est riveté au sommet. Elle mesure aussi 39 cm de long. (Hermann Historica.)

6. Bavière, vers 1490/1500, travail espagnol. Bavière formée de deux pièces assemblées. (Hermann Historica.)

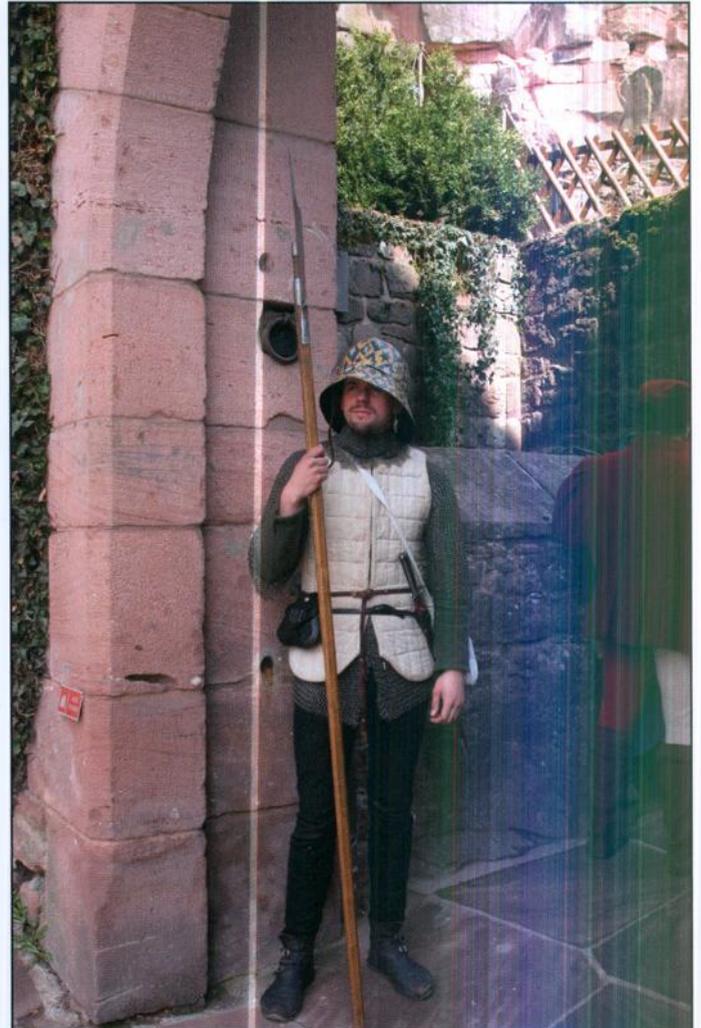




1

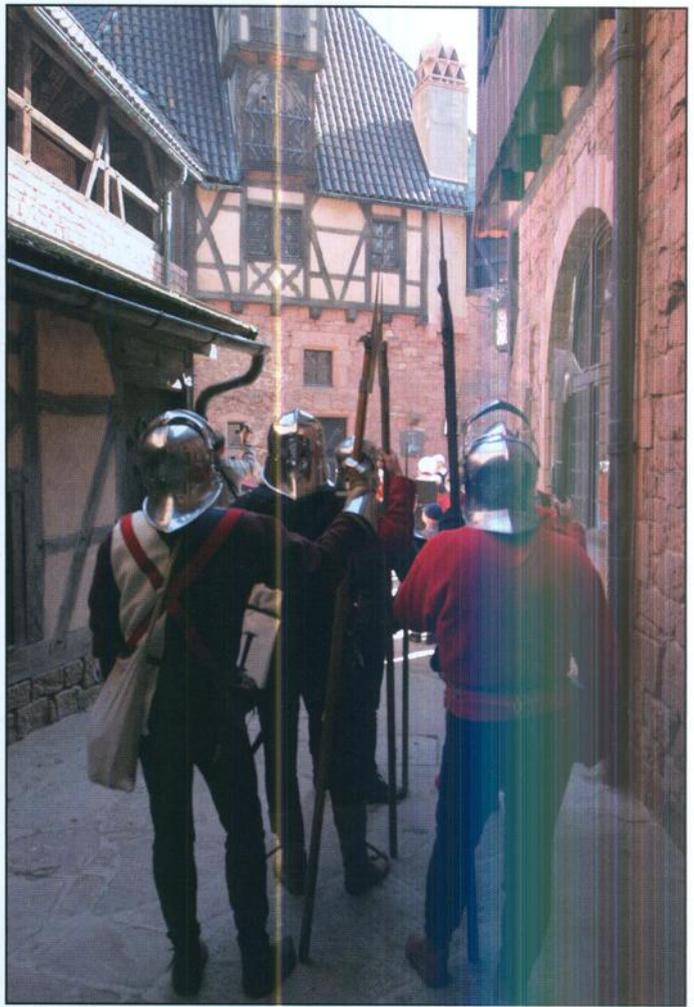


2





4



5

Les fantassins

1. Ces trois fantassins sont équipés de manière différente. Le premier dispose de pièces d'armure, le second ne dispose d'aucune protection de corps et le troisième est pourvu d'une chemise de mailles.
2. Patrouille dans les lices occidentales.
3. Ce garde est coiffé d'une salade peinte, ce qui était aussi dans l'usage, protection contre la rouille et signe de reconnaissance. Il porte un jaque, sorte de veste matelassée avec plusieurs couches de tissu.

4. Divers équipements dont un vougier (son arme d'hast en forme de grand coutelas est une vouge) bien protégé avec sa salade, son plastron d'armure et ses gantelets.
5. Patrouille dans la première cour face à l'auberge.
6. Chemise de mailles rivetée à grains d'orge. Près du col, un anneau avec l'inscription Hans M... et deux tours stylisées. Belle pièce fabriquée à Nuremberg à la fin du XV^e siècle. Longue de 67 cm, elle pèse 6 380 grammes. (Hermann Historica.)
7. Un artisan est en train d'assembler les anneaux d'une chemise de mailles, qui seront rivetés.



6



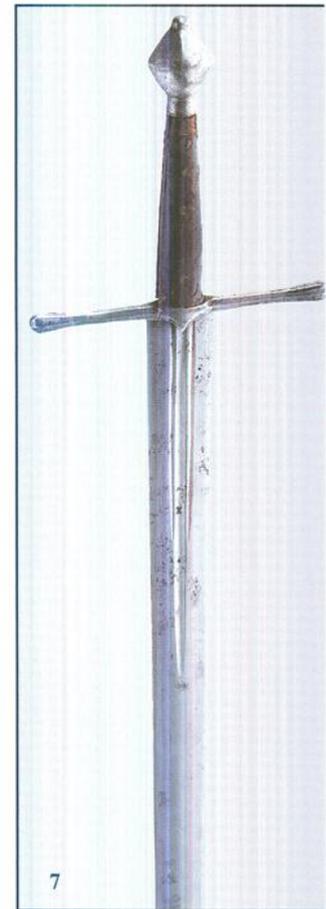
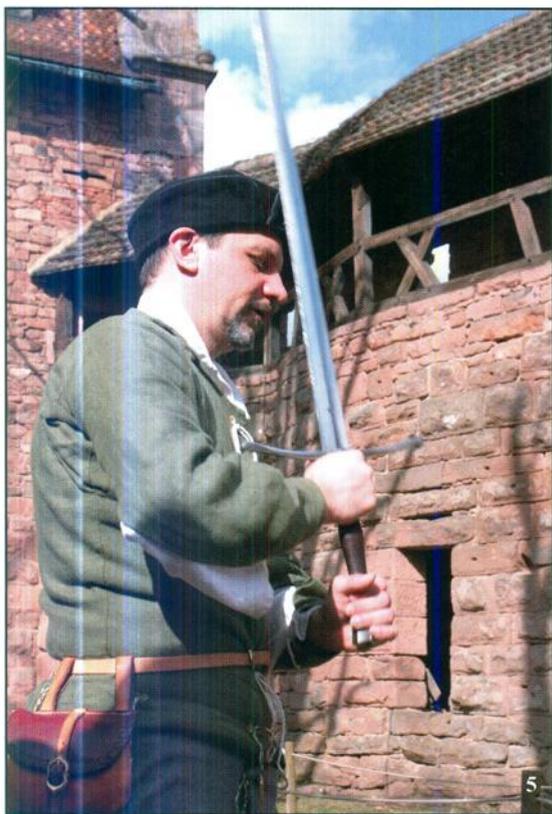
7



Epées et escrime

1. L'épée est l'arme la plus emblématique du Moyen Âge. Elle désigne le chevalier qui la reçoit avec ses éperons à l'issue d'une nuit de prières et d'une cérémonie. C'est aussi une arme dont l'utilisation exige un long entraînement. Les maîtres d'armes sont des grands experts. Certains d'entre eux ont rédigé des manuels, le plus célèbre à cette époque étant celui de Talhoffer, prenant la suite de manuels plus anciens. Nous voyons ici un maître guidant un élève disposant d'une épée d'exercice en bois.





2 et 3. Le maître d'armes enseigne le maniement de l'épée à deux mains alors très en vogue. Sur la première photo, les chausses doublet sont attachées au doublet par des aiguillettes.

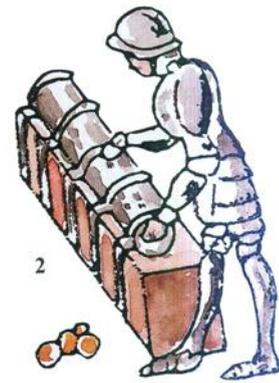
4 et 5. Entraînement de l'épée à deux mains, idéal dans le vaste espace de la cour du Grand Bastion.

6. Cette épée bien datée est liée à l'Histoire ; elle provient d'un lot d'environ 80 épées médiévales retrouvées dans la Dordogne à Lidoire près de Castillon, épées abandonnées après la célèbre bataille de Castillon qui se déroula le 17 juillet 1453, marquant un terme à la guerre de Cent An et assurant la victoire définitive des Français sur les Anglais. Cette épée d'estoc présente une lame fine et longue mesurant 105,5 cm pour une largeur de 5,7 cm, l'épée ayant une longueur totale de 135,5 cm. Cette épée à deux mains présente une garde droite aux quillons de section ronde aux extrémités sphériques. Le pommeau est en forme de poire à facettes. La lame est décorée d'un coup courant, marque de forgeron, et d'un blason. (Hermann Historica.)

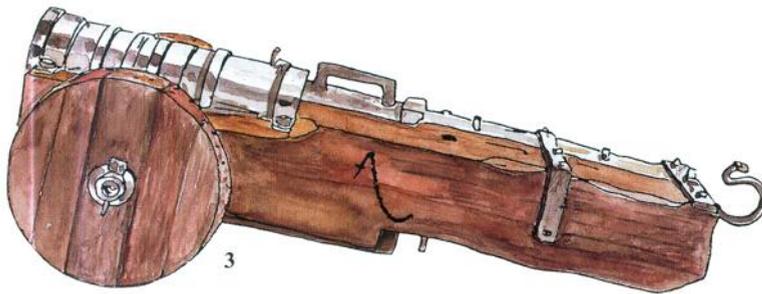
7. Autre épée de la même époque, en excellent état de conservation, datée du milieu du XV^e siècle. La lame est magnifique avec une triple gouttière dans son tiers supérieur. Elle présente une marque de forgeron en forme de grenouille. Les quillons effilés sont à six pans. Le pommeau est aussi à pans. La fusée de bois, d'origine, est recouverte des restes importants du cuir original. Elle est longue de 111 cm. (Hermann Historica.)



1



2



3

1. L'armée française a mis le siège devant une ville. Un artilleur a introduit une tige de métal rougie dans la lumière de la chambre pour ouvrir le feu. *Chronique de Froissart.* (British Museum.)

2. Veuglaire en batterie devant une ville, d'après une chronique de Du Clercq.

3. Veuglaire du XV^e siècle. On remarque la poignée de la boîte à l'arrière de la volée. (Heimdal d'après Ch. Brusten.)

L'artillerie

Le renforcement du Grand Bastion au XV^e siècle, montre le rôle croissant de l'artillerie à cette époque. Vers la fin de ce siècle, elle est déjà « moderne », comme nous allons le voir. Une exposition qui s'était tenue au château de Caen en 1999 avait permis une intéressante rétrospective, à la base de cette présentation qui nous permet d'en suivre l'évolution.

Tout d'abord, il convient de rappeler que le terme artillerie avait alors un sens beaucoup plus large que celui qu'il a de nos jours. Il englobait les machines de siège, les arbalètes, et tous les types de bouches à feu, y compris les armes portatives.

On ne connaît pas avec précision la date d'introduction des armes à poudre sous nos cieux. La première mention sérieuse remonte à 1326. C'est une autorisation donnée par le gouvernement de Florence à une fabrique de canons de cuivre et de balles de fer

afin d'assurer la défense de la ville, des camps et du territoire de la république florentine. Une autre référence, datée de 1313, serait en fait une falsification, une phrase ajoutée postérieurement sur un manuscrit. Et, par ailleurs, dans un manuscrit rédigé par Gauthier de Millimète et datant de 1325, un dessin représente un canon primitif en forme de vase avec une bouche évasée et dont la culasse est en forme de bulbe. Cette bouche à feu primitive est chargée par la bouche et ne tire pas encore des boulets mais des flèches munies de cuir. On peut donc supposer que les premières bouches à feu apparurent vers 1320, grâce à l'usage nouveau de la poudre.

La poudre

La poudre est alors composée de trois ingrédients, probablement non raffinés, mélangés à la main : 41 % de salpêtre, 29,5 % de soufre et 29,5 % de charbon de bois (de nos jours, les proportions respectives sont de 75 %, 10 % et 15 %). Elle était très fine et, une fois tassée dans l'âme de la bouche à feu, elle s'agglomérait et la flamme détonatrice ne passait pas au cœur de la masse, la poudre continuait ainsi à brûler le coup parti, d'où un gaspillage important de cette matière. Et la poudre était coûteuse du fait de la rareté du salpêtre.

C'est cette poudre très fine et très instable qui est tout d'abord utilisée ; elle va imposer des limites techniques à l'artillerie à poudre alors naissante. Cette poudre, appelée « serpentine » avait même tendance à se dissocier lorsqu'elle était transportée dans les barils ; le charbon de bois, plus léger, remontait à la surface tandis que le salpêtre et le soufre tombaient au fond. Il fallait alors rebrasser l'ensemble avec les risques d'accident possibles, la mise à feu pouvant avoir lieu avec la friction. Au début du XV^e siècle, en France, on améliore la qualité de la poudre grâce à la granulation. La poudre granulée est obtenue en mélangeant les trois ingrédients à l'état humide. On obtient alors une pâte qui est laissée à sécher, comme un gâteau, puis elle est broyée et on obtient des grains. Cette poudre reste alors homogène pendant le transport et ne forme pas de paquets compacts à l'intérieur de la bouche à feu, l'allumage est plus rapide et plus sûr et sans gaspillage.

Les débuts

En 1340, dans les livres de comptes de la ville de Lille, on trouve la mention suivante selon laquelle a

été payé à « Jehan Piet de Fur, pour III tuiaux de tonnaire et pour cent garros, VI livres XVI sous... ». Il s'agit encore de l'artillerie à poudre primitive dont nous avons parlé ; les « tuiaux de tonnaire » sont des bouches à feu et les « garros » des flèches renforcées par du cuir. D'après le manuscrit de Guillaume de Millimète, ce type de pièce en forme de bulbe avec une bouche évasée, probablement coulée en bronze, comme les cloches, doit mesurer environ un mètre de longueur pour un calibre de cinq centimètres environ. En 1346 lors de la bataille de Crécy, d'après l'historien Mézeray (qui a écrit sous le règne de Louis XIV), « les Anglais avaient en cette fameuse journée quatre ou cinq pièces de canon qui donnèrent bien de l'épouvante, car c'était la première fois qu'on eut vu de ces machines foudroyantes dans nos guerres ». Ainsi, les premières pièces seraient apparues entre 1320 et 1340 et auraient été utilisées pour la première fois en 1346 à la bataille de Crécy. Mais ce sont encore des bouches à feu bien primitives, des sortes de cloches tonnantes dont l'effet est surtout psychologique, propres plus à semer la terreur que la destruction.

C'est alors qu'apparaît le **veuglaire**, dont la fabrication aurait commencé vers 1340 et se serait poursuivie jusque vers 1420 avec une utilisation encore plus tardive et au-delà. Ce sont des pièces composées de deux parties : la volée et la boîte, ce qui implique un chargement par la culasse, une solution déjà « moderne ». Le calibre varie de 140 à 185 mm. Les projectiles utilisés sont des boulets en pierre, en fer battu, en plomb, ou mixtes en fer-plomb, selon les calibres. Ce sont des pièces de siège mais, en raison de leur calibre limité, selon le Major Charles Brusten, elles ne permettent pas de battre en brèche les murailles mais elles peuvent détruire les « taudis » (sorte de rempartement pour couvrir les approches d'une place, formé de futailles remplies de terre) ou retranchements de campagne. Les deux parties séparées de la pièce sont réunies pour le tir par un montage réalisé en général en les arrimant et les encastrant sur et dans une poutre de bois.

Le **courtaud** est fabriqué à partir de 1360 et jusque vers 1420. Son utilisation subsistera jusqu'au milieu du XVI^e siècle. C'est aussi une pièce de calibre modéré tirant des boulets de pierre et qui se charge par la culasse. Elle peut aussi être facilement transportée grâce à ses deux parties pesant chacune un maximum de 500 kilos. Sur un document daté de 1468 (Archives Départementales du Nord, Ms. 3519), un « courtault » est transporté par 8 chevaux, mais, sans l'affût, chacune des charges peut être transportée avec une charrette attelée à trois chevaux. Cette artillerie déjà plus élaborée est aussi plus simple à fabriquer. Elle est inspirée de la technique de fabrication des tonneaux : comme les douves des tonneaux, des barres-douves jointives sont maintenues par des bagues-cercles. Ainsi, en prenant l'exemple des quatre volées de courtaud (toutes en fer forgé composite) qui avaient été présentées à l'exposition de Caen, l'une d'elle est constituée de 6 barres-douves jointives maintenues par 11 bagues-cercles d'épaisseur égale. Cette volée, de la fin du XIV^e siècle (conservée au Musée de l'Ancien Evêché d'Evreux, Eure) pèse 120 kilos pour un calibre de 175 mm et une longueur de

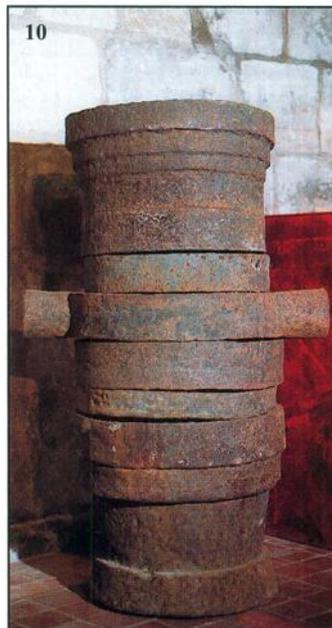
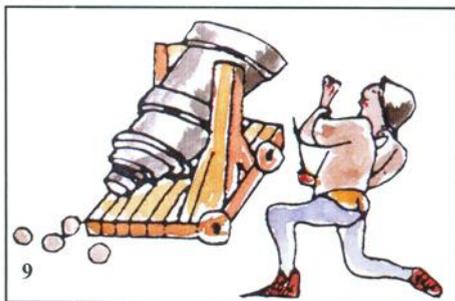
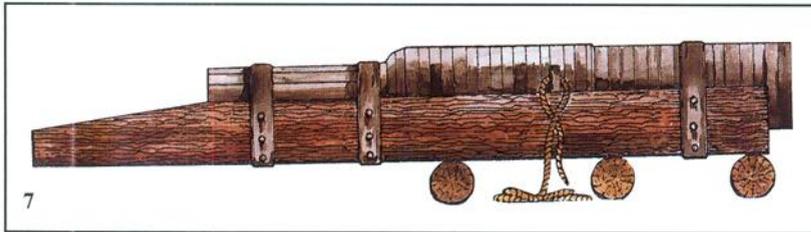
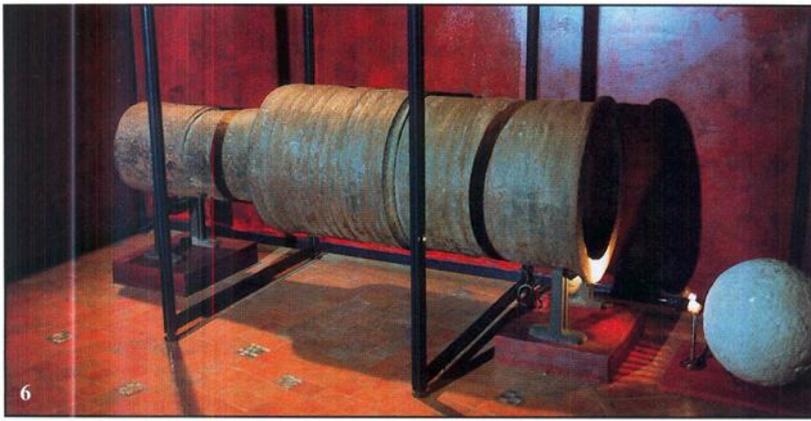


4. Volée de Courtaud de la fin du XIV^e siècle. Pesant 120 kilos, son calibre est de 175 mm. Six barres-douves jointives sont maintenues par onze bagues-cercles. Trois éléments sont en surépaisseur. Musée de l'Ancien Evêché, Evreux. (E. Bruneval/MA.)

5. Autre volée de Courtaud, qui avait été présentée à l'Exposition de Caen. Elle date du dernier quart du XIV^e siècle, pèse 400 kilos, son calibre est de 195 mm. Elle a probablement participé au siège de Louviers, en Normandie, et est conservée au musée de cette ville. (E.B./MA.)

80,5 cm. Elle tirait des boulets en pierre d'environ 6 kilos. Une seconde volée de courtaud est constituée de 20 barres-douves minces (environ 1 cm) maintenues par 12 bagues-cercles de types et diamètres différents. Cette volée de la fin du XIV^e siècle pèse 400 kilos pour un calibre de 195 mm et une longueur de 166 cm. Elle tirait des boulets en pierre d'environ 8 kilos. Elle fut vraisemblablement utilisée pendant le siège de Louviers et est conservée au Musée Municipal de cette ville, dans l'Eure. Une troisième volée est constituée d'un assemblage de bagues-cercles ponctué de 9 cordons renforts espacés sur toute la longueur, dont un double à la bouche et un triple vers le milieu de la longueur. Celle-ci, du premier quart du XV^e siècle, d'un calibre de 158 mm, mesure 83 cm. Elle tirait des boulets en pierre d'environ 4,5 kilos. Elle provient de la vieille tour de Caudebec-en-Caux et est conservée au Musée des Antiquités de la Seine-Maritime, à Rouen. La quatrième volée de courtaud provient du bassin de Honfleur et est conservée aussi au Musée des Antiquités de la Seine-Maritime. Elle est constituée d'un assemblage de 8 barres-douves jointives maintenues par 43 bagues-cercles de largeur de diamètre différente. Son calibre est de 257 mm pour une longueur de 188 cm et un poids de 469 kilos.

Une pièce plus puissante, la **bombarde-canon**, destinée au tir horizontal, est fabriquée à partir de 1370 et jusque vers 1460. Les bombardes, contrairement aux veuglares et courtauds, sont des bouches à feu monobloc et à chargement par la bouche. Une puissance accrue ne permettait plus l'utilisation de la culasse mobile car les fuites de gaz et de flammes à



6. Bombarde-canon du milieu du XV^e siècle, présentée à l'Exposition de Caen et conservée au Musée de l'Armée. Son calibre est de 486 mm pour un poids de 1,5 tonne. (EB/MA.)

7. L'une des « miquelettes » du Mont Saint-Michel, probablement abandonnée par les Anglais le 17 juin 1424, telle qu'elle pouvait être équipée à l'époque. Il s'agit du plus petit modèle pesant 3,4 tonnes, longue de 3,42 mètres et d'un calibre de 380 mm. (Doc. Heimdal.)

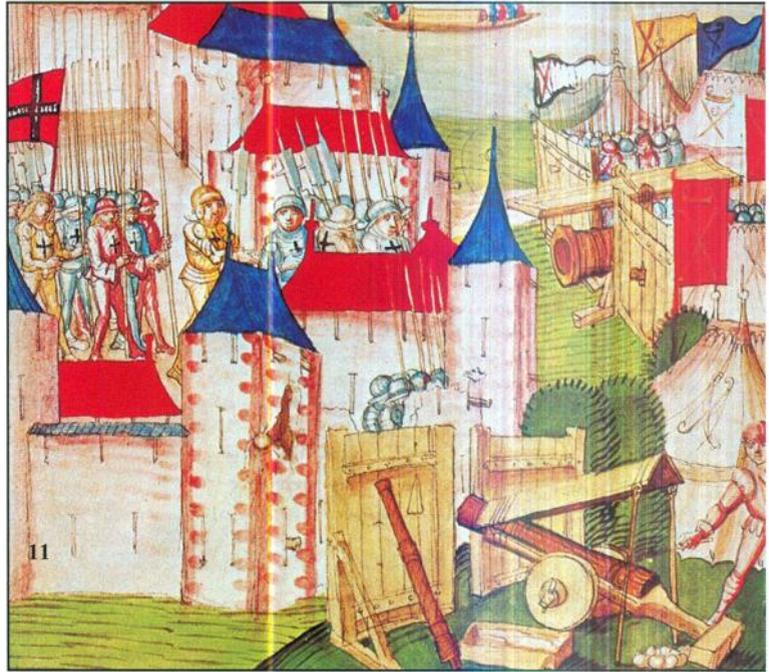
8 et 9. Bombardes ou mortiers sur affûts mobiles en batterie d'après Ch. Brusten. (Heimdal.)

10. Bombarde-mortier, lors de l'exposition de Caen, elle est conservée au Musée de l'Armée à Paris. Elle date du troisième quart du XV^e siècle. Son calibre est de 290 mm et son poids de 475 kilos. (MA.)

l'endroit de l'assemblage étaient fort dangereuses. Les bombardes se caractérisent aussi par leur chambre à poudre de plus petite dimension que la volée. L'une d'elle, localisée en 1894 dans le lit de la Loire à La Chapelle-aux-Naux (Indre-et-Loire), et relevée en

1897, est conservée au Musée de l'Armée à Paris. Cette bombarder date du milieu du XV^e siècle. D'un calibre de 486 mm, elle pèse 1 500 kilos et mesure 202 cm. Elle est composée de 23 barres-douves minces maintenues par 33 bagues-cercles jointives d'épaisseur variant entre 3,5 et 5 cm pour la volée. La chambre à poudre est massive. Elle tirait des boulets de pierre d'environ 125 kilos.

Ces pièces très lourdes, destinées à faire des brèches dans les murailles, portaient aussi des noms ; citons, vers 1430, la Romerswalle, la Rouge Bombarde et, quelques années plus tard, la Bourgogne, la Quinequin, la Beurevoir, puis, en 1465-1466, le Bergère, l'Artois, la Bregière, la Cordelière, la Namuroise. Ces dernières devaient tirer des boulets de 50 à 100 kilos (d'après Ch. Brusten). Parmi les autres bombardes conservées, citons celles du Mont Saint-Michel les « Miquelettes » abandonnées par les Anglais le 17 juin 1437 (respectivement 3,42 m de longueur pour un calibre de 380 mm, et environ 3,65 m de longueur pour un calibre de 490 mm), la « Dulle Griete » (« Marguerite l'enragée »), grosse bombarder de Gand en Belgique (cinq mètres de long, plus de 15 tonnes, avec un calibre de 640 mm tirent des boulets de 340 kilos à plus de 1 000 mètres en 1382 !). La « Mons Meg », qui se trouve devant le château d'Edinburgh, pèse 6 tonnes avec une longueur de quatre mètres et un calibre de 486 mm. Quant au « canon des Dardanelles », à la Tour de Londres, long de six mètres, il pèse plus de 17 tonnes et était coulé en bronze. Il envoyait son boulet d'une demie tonne à 1,5 kilomètre. Et, contrairement à la légende de tirs très longs à réaliser et très espacés pour de tels engins, cette « Mons Meg » aurait tiré 24 fois en deux heures et demie en 1571, soit des servants capables d'expédier un boulet toutes les six minutes environ ! De telles pièces étaient « l'arme absolue » au XV^e siècle et leur seule apparition devant les murs d'un château ou d'une ville suffisait quelquefois à décourager les défenseurs et à obtenir leur reddition. Leur fabrication coûtait beaucoup d'argent à leurs commanditaires et leur déplacement exigeait tout un immense charroi. Dans le document déjà cité (A.D.M., Ms. 3519), il faut 24 chevaux pour tirer une bombarder pesant chacun 163 livres. En 1474, la grosse bombarder de Bourgogne nécessite six chariots chargés des deux pièces de cette bombarder, de son engin, des poudres et des pierres (boulets), attelés de plus de 100 chevaux ! (d'après Olivier de la Marche cité par Ch. Brusten). Pour la bombarder appelée « Orléans » ou « la Réalle », il fallait 41 chevaux, entre 13 et 31 chevaux pour d'autres bombardes (d'après la liste de l'artillerie du roi Louis XI en 1470). Le tir d'une telle bombarder pouvait être entendu jusqu'à six kilomètres et terrorisait les défenseurs... Il fallait jusqu'à 20 servants pour mettre en action la « Griete », bombarder placée face à la porte principale de Bourges en 1411. Cette même année, une ordonnance française précise que l'artillerie est organisée en bandes placées sous le commandement d'un capitaine de la bande. Les maîtres artilleurs sont généralement des artisans indépendants organisés en corporations et libres de recruter leurs auxiliaires. Ils sont engagés pour la durée d'une campagne.



11. L'armée bourguignonne assiège une ville suisse. On remarque diverses bouches à feu placées derrière des mantelets en bois de protection : perriers à boîte, bombarde, veuglaire. (Bodleian Library, Oxford.)

12. Soldats de Zurich partant en opération. Ils sont montés sur une véritable canonnière fluviale armée de cinq perriers à boîte, d'après l'Amtliche Chronik de Diebold Schilling, milieu du XV^e siècle. (Bürgerbibliothek, Berne.)

13. Perrier à boîte, long, en version navale, datant du premier quart du XV^e siècle. Il a été trouvé au château de Folleville, en Pays de Caux, la boîte est manquante. Le calibre est de 48 mm pour une longueur de 2,77 mètres. Il est conservé au Musée des Antiquités de la Seine-Maritime. Nous verrons plus loin, l'autre, qui a été trouvé en mer au large de Dieppe. (EB/MA.)

13



Ch. Brusten citant un manuscrit (A.D.N., Ms. B. 3537), rappelle quel était le nombre et les fonctions des servants d'une bombarde : ils étaient onze, soit un chevalier ou un gentilhomme expert en son manie- ment, un canonnier et son valet, un charpentier et son valet, six manœuvres pour aider au pointage avec un petit manteau portatif. Ils disposaient aussi d'autres pièces, deux veuglares portatifs, deux serpentines, et de quatre chariots de ribaudequins (affûts) « pour mettre en la bataille quand ce sera nécessaire ».

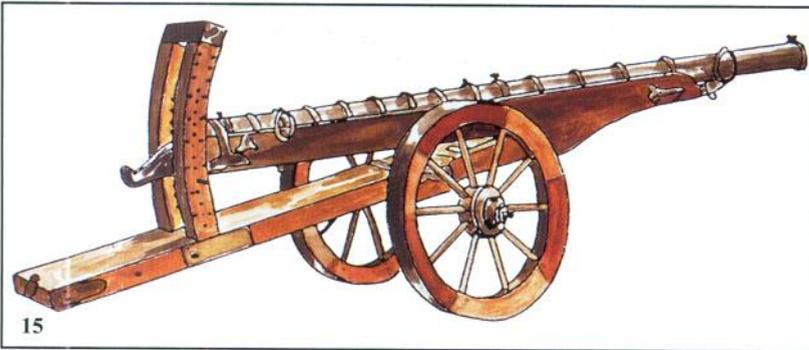
Les **bombardes-mortiers** sont des bouches à feu monobloc à chargement par la bouche à usage défensif et au tir quasi vertical. Elles sont fabriquées de 1400 à 1480. Celle qui était exposée à Caen date du troisième quart du XV^e siècle, elle provient de Laon et est conservée au Musée de l'Armée. Elle est composée de 18 bares-douves très minces (6 à 7 mm) renforcée par 10 bagues-cercles jointives d'épaisseur

variable. Elle est pourvue de tourillons pour régler son inclinaison. Sa longueur est de 93 cm et son poids de 475 kilos. Son calibre est de 290 mm et elle tirait des boulets en pierre d'environ 27 kilos.

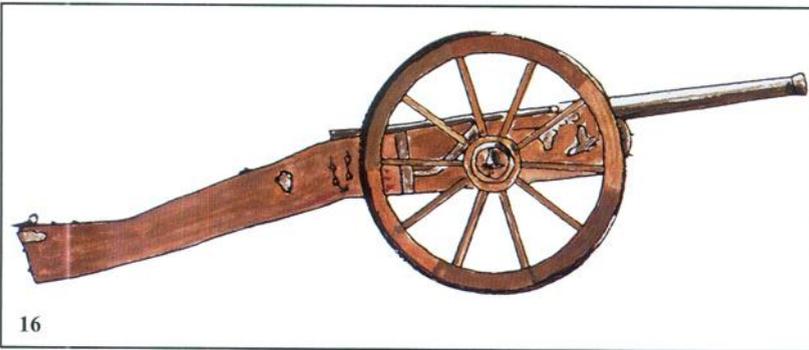
Les **perriers à boîte** sont des armes autonomes à chargement par la culasse dont le calibre varie de 40 à 80 mm pour une période de fabrication s'étendant de **1380 à 1650**. Ils tiraient des boulets en fer battu ou en plomb ou une charge mixte pierre et balles de plomb. Ils étaient composés d'une volée, d'une boîte à poudre et de ses appendices : berceau de chargement, tourillons, perche de pointage. L'exposition de Caen présentent deux perriers en version navale datant du premier quart du XV^e siècle. L'un a été retrouvé en 1850 en mer, au large de Dieppe (Seine-Maritime), l'autre au château de Folleville (Eure) près de Bernay. Ils sont conservés au Musée des Antiquités de la Seine-Maritime. Ces pièces, probable-



14



15



16

14. Perrier à boîte court, en fer forgé massif, datant du milieu du XV^e siècle. Son calibre est de 80 mm. (EB/MA.)

15 et 16. Serpentine capturée à Morat par les Suisses, qui les ont prises aux Bourguignons. Elles sont postérieures à 1465. On remarque le dispositif de pointage sur la première.

17. Couleuvrine du XV^e siècle avec dispositif de pointage en hauteur. (MA d'après Ch. Busten.)

18. Reconstitution par la Compagnie de Saint George de la mise à feu d'une couleuvrine. La lumière d'une des boîtes est nettoyée avant que la charge de poudre y soit placée à partir d'un petit sac. La boîte est alors scellée avec un tampon de bois enfoncé au marteau ; elle est prête à être placée dans la culasse de la Couleuvrine. (Photo John Howe.)

14. Prise de Rouen par Henri V d'Angleterre en 1418-1419. Le canon y joua un rôle important. La miniature semble montrer des serpentines à l'allure très moderne. Les défenseurs répliquent avec des perriers ou des couleuvrines à main. Vigiles de Charles VII. (DR.)

Bibliographie :

- Les excellentes notices de Michel Decker, Ingénieur en chef en Armement, dans le catalogue *La Normandie dans la Guerre de Cent Ans*, Skira/Seuil, 1999.
- *La Guerre au Moyen Âge*, PLM Editions, 1989.
- *L'Armée Bourguignonne de 1465 à 1468*, par le Major Charles Brusten, Editions Fr. Van Muysenwinkel, Bruxelles, 1953. Excellent ouvrage.
- *La vie quotidienne au XV^e siècle*, par Gerry Embleton et John Howe, Editions Heimdal.

ment contemporaines et du même forgeron (elles sont en fer forgé massif) étaient montées sur des bateaux et tiraient des boulets en fer battu d'environ 450 grammes ou en plomb d'environ 650 grammes. Elles étaient maniées grâce à leur perche de pointage. Deux autres perriers, d'allure ramassée, sont en version terrestre. Ils proviennent du château fort de Lisieux et sont conservés au Musée des Antiquités de la Seine-Maritime. Ils datent du milieu du XV^e siècle. Ils sont en fer forgé massif, d'un calibre de 80 mm pour une longueur de 80 cm. Ils sont dotés à l'arrière d'une queue de pointage recourbée et tiraient des boulets en plomb d'environ trois kilos. Les boîtes sont conservées.

Citons aussi d'autres pièces. Les *serpentines* sont signalées dès 1430. Il existe alors des grosses, des moyennes et des petites serpentines. Le calibre des petites semble avoir été de deux pouces (environ 50 mm), celui des grosses de 5 à 6 pouces (120 à 150 mm). C'est la pièce idéale des champs de batailles. Plus puissantes que les *couleuvrines*, montées sur roues ferrées, elle sont très mobiles et faciles à mettre en batterie. Les couleuvrines avaient vraisemblablement des calibres variant de 20 à 50 mm. Elles possédaient deux ou trois chambres et pouvaient être déplacées grâce à des affûts en bois. En 1428, pour la défense d'Orléans, les Français utilisèrent une couleuvrine montée sur un chariot léger et tuèrent ainsi Lord Grey et son maréchal du Camp le lendemain. Le Major Charles Brusten signale aussi les *crapaudaux*, mentionnés jusqu'en 1447, mais pour signaler qu'il s'agit probablement d'un synonyme d'une autre pièce. Il en était de même pour les *fauconneaux*. Les pièces légères individuelles sont les *couleuvrines à main*, *arquebuses*, *haquebutes*.

Une artillerie déjà moderne

Ainsi vers la fin du XV^e siècle, l'artillerie a si bien progressé qu'elle a déjà pris la forme qu'elle gardera jusqu'au milieu du XIX^e siècle. Avec la poudre granulée, la violence de l'explosion est très forte pour le canon constitué de bandes de métal rassemblées et, dès le milieu du XV^e siècle, en France, on en revient à des canons coulés en bronze d'une seule pièce puis en fonte de fer. Ils sont montés sur des affûts à roues cerclées de fer. Ce sont les ancêtres des canons Gribeauval, en particulier les serpentines. Ils ont sonné le glas des châteaux forts à hautes courtines pour amener les forteresses à bastions. Rappelons aussi que les pièces à culasses pouvaient obtenir une cadence de tir remarquable pour le temps. Des reconstitutions effectuées, en particulier par la Compagnie de Saint George, ont démontré qu'avec des boîtes préparées à l'avance et placées dans la culasse, on pouvait obtenir une cadence de tir de deux ou trois coups à la minute ! La culasse mobile était déjà inventée mais sera abandonnée à cause du jeu et des fuites de gaz et de poudre. Il faudra attendre le XIX^e siècle pour revenir à cette méthode. Notons aussi que les fuites de poudre marquaient de points noirs l'avant des doublets des artilleurs, ce que les membres de la Compagnie de Saint George ont pu vérifier.



18



17



19



Embrasure de tir munie d'une bouche à feu, château du Haut-Koenigsbourg. La pièce n'est pas médiévale mais évoque cette époque. (H. Mourreau.)



1 et 2. Nous voyons ici la mise en œuvre d'une serpentine. Elle peut être transportée en plusieurs morceaux et facilement assemblée.

3. Nous remarquons ici le dispositif de pointage placé à l'arrière. C'est une artillerie déjà moderne.

4. Un capitaine commande les pièces.

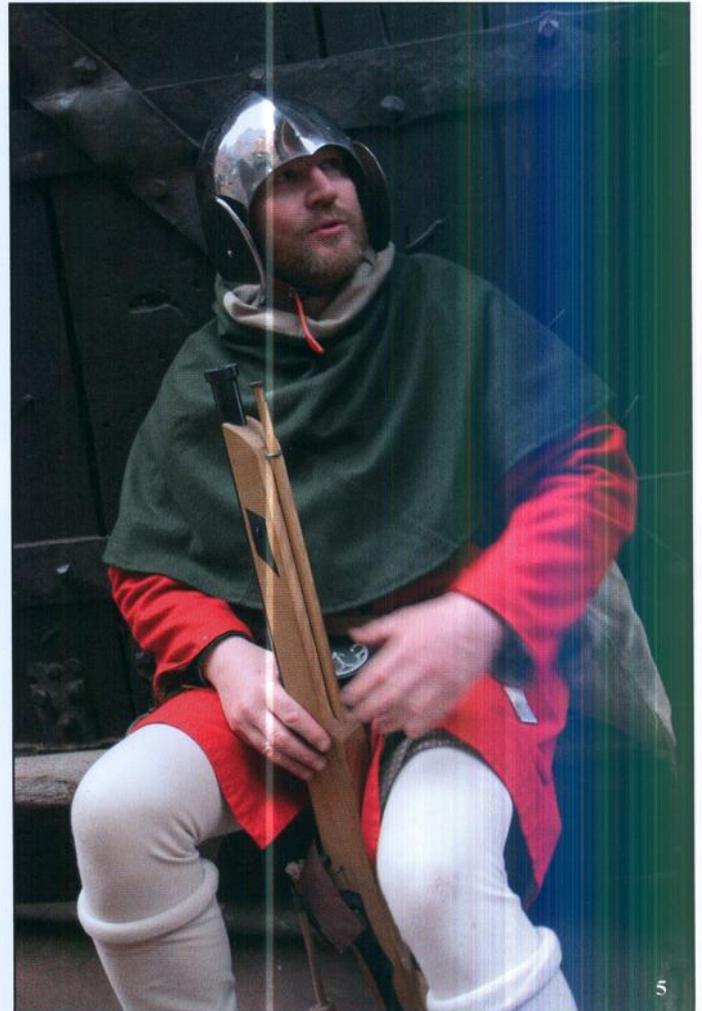
5. La pièce est pointée.

6 et 7. Le tir est effectué. C'est ce développement rapide de l'artillerie qui a nécessité la construction du Grand Bastion avec ses murs de neuf mètres d'épaisseur et ses embrasures de tir. Mais il sera vaincu par l'artillerie un siècle et demi plus tard.





Artillerie légère et armes à feu





1 et 2. Le Grand Bastion pouvait abriter différents types de bouches à feu. Nous voyons ici des perriers en action. Ce sont déjà des armes à chargement par la culasse dont le calibre varie de 40 à 80 cm, pour une période de fabrication s'étendant de 1280 à 1650. Ils tiraient des boulets en fer battu ou en plomb ou une charge mixte pierres et balles de plomb.

3. Artilleurs dans le Grand Bastion, ils sont vêtus de vestes matelassées, des jaques.

4. Tirs depuis la première entrée.

5 et 6. Mais il y a déjà des arquebuses à mèche, ancêtres de nos fusils.

7. Perrier à boîte long (ici en version navale, datant du premier quart du XV^e siècle. Il a été retrouvé en mer, au large de Dieppe. Musée des Antiquités de Seine-Maritime. (E.B./M.A.)







3



4

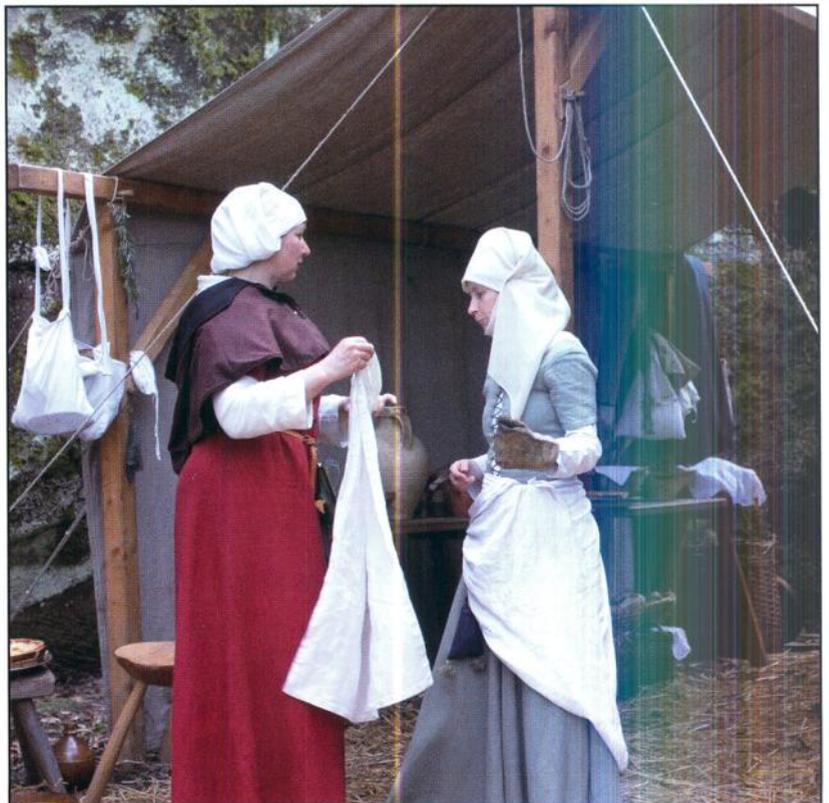
Le costume civil

1. *Le costume civil médiéval est en général confortable et ergonomique. Mais « le vêtement est un objet complexe, issu d'une chaîne de petits métiers et produit d'une mûre réflexion. En cela par la valeur véritablement élevée du tissu, il est aussi un objet de prix. Comme le dit le proverbe, chacun se doit porter selon son estat, il faut naturellement vivre selon sa condition, et le vêtement en est un signe visible, il est donc difficile de paraître riche pour le plus pauvre. » (Florent Vénier, Le costume médiéval, Heimdal, p. 83). Les hommes portent ici des robes de laine par-dessus leur chemise et leur cotte. Les chaperons couvrent bien les épaules et protègent le cou, et la tête si besoin, pièces de vêtement bien utiles en moyenne montagne. Tous, hommes et femmes, sont coiffés.*

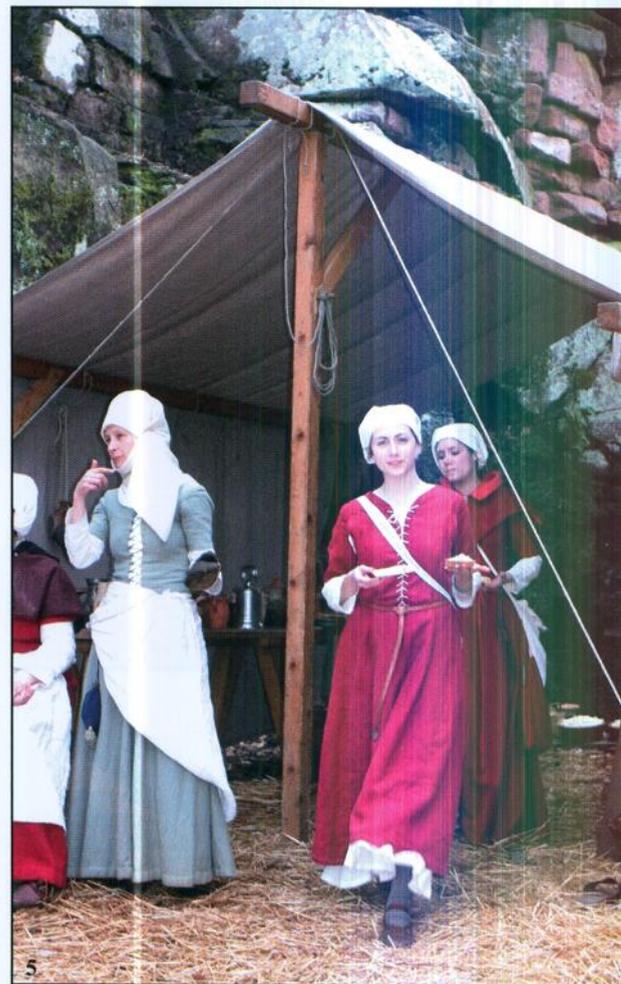
2. *Couple portant le costume du temps. La femme porte une robe sur sa cotte de couleur et une coiffe de style allemand. L'homme porte des chausses attachées par des aiguillettes, une robe courte et une coiffe.*

3. *Costume masculin le plus courant.*

4. *Femme et enfant. Ce dernier porte une cale (sorte de petit bonnet de toile blanche de lin, de chanvre ou de coton, noué sous le menton par une lanière), coiffe surtout masculine.*



Ci-contre : costumes féminins.



Les repas

1 et 2. Une troupe est venue renforcer la garnison du château et des femmes préparent des repas dans la vaste première cour. Les cheveux couverts, vêtues de robes de laine, portant chaperons ou manteau, elles se protègent avec des tabliers. La cuisine est saine et abondante, contrairement à ce qu'on pense souvent. Des manuscrits culinaires, nombreux, mais dont les plus célèbres sont *Le Viandier de Taillevent*, cuisinier d'origine normande, et le *Ménagier de Paris* proposent des recettes variées, même si cette variété n'était accessible que pour l'aristocratie et la bourgeoisie.

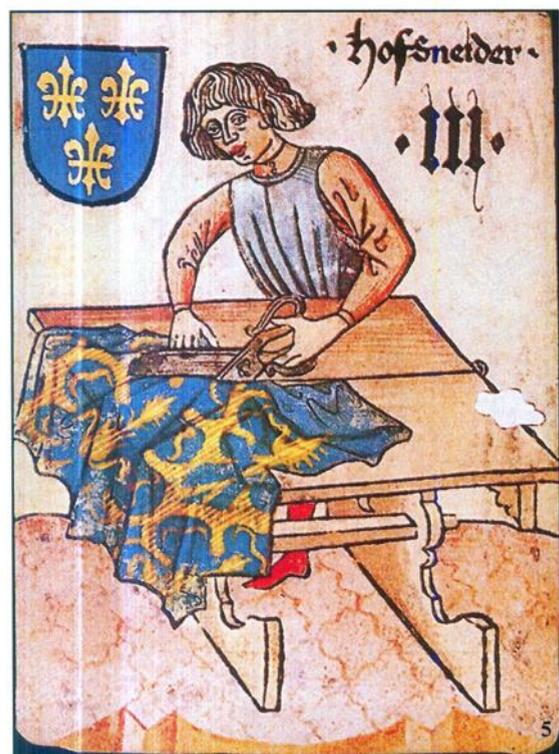
3. Quelques ingrédients, dont des poireaux, qui sont utilisés pour une recette alors très courante : la porée blanche.

4. Les ceintures portent aumonières et escarcelles, les poches n'étant pas encore entrées dans l'usage.

5. Les femmes s'activent pour préparer le repas. Les costumes sont typiques de cette époque avec les robes lacées passées au-dessus des chemises.







Travaux domestiques, artisans

1. Une femme est en train de coudre dans l'une des pièces du logis. Elle s'est placée dans l'embrasure d'une des fenêtres pour disposer de plus de lumière. Certaines embrasures de fenêtres des châteaux étaient munies de coussièges, banquettes de pierre prévues dans la construction. Ces profondes embrasures ménagées dans l'épaisseur des murs étaient autant de petits espaces de vie domestique.

2. Broderie, tous travaux d'aiguille, filage, tissage sont des activités dévolues aux femmes, dont celles de l'aristocratie. La société médiévale, malgré un commerce actif, reste relativement autarcique. Tissus et vêtements sont généralement produits sur place. Nous voyons ici une femme en train de broder. Ce type de travail servait aussi à réaliser des aumônières souvent joliment brodées et dont il nous reste des exemplaires de l'époque médiévale. Nous noterons que les femmes cachent alors leurs cheveux sous des coiffes diverses, celles-ci sont très simples.

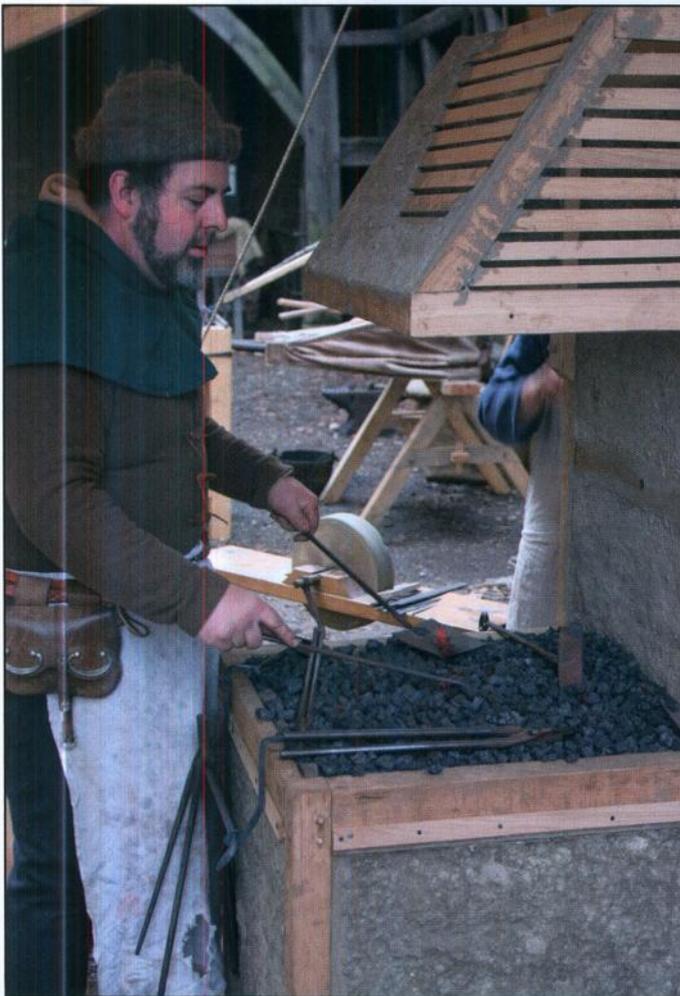
3. Parmi les productions domestiques, le potier n'est jamais loin. Les styles locaux sont assez diversifiés ; les archéologues savent les reconnaître. Ces productions étaient abondantes et bon marché. Nous savons que le beurre était livré dans des pots considérés comme emballages perdus, les archéologues en ont retrouvé le témoignage par de très nombreux tessons. Nous apercevons ici un alambic et de la faïence décorée.

4. Le cordonnier est aussi très présent. Les chaussures sont alors souples et légères mais aussi plus fragiles et demandent à être réparées souvent. Elles sont assez simples à réaliser. Pour les protéger du terrain boueux, on les protège souvent par des soques en bois.

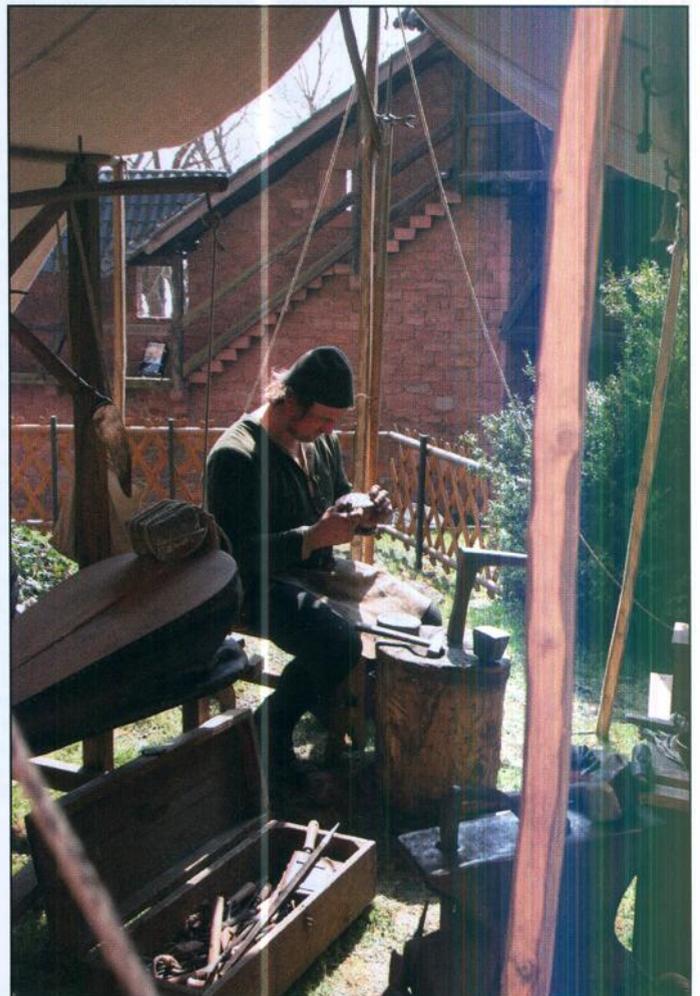
5. Le tailleur joue aussi un rôle important, parfois au sein même du logis seigneurial. Sur cette carte du Hofämterspiel, jeu de cartes daté vers 1440-1460, nous voyons un tailleur découpant un tissu brodé avec des ciseaux en utilisant la fente du milieu de table. Celle-ci est d'un modèle très courant en domaine germanique dans la seconde moitié du XV^e siècle avec son piètement caractéristique qu'on retrouve souvent sur les gravures du temps, un modèle de table qui devait être utilisé au château du Haut-Koenigsbourg à cette époque.



1



2



3



4

Les forgerons

1. Le forgeron est un personnage important. Pendant le Haut Moyen Âge, il est présent dans les grands mythes car un bon forgeron est capable de produire des épées d'exception auxquelles on attribue une qualité quasiment magique. On citera Wieland/Völund, le forgeron qui a instruit cet art à Sigfrid/Sigurd. Ici, deux grands soufflets manœuvrés par une perche servent à maintenir la température de cette forge mobile.

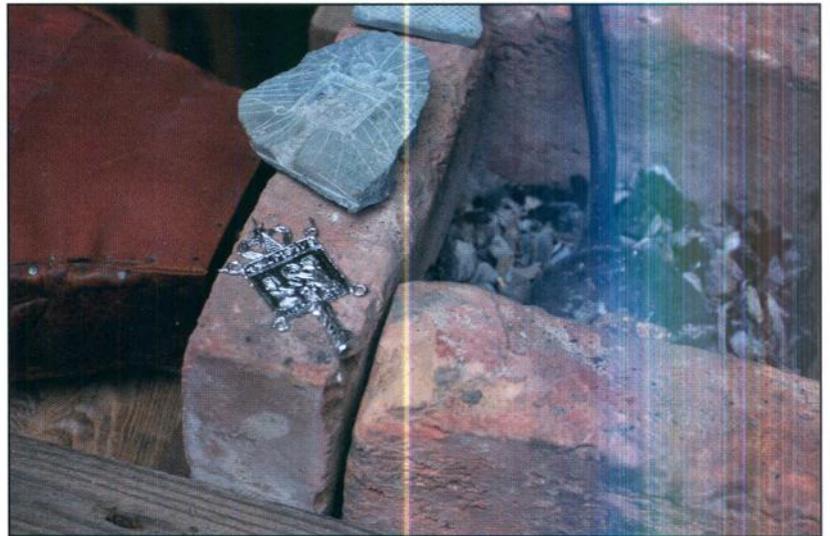
2. Autre exemple d'une forge mobile. Le fer est rare et précieux. Tout débris métallique est refondu pour être réutilisé.

3. La finition est importante. Ces démonstrations de forge ont lieu surtout dans les lices nord.

4. A côté des forgerons travaillant le fer, il y a les bimbeltiers fondant l'étain pour réaliser les enseignes. Là encore, le soufflet est nécessaire.

5. Une enseigne vient d'être fondue, à côté de son moule gravé dans la pierre.

6. Exemples d'enseignes. Elles sont très populaires, agrafées sur les vêtements et les coiffures. Leurs significations sont diverses. Elles peuvent être religieuses, rappelant une protection divine ou un pèlerinage accompli, mais aussi politique, signalant son camp (celui du Dauphin, du duc de Bourgogne, entre autres), et même érotiques ou carnavalesques.



5



6



Musique, danse et jeux

1 et 2. *Après le travail, la détente. Des musiciens entraînent les danseurs.*

3. *Parmi les instruments à vent, la cornemuse est très populaire, souvent représentée dans l'iconographie, en particulier sur des modillons, chapiteaux ou miséricordes de stalles, dans les églises.*

4. *Les instruments à cordes et à archets, variés, sont aussi d'usage courant.*

5. *Les dés, les pions pour la marelle sont très en vogue. On notera le confort procuré par les vêtements du temps, lin, pour les sous-vêtements, et laine pour les couches supérieures de vêtements. Les chaperons protègent les épaules, la gorge et la tête quand il est besoin.*





Ci-dessus : atelier de calligraphie présenté par la Compagnie de Saint George. Textes et chroniques du Moyen Âge nous permettent de mieux connaître la vie quotidienne médiévale, miniatures et peintures permettent de reconstituer ce cadre de vie et le costume. Textes et chroniques sont du plus haut intérêt. Nous savons ainsi que la garnison du château n'était pas considérable, une douzaine d'hommes en moyenne. (H. Mourreau.)



Sous son chapel de fer, cet homme d'armes porte des lunettes. A la fin du Moyen Âge, les lettrés portaient effectivement des lunettes, semblables à celles-ci, comme certains documents en attestent. (H. Mourreau.)

Pratique

Le château du Haut Koenigsbourg est ouvert tous les jours en haute saison (mi-juin à mi-septembre, les week-ends et jours fériés le reste de l'année, sauf le 1^{er} mai et le 25 décembre. Il est aussi accessible par une navette. (<http://www.haut.koenigsbourg.fr>)

Château du Haut Koenigsbourg
67600 Orschwiller/Alsace, France
Tél. : 33/(0)3 88 82 50 60
Fax : 33/(0) 3 48 82 50 61
e-mail : haut-koenigsbourg@cg67.fr

Pour en savoir plus sur le costume : Florent Vénier, *Le costume médiéval*, Editions Heimdal.

Bibliographie :

- Le Haut Koenigsbourg, collectif, Editions Barthélémy, CNMHS, 1991.
- Haut-Koenigsbourg, HS n° 88 de Connaissance des Arts.
- Le château du Haut-Koenigsbourg, par L. Baridon et N. Pintus, CNRS Editions, 1998.
- Haut-Koenigsbourg, par M. Waechter et Y.N. Campanella, Editions Pierron, 1999.
- Nouveau Dictionnaire des Châteaux Forts d'Alsace, Alsatia, 1991.
- Le Guide des châteaux de France, Bas-Rhin, Hermé, 1989.
- F. Bouchhotz, *Burgen und Schlösser in Elsass*, W. Weidlich, 1965.
- E. Viollet-le-Duc, *Dictionnaire raisonné de l'Architecture*, Tomes 3 et 4, articles « château » et « construction ».
- Y. Gobry, *Frédéric Barberousse*, Tallandier, 1997.